

Magazine féministe bimestriel

PER
V-213
EX.2

EN ROSE

no. 9 - Janvier 1983 - \$2.50

Le dernier testament:
une nouvelle de Carol Amen

Pauline Marois
connaît-elle le pouvoir?

VIEILLIRONS-NOUS COMME ELLES ?

DOSSIER

Bureau du dépôt légal
Bibliothèque Nationale du Québec
1700 rue St-Denis
Montréal, H2X 3K6



Publications
de
l'Institut québécois
de recherche
sur la culture



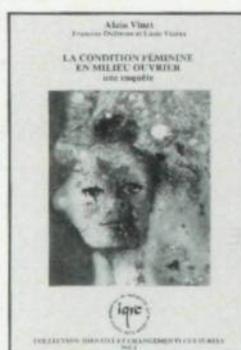
Denise Lemieux
et Lucie Mercier.
LA RECHERCHE
SUR LES FEMMES
AU QUÉBEC:
bilan et bibliographie.
14,25\$



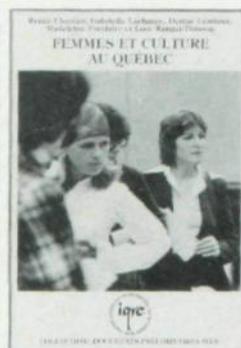
Nicole Thivierge.
ÉCOLES MÉNAGÈRES
ET INSTITUTS
FAMILIAUX:
un modèle féminin
traditionnel.
25,50 \$



Francine Dufresne, Lucie
Vézina et Alain Vinet.
LA CONDITION
FÉMININE EN
MILIEU OUVRIER:
une enquête.
18,50\$



Renée Cloutier, Gabrielle
Lachance, Denise Lemieux,
Madeleine Préclaire et Luce
Ranger-Poisson.
FEMMES ET CULTURE
AU QUÉBEC
6,00 \$



Ces publications sont disponibles
dans toutes les librairies ou à
l'Institut québécois
de recherche sur la culture,
93, rue Saint-Pierre, Québec, G1K 4A3
Tél.: (418) 643-4695



LIBRAIRIES CLASSIC

à surveiller dans toutes nos librairies

DES SPÉCIAUX DE LA QUINZAINÉ...

Chacun(e) de nos gérants(es) est autorisé à démarquer
les best sellers de son choix
à tous les deux jeudis de chaque mois.
Venez les rencontrer et profitez de leurs spéciaux.

| | | |
|---|---|--|
| LIBRAIRIE CLASSIC 1430 OUEST STE-CATHERINE MONTRÉAL, QUÉBEC TÉL.: 866-8276 | LIBRAIRIE CLASSIC 1 PLAZA ALEXIS NIHON WESTMOUNT, QUÉBEC TÉL.: 933-1803 | LIBRAIRIE CLASSIC GALERIES D'ANJOU VILLE D'ANJOU, QUÉBEC TÉL.: 353-6950 |
| LIBRAIRIE CLASSIC LE CARREFOUR LAVAL BOUL. LE CARREFOUR LAVAL, QUÉBEC TEL: 681-7700 | LIBRAIRIE CLASSIC CENTRE LAURIER 2700 BOUL. LAURIER STE-FOY, QUÉBEC TÉL.: 653-8683 | LIBRAIRIE CLASSIC LES GALERIES DE LA CAPITALE 5401 BOUL. DES GALERIES QUÉBEC, QUÉBEC TÉL.: 627-3855 |
| LIBRAIRIE CLASSIC PLACE FLEUR DE LYS 550 BOUL. HAMEL QUÉBEC, QUÉBEC TÉL.: 529-9609 | LIBRAIRIE CLASSIC PLACE DE SAGUENAY BOUL. TALBOT CHICOUTIMI, QUÉBEC TEL.: 543-3882 | LIBRAIRIE CLASSIC LES PROMENADES D'OUTAOUAIS 1100 BOUL. MALONEY GATINEAU, QUÉBEC TÉL.: 561-1319 |
| LIBRAIRIE CLASSIC CENTRE PLACE VERTU 3205 BOUL. CÔTE VERTU VILLE ST-LAURENT, QUÉBEC TÉL.: 335-2971 | LIBRAIRIE CLASSIC LES GALERIES DE GRANBY 40 RUE ÉVANGÉLINE GRANBY, QUÉBEC TÉL.: 378-6547 | LIBRAIRIE CLASSIC CENTRE LES RIVIÈRES 4125 BOUL. DES FORGES TROIS-RIVIÈRES, QUÉBEC TÉL.: 378-8708 |

... ET LES SOLDES À L'ANNÉE LONGUE

EXEMPLES:

«DES CANADIENS
DE MONTRÉAL»

PRIX RÉG.
PRIX CLASSIC 6,99 \$

«ENCYCLOPÉDIE
de la
MÉDECINE FAMILIALE»

PRIX RÉG.
PRIX CLASSIC 14,95 \$

«LAROUSSE 82»

PRIX RÉG. ~~19,99 \$~~
PRIX CLASSIC 24,95 \$

BONNE ANNÉE DE LECTURE!
LES EMPLOYÉS(ES) ET LA DIRECTION



Université du Québec à Montréal

Groupe interdisciplinaire pour l'enseignement et la recherche sur les femmes (GIERF) 8 cours sur la condition des femmes offerts à la session d'hiver '83

| | | | |
|-----------------|---|-----------------|---|
| BIO 1940 | Biologie et condition féminine Éléments de génétique, physiologie de la différenciation sexuelle, de la puberté, du cycle menstruel, de la grossesse et de l'accouchement. Analyse des fondements des arguments scientifiques utilisés dans la discrimination sexuelle. Horaire: Mercredi, 17h • 20h Lieu: S'adresser au 282-4118 Début du cours: 12 janvier 1983 | LIT 3320 | La philosophie dans le boudoir En prenant comme point de départ » La philosophie dans le boudoir" du Marquis de Sade, ce cours propose d'étudier un certain nombre de textes (littérature, philosophie, textes critiques sur la pornographie, etc.) Horaire: Lundi, 17h - 20h Lieu: S'adresser au 282-4020 Début du cours: 10 janvier 1983 |
| ECO 1400 | Aspects économiques de la condition féminine Introduction à divers aspects économiques de la condition féminine. Le travail de ménage: sa comptabilisation dans le PNB, le revenu de la ménagère, les garderies. La femme sur le marché du travail: aperçu général, problèmes de discrimination, les femmes et les syndicats. Horaire: Mercredi, 17h • 20h Lieu: S'adresser au 282-4114 Début du cours: 12 janvier 1983 | PHI 4032 | La théorie et le féminin Problématique du rapport du féminin à la théorie. D'abord, un travail de réflexion à deux volets: le premier, théorique, thématissant le rapport des femmes à la rationalité philosophique et au corps social, le second, historique, explorant les textes de la tradition philosophique: relecture et analyse d'un savoir excluant les femmes mais hanté par le féminin. Horaire: Mercredi, 17h • 20h Lieu: S'adresser au 282-4161 Début du cours: 12 janvier 1983 |
| ETH 2090 | Montage dramatique (Théâtre fait par des femmes) Le montage comme moyen pour une femme ou un groupe de femmes de s'approprier la scène et de briser les images et les rôles traditionnels de la femme au théâtre Horaire: Mardi, 13h30 - 16h30 Lieu: S'adresser au 282-4116 Début du cours: 11 janvier 1983 | REL 6230 | Mythologie de la femme Interprétation de la condition féminine, telle que déterminée par l'histoire des religions en prêtant une attention particulière aux traditions occidentales issues du bassin méditerranéen. Principales questions posées par le mouvement de libération de la femme à la pratique et au discours religieux contemporains. Horaire: Lundi, 17h • 20h Lieu: S'adresser au 282-4191 Début du cours: 10 janvier 1983 |
| HAR 3604 | L'art et la femme Conditions d'apparition de l'histoire et de la critique de l'art des femmes au cours des années 70; analyse de productions de femmes artistes au 20e siècle sur les plans formel, esthétique et symbolique Horaire: Mardi, 9h à 12h Lieu: S'adresser au 282-4111 Début du cours: 11 janvier 1983 | SOC 6211 | Sociologie de la condition féminine Étude de la place des femmes dans les procès de socialisation, production et reproduction anthropométrique dans le clivage sexuel et des rapports de pouvoir dans les divers secteurs. Analyse de l'évolution des divers mouvements féministes aux États-Unis, en Europe et au Québec Horaire: Mercredi, 17h • 20h Lieu: S'adresser au 282-4143 Début du cours: 12 janvier 1983 |

Ces cours sont offerts par le GIERF avec la collaboration de différents départements de l'UQAM, aux étudiants, es réguliers, ères de même qu'aux étudiants, es libres *

Les étudiants, es réguliers, ères de l'UQAM s'inscrivent à leur module respectif.

Dates d'inscription:

du 4 au 7 janvier 1983 (pour les étudiants, es libres)

Pour renseignements supplémentaires, s'adresser soit au 282-3585 (Secrétariat du GIERF) ou 282-3132 (Service des inscriptions)

*Le statut d'étudiant, e libre donne droit à un bulletin officiel de l'université.

Ces cours sont ouverts à tous et à toutes, hâtez-vous: inscription du 4 au 7 janvier seulement!

DOSSIER

19
VIEILLIRONS-NOUS
COMME ELLES?

20
VISITES À DOMICILE

Françoise Guénette

23
LOUISE GADBOIS,
PEINTRE

Anne de Guise

24
J'AI PEUR DES VIEUX

Hélène Pedneault

25
DU VENT DANS
LES VOILES

Sylvie Dupont

28
NI OR NI ARGENT

Sylvie Dupont

30
LES BONNES
RÉFÉRENCES

31
CHOISIR SA MORT

Francine Pelletier

33
DES PATINEUSES
D'AVANT LE DÉLUGE

Jovette Marchessault

| | |
|---|----------|
| ÉDITORIAL | 4 |
| COURRIER | 7 |
| COMMUNIQUÉS | 8 |
| COMMENTAIRE / <i>Louise Desmarais</i> Un chum dans le placard | 9 |
| LES US QUI S'USENT / <i>Monique Dumont</i> | 11 |
| ENTREFILET AU POIVRE / <i>Sylvie Dupont</i> | 13 |
| CHRONIQUE DÉLINQUANTE / <i>Hélène Pedneault</i> Y a-t-il un âge d'or dans la salle? | 14 |
| SANTÉ / <i>Donna Cherniak, France Tardif</i> L'herpès est-il politique? | 15 |
| PRONOSTICS POLITIQUES / <i>Hélène Lévesque</i> Pauline Marois connaît-elle le pouvoir? | 16 |
| DOSSIER / <i>coordination Sylvie Dupont</i> Vieillirons-nous comme elles? | 19 |
| LE POINT AVEUGLE / <i>Andrée Brochu</i> | 36 |
| TECHNOLOGIE / <i>Madeleine Champagne</i> Attention au virage | 39 |
| B.D. / <i>Judith Gruber-Stitzer</i> | 41 |
| JOURNAL INTIME ET POLITIQUE / <i>Marthe Blackburn</i> Sept contre une | 42 |
| FICTION / <i>Carol Amen</i> Le dernier testament | 44 |
| REPORTAGE / <i>Carole Beaulieu</i> Viol en France: une bien mauvaise victime | 46 |
| ANALYSE / <i>Marie-Jo Dhavernas</i> Féminisme et socialisme en France: premières escarmouches | 50 |
| SPECTACLES / <i>Hélène Pedneault, France Leblanc</i> - Diane Dufresne - Nina Hagen | 52 |
| ENTREVUES / <i>Françoise Guénette, Joyce Rock</i> - Holly Near - Les Folles Alliées | 53 54 |
| CINÉMA / <i>Sylvie Groulx</i> Le rapport Fournier: les vues d'une cinéaste | 57 |
| FLASHES CULTURELS Livres, théâtre, télévision, performance, vidéo, cinéma, calendrier... | 58 |
| ÉVÈNEMENT / <i>Francine Pelletier</i> Pour faire sauter la porno | 65 |
| JAMBETTES / <i>Andrée Brochu</i> | 71 |

EQUIPE DE REDACTION
Sylvie Dupont, Ariane Emond,
Françoise Guénette, Anne de Guise,
Lise Moisan, Francine Pelletier.

COMITÉ DE LECTURE
Nicole Campeau, Andrée Côté,
Françoise Guénette, Anne de Guise,
Jovette Marchessault, Yolande Martel,
Hélène Pedneault, Francine Pelletier,
Joyce Rock, Claudine Vivier.

COLLABORATION
Carol Amen, Hélène Baribault,
Marthe Blackbum, Hélène Bourgault,
Madeleine Champagne, Donna
Cherniak, Liliane Couillard,
Marie-Jo Dhavernas, Luce Desaulniers,
Louise Desmarais, Lisette Girouard,
Sylvie Groulx, Diane Lamoureux,
France Leblanc, Hélène Lévesque,
Jovette Marchessault, Hélène Pedneault,
Joyce Rock, Claudine Rudolph,
Chantai Sauriol, France Tardif.

ILLUSTRATION
Andrée Brochu, Danielle Blouin,
Marie Cinq-Mars, Judy Gruber-Stitzer,
Marie-Josée Lafortune, Ginette
Loranger, Nicole Morisset,
Sylvie Roche.

PHOTOGRAPHIE
Robert Etcheverry, Garroche,
Anne de Guise, Christiane Valcourt

COUVERTURE
Andrée Brochu

MAQUETTE
Diane Blain, Danielle Blouin,
Ginette Loranger, Nicole Morisset
(cheffe d'atelier).

CORRECTION D'ÉPREUVES
Suzanne Bergeron, Claudine Vivier

COMPOSITION
Concept Médiate inc
834, Bloomfield Outremont
(514) 272-9545

IMPRESSION
Imprimerie Transmag inc.
5695, bout des Grandes Prairies,
St-Léonard

DISTRIBUTION
Les Distributeurs Associés du Québec
(DAQ), 3600, boul du Tricentenaire,
Pointe-aux-Trembles,
Media Services, 185, Louvain ouest,
Montréal.

PERMANENCE
Suzanne Ducas (finances),
Ariane Emond (promotion),
Françoise Guénette et
Francine Pelletier (réaction).

PUBLICITÉ
Claude Krynski: (514) 843-7226.

ABONNEMENT
1 an: 6 numéros : 11\$
2 ans : 12 numéros : 20\$
De soutien : 25\$ et plus
International, voie de surface 18\$
par avion : 24\$.
Responsable : Nicole Bernier.

LA VIE EN ROSE est éditée
par les Productions des années 80,
corporation sans but lucratif. On peut
nous rejoindre de 9 h 30 à 5 h au
3963, rue St-Denis, Montréal
H2W 2M4, ou en téléphonant au
(514) 843-8366

Tout texte ou illustration soumis
à LVR passe devant un comité de
lecture. Date de tombée : 2 mois
avant la prochaine parution.

Dépôt légal Bibliothèques nationales
du Québec et du Canada. ISSN-0228-549
Courrier de deuxième classe \$188.

L'ADIEU AUX ARMES

Le 30 octobre dernier, 15 000 personnes (visiblement plus d'hommes que de femmes) défilèrent devant le Parlement à Ottawa, devant cette Colline qui apparaît si singulièrement inactive quels que soient l'heure ou le jour. 15 000 personnes venues de l'Ontario d'abord, du Québec ensuite, ainsi que des autres provinces et des États-Unis, pour protester contre le missile de croisière, le «Cruise», qui entreprendra bientôt ses vols d'essai dans le nord de l'Alberta.

Le Cruise est le dernier-né dans l'arsenal nucléaire américain et il représente une escalade dans la course aux armements, tout comme le déploiement des missiles intercontinentaux MX, d'ailleurs, annoncé récemment par le président Reagan. Quoique le Cruise est aussi petit que le MX est gros, l'un et l'autre sont des instruments conçus pour le déclenchement d'une agression nucléaire.

Pourtant, le Canada se veut un pays «sans nucléaire» (nuclear free zone). Trudeau s'est déjà rendu deux fois au siège des Nations-Unies pour l'affirmer ainsi que pour proposer une «stratégie d'étouffement des armes nucléaires». Le Cruise est donc en contradiction flagrante avec la position officielle du Canada et, depuis, MacGuigan suivi de MacEachen bredouillent des excuses du genre: «Mais les Américains sont nos amis...»

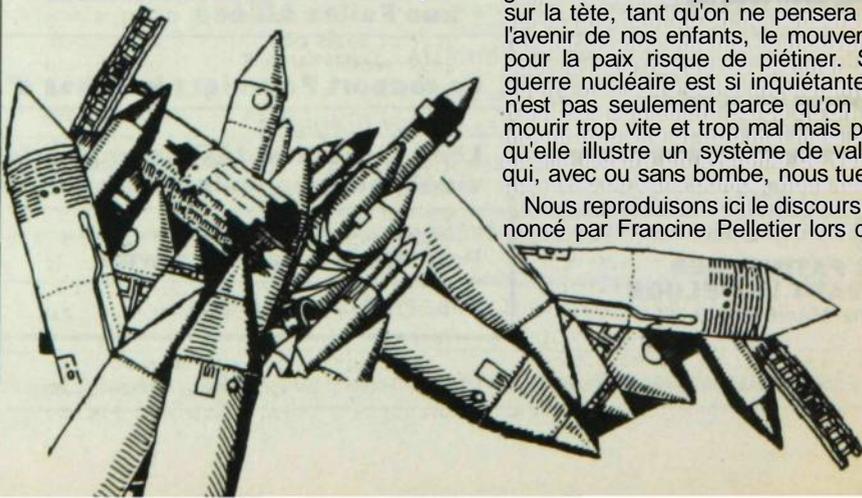
À ses «amis», donc, le Canada prêterait le nord de l'Alberta qui a le bonheur de ressembler au terrain soviétique. Pour ces mêmes amis mais à profit cette fois, le Canada fabrique depuis belle lurette certaines composantes des fusées et missiles nucléaires, tel le système de pilotage du Cruise, à Litton en Ontario. Et pour tous ses amis à travers le monde (le Canada a beaucoup, beaucoup d'amis), il fabrique des fusils, des mitraillettes, des tanks... au rythme de 500 millions de dollars de vente par

année, faisant de ce pays un des plus grands commerçants d'armes conventionnelles au monde. Mais le plus beau cadeau de tous est peut-être celui offert en priorité aux pays du Tiers Monde. Depuis moins de 20 ans, le Canada a vendu (parfois à déficit) son réacteur nucléaire Candu à l'Inde, au Pakistan, à la Corée du sud, à Taiwan et à l'Argentine. Depuis, l'Inde a fabriqué sa propre bombe (c'est facile, paraît-il, une fois qu'on dispose du plutonium que fabriquent justement les réacteurs nucléaires), le Pakistan est en voie de le faire et il est vraisemblable que les autres suivent cet exemple.

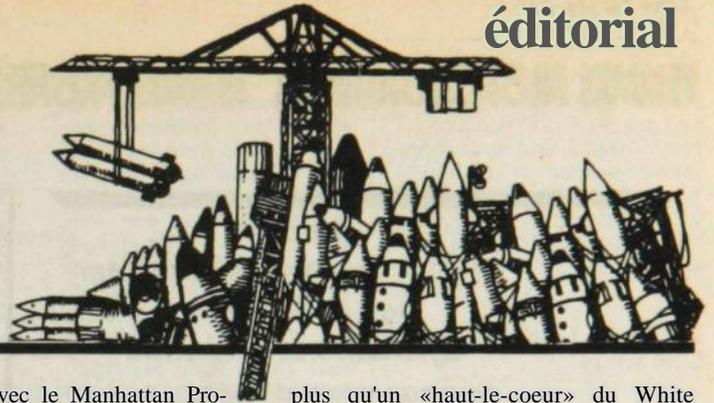
Or la nouvelle des essais du redoutable Cruise aura eu ceci de positif : révéler au grand jour les allures pseudo-pacifiques du gouvernement canadien et inciter 139 municipalités à travers le Canada (à l'exception notoire de Montréal) à tenir des référendums sur la question. Les 92 qui ont déjà eu lieu se sont tous prononcés en faveur du désarmement, à 75,6% des voix exprimées.

À l'instar des USA quoique plus d'une décennie plus tard, le mouvement pour la paix prend donc une dimension politique importante au Canada. Aujourd'hui, il est moins question de «flower power» que de ré-allocation des fonds, de ré-équilibre des forces internationales, de conservation des ressources. De plus en plus articulé, de plus en plus féministe et écologiste, le mouvement a par ailleurs encore des relents de «peace and love» et sa trôlée de bien-pensants. Au Québec tout particulièrement, les assises d'un mouvement pour la paix semblent bien précaires si ce n'est que le mouvement est essentiellement anglophone. Mais il y a plus. Tant qu'on ne se préoccupera que du nombre d'armes existantes à travers le monde ou que du genre de bombe qui peut nous tomber sur la tête, tant qu'on ne pensera qu'à l'avenir de nos enfants, le mouvement pour la paix risque de piétiner. Si la guerre nucléaire est si inquiétante, ce n'est pas seulement parce qu'on peut mourir trop vite et trop mal mais parce qu'elle illustre un système de valeurs qui, avec ou sans bombe, nous tue.

Nous reproduisons ici le discours prononcé par Francine Pelletier lors de la



Bob Gale



manifestation du 30 octobre, expliquant le lien entre le sexisme et le militarisme, réalité que nous ne pouvons ignorer, pas plus que nous ne pouvons ignorer la menace très concrète des bombes.

Ce sera un grand jour lorsque nos écoles recevront tout l'argent dont elles ont besoin et que l'armée de l'air devra organiser une vente de gâteaux pour acheter un bombardier.

Coalition for October 30



Le 23 juin dernier, alors que la guerre au Liban battait son plein, des milliers de femmes israéliennes ont défilé dans les rues de Jérusalem pour protester contre cette manoeuvre insensée. Et elles ont fait cette déclaration : «Ils disent qu'ils partent en guerre pour nous protéger, nous, leurs soeurs, filles, mères, épouses. Pendant ce temps-là, nous sommes censées rester belles et nous taire, tricoter des chaussettes et attendre, les bras ouverts, le retour du guerrier qui a appris la stratégie : attaque-pénétration-conquête. Nous ne nous tairons pas. Nous refusons la «purification» du peuple palestinien en notre nom. Nous ne servirons pas d'alibi à leurs meurtres».

Les femmes au Québec n'ont pas connu la guerre, pas plus que les femmes du Canada, peut-être encore moins puisqu'au Québec nous nous distançons des politiques fédérales, militaires au autres, plus que tout autre citoyen ou citoyenne du Canada. Néanmoins, nous avons essentiellement la même chose à dire que les Israéliennes et bien d'autres femmes comme elles. Nous disons : la société patriarcale nous ment et elle est en train de nous tuer, «slowly and not so slowly but surely».

Bien plus que le dernier «gadget» militaire - qu'on le nomme Cruise ou Pershing ou anti-satellite ou simplement obus - c'est donc tout le cours de l'histoire que nous refusons. Car nos problèmes n'ont

pas commencé avec le Manhattan Project² en 1942, la bombe sur Hiroshima en 1945 ou la bombe des Soviétiques en 1949. Les contradictions inhérentes aux politiques militaires de ce pays ne tiennent pas au fait que nous ayons une entente avec les États-Unis, au fait que nous soyons un pays membre de l'OTAN, ou au fait qu'il faille nourrir l'industrie de guerre pour des raisons monétaires ou de sécurité nationale. Et nos problèmes ne s'arrêteront pas avec la défaite d'un Reagan, encore moins d'un Trudeau, avec l'indépendance du Québec ou avec des femmes comme Margaret Thatcher au pouvoir. Le problème de la guerre est beaucoup plus profond et a pris une telle ampleur ces 25 dernières années qu'il finit par refléter fidèlement les problèmes que vivent les femmes depuis toujours.

Nous vivons aujourd'hui dans un état de guerre permanent. Ce ne sont pas des guerres, en fait, ce sont une série d'actes terroristes qui se répètent. Tout le monde vit dans la peur quel que soit son pays d'appartenance. Les frontières éclatent. Les pauvres et les opprimés, où qu'ils soient, sont les victimes d'un système international basé sur l'exploitation, la domination et peut-être surtout le secret. Car personne ne sait exactement ce qui se passe, ce qui est véritablement en jeu, ce que pensent vraiment les généraux, tout comme les femmes n'ont jamais su avant qu'aujourd'hui qu'on les voulait dociles, asservies, battues et même, parfois, mortes.

Parce que la violence domestique est beaucoup moins spectaculaire que la violence de rue, la violence des «héros», la menace qui guette les femmes demeure dans l'ombre, négligeable au point que toute une Chambre des Communes peut en rire. Mais cette menace est étrangement semblable et liée à la menace qui guette le monde. Qu'on dise sexisme ou qu'on dise militarisme, l'idée qu'il y a des plus forts, des plus gros, des plus «tough», est la même. L'idée que tout ce qui est Autre, différent, mérite d'être écrasé, est la même. L'idée que l'agressivité est nécessaire et valorisante, est la même. L'idée que «violence is sexy», est la même. Qu'on dise sexisme ou militarisme, le diable est aux vaches et le diable est macho.

Alors qu'on dise «désarmement» ou «gel» ou «statu quo», on n'a encore rien dit. Le mouvement pour la paix doit être

plus qu'un «haut-le-coeur» du White Middle America ou du White Middle Canada. De là l'importance de l'implication des femmes, non pas à titre de rédemptrices du monde entier - nous en avons assez de ramasser les pots cassés, de panser les bobos, de recoudre les estropiés - mais à titre de femmes qui se prennent collectivement au sérieux.

Nous sommes sans doute les grandes survivantes de l'histoire, mais simplement survivre n'est pas assez. Nous nous opposons aujourd'hui à la guerre parce qu'il est plus important que jamais pour nous de *vivre*, de dire tout ce que nous avons à dire, d'exiger tout notre dû. Ou, pour citer Bella Abzug aux États-Unis : «Because we want our equal rights in a living world, not in a dead one».

Nous nous opposons à la guerre aussi parce que c'est l'occasion ou jamais de vérifier ce que nous voulons dire quand nous parlons d'un monde meilleur, c'est l'occasion ou jamais de faire des liens entre *nos vies* et *leurs* décisions, entre le féminisme et le militarisme, et d'évaluer la possibilité d'alliances avec toutes celles et tous ceux qui savent que cette société est profondément injuste quoique sophistiquée, morbide quoique séductrice, sexiste quoique sentimentale.

Bien sur, nous ne savons pas ce que serait le monde si les femmes avaient eu la liberté de choisir, la liberté d'agir, la liberté d'être. Nous ne savons pas si nous sommes plus douces, plus fines, plus gentilles, plus pacifiques que les hommes car ce sont là les raçons que nous avons payées pour nos vies. Mais nous savons que la violence conçue comme une composante sexuelle est dangereuse, que la compétition comme seule façon de réussir est absurde, que l'exploitation éhontée des ressources naturelles et économiques et, surtout, des personnes humaines, est démentielle. Nous savons au moins que ces attitudes-là doivent changer et qu'elles ne changeront jamais sans nous, sans que nous refusions le statu quo. N'oublions pas que nous sommes des femmes en colère pour qui les demi-mesures et les demi-vérités sont désormais inacceptables.

There really is no going back.

L'ÉQUIPE DE RÉDACTION

1/ Déjà citée dans LVR sept-oct 82. «Les cavalières de l'anti-apocalypse».

2/ Groupe de scientifiques qui conçoivent la bombe atomique.

laisser
le corps s'exprimer
par la danse
africaine et orientale

nouveau cours débutant
la semaine du 24 janvier
avec Michèle Turenne

studio: 1226 ouest, Ste-Catherine
téléphone: 866-1083 ou 272-3034

Hélène Bélanger, d.c.

Docteur en Chiropratique

SUITE 900
407 ST-LAURENT
MONTREAL, P. QUÉ.
MÉTRO PLACE D'ARMES

SUR RENDEZ-VOUS
871-8520

TROUBLES D'APPRENTISSAGE

évaluation, diagnostic, traitement

Services pour enfants et adultes.
Intervention en

- lecture
- orthographe
- écriture
- mathématiques

Louise GEOFFROY
Psycho-Educatrice
324-2306

Tél.: 527-0974

Danièle Tremblay, B.Sc., C.M.

Thérapie individuelle, conjugale
et familiale

6, est Boul. St-Joseph
Montréal H2T 1G8

LINDA BUJOLD MEd.

Psychothérapeute

Psychothérapie et Counselling pour
femmes, anglais et français.

Sur rendez-vous (514) 271-4846 résidence
(514) 486-2049 bureau

Tél.: 273-9259

Marie Cabana, psychologue

Thérapie individuelle, conjugale
et familiale

Animation de groupe de croissance
et de relations humaines

6247 St-Vallier
Montréal H2S 2P6

Métro Beaubien

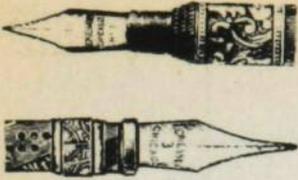
BUR. LAVAL
(514) 688-1044

BUR. C.C.P.E.
1497 EST, BOUL. ST-JOSEPH
MONTREAL H2J 1M6
(514) 522-4535

Luce Bertrand, M.Ps.
PSYCHOLOGUE

"Une femme à l'écoute des Femmes"

PEURS - DÉPENDANCES - CULPABILITÉ
HÉTÉROSEXUALITÉ - HOMOSEXUALITÉ
CROISSANCE - CHEMINEMENT



Où est donc passée l'analyse?

Dans votre dossier sur la maternité, vous citez une phrase d'Adrienne Rich qui laisse croire que le texte tiendra compte de son analyse. Au contraire, les femmes interrogées confondent l'expérience de la maternité, son pouvoir et ses multiples potentialités et l'institution patriarcale de la maternité qui vise à réduire celles-ci. La maternité est abordée comme une expérience dévalorisante et opprimante en soi et non à cause des conditions économiques, sociales et affectives qui déterminent la situation des femmes enceintes dans un Québec patriarcal. Aucune allusion n'est faite à ce sujet. On parle du «désir d'avoir un enfant» dans un contexte tout à fait personnel, en référence à l'enfance et au rachat de la relation mère-fille, de l'amour des enfants. Plusieurs pensent qu'il suffit d'évoquer des faits personnels pour qu'ils revêtent une dimension politique. Alors qu'ici les pressions sociales à la maternité et les conditions économiques dans lesquelles les femmes vivent cette expérience sont niées. D'une part, on dit que la majorité des femmes subissent totalement la maternité, qu'elle n'est qu'oppression. Et d'autre part, du moins pour celles qui sont interrogées, on affirme que la maternité a été librement choisie, sans nuances. Ceci pour dire que dans le milieu féministe, on répugne à identifier aux femmes qui vivent une oppression plus intense que la sienne. Les femmes dont je parle sont soit mères ou célibataires sans avenir aucun dans le système patriarcal: chômeuse (non diplômées), assistées sociales de génération en génération, femmes retraitées etc. Toutes ces femmes dont je fais partie, qui sont mises au silence et dont l'existence est niée et la résistance tue. Un exemple: Pol Pelletier qui «crachait sur les femmes qui

avaient des enfants» au même titre que les pires misogynes, «des débilés mentales», dit-elle. A-t-elle oublié qu'elle doit son existence sur cette terre à une femme? Opposer femme-mère à femme-libre et condamner les premières pour l'oppression que le système patriarcal a instituée n'est pas digne de l'amour d'une femme pour d'autres femmes

Sylvie Woods



Ras le bol

À la lecture de votre table ronde sur la maternité, nous en avons eu tout à coup ras le bol. Nous en avons assez des équations maternité-esclavage, non-maternité-émancipation. À la question «Pourquoi ont-elles fait ça?», n'y a-t-il pas eu plus d'enthousiasme dans la décision de faire un enfant que ce que vous laissez paraître? N'est-il plus permis d'exprimer le plaisir de la maternité? Ne peut-on dire ce plaisir aussi fort que l'on crie ses pièges et ses difficultés?

Nous respectons pourtant le choix de chacune et nous ne remettons pas en question le droit de toutes les femmes de ne pas faire d'enfants si tel est leur désir. Mais pour leur permettre d'exercer ce droit faut-il taire le plaisir que nous trouvons dans cette expérience profonde, la connaissance de nous-mêmes qu'elle permet? Une maternité subversive n'est-elle donc pas possible?

Bien sûr nous vivons aussi les contraintes de la maternité. Comme tant de femmes de notre génération, nous sommes déchirées entre notre désir de continuer à vivre au rythme du monde et notre envie de nous accorder au rythme plus anarchique de nos enfants. Mais ce déchirement n'aura de cesse que lorsque la société en général, et à plus forte raison les milieux progressistes et féministes arrêteront de considérer le soin des enfants comme une activité de seconde zone, un «succédané de création», voire même une activité vaguement débile. Ce déchirement n'aura de cesse que lorsque la société ouvrira ses portes aux enfants et par là

fait même aux femmes qui en prennent soin. Nous ne voulons pas parler ICI seulement des garderies mais d'une attitude générale à changer. Que nous ne nous sentions plus comme des extra-terrestres avec nos enfants dans les lieux publics? N'est-il pas aberrant qu'il soit mieux vu d'amener son chien ou sa chatte dans une réunion que son enfant?

Lorsque nous lisons «Les enfants m'intéressent comme des objets d'art, certains d'entre eux - pas tous - que je regarde une demi-heure et après ça suffit, je les ai assez vus», nous avons envie de hurler. Qu'on ait peu d'attirance pour les enfants, cela se conçoit, mais qu'on les considère comme des objets d'art c'est carrément un manque de respect. Les enfants sont des personnes, différentes de nous, il est vrai, mais tout de même! Remplacez le mot enfant par le mot femme dans cette citation et vous criez à la misogynie. Ce n'est certainement pas avec des attitudes pareilles que nous sortirons de notre isolement.

Il y a bien Tante Olga qui nous offre ses bons services pour nous sortir de notre merdier. Malheureusement chère Tante Olga, ce n'est pas exactement ce qu'il nous faut. À vrai dire, nous n'y croyons pas. Partager les enfants n'est pas si simple parce que rien socialement ne permet aux mères et à la famille nucléaire de se sortir présentement de la responsabilité de l'infant.

Si Tante Olga aide la cause en vieillissant sans enfant, nous, nous prenons le pari de changer la vie (et donc d'aider la cause) avec des enfants.

Claire Portier
Montréal

Carole Fréchette
Montréal



Devant la mer

Assise devant l'océan, je vires au bleu en lisant LA VIE EN ROSE. L'eau dans les yeux, l'eau à la bouche. Une incontrôlable crise de boulimie s'empare de moi. Ma main déchire frénétiquement les pages précieuses; mes

dents saisissent le papier et furieusement mâchent les mots tant convoités. J'avale autant que je suis avalée. Les convulsions ne cesseront pas avant que tout ait été dévoré. J'ai l'estomac lourd et le cœur allégé; j'en ai pour trois mois à digérer. Et lentement, victorieusement l'océan vire au rose.

Louise Ladouceur
Galiano Island



Stérile ou fertile?

Salut les filles,

C'est avec beaucoup d'intérêt que j'ai lu le dossier maternité. Particulièrement l'article table-ronde de Françoise Guénette «D'une mère à l'autre». Mais on se pose rarement la question à savoir si on est stérile ou fertile.

J'ai été profondément bouleversée quand je me suis rendu compte que ça n'était pas si simple. D'autant plus que jamais je n'avais mis en doute ma fertilité. Comment l'aurais-je pu alors que dès les premières règles on apprend à devenir gardienne de son corps, à interrompre le jeu amoureux pour ne pas «tomber» enceinte. Puis sans se poser plus de questions, on se laisse contraceptiser, parce qu'apprendre à connaître son corps et son cycle nous expose dangereusement à une grossesse non désirée... En somme, nous avons été élevées dans la peur de tomber enceinte à tout moment!

Aussi je me suis mise à faire de l'angoisse devant le refus obstiné de la nature de faire de moi une mère. J'ai même inventé cet enfant que le désirais. Et chaque nouvelle menstruation se vivait de plus en plus dramatiquement. J'ai mis fin à mon obsession lorsque je me suis rendue à l'évidence: je vivais avec un être imaginaire, créé à partir de mes fantasmes. Si j'avais inventé un chien ou un chat on m'aurait enfermée pour comportement schizo-phrénique!! Mais on m'écouterait. Car il est socialement admis qu'une femme qui désire un enfant parle de cet enfant.

Clôde de Guise-Dussault



\$\$\$ demandés

MOUNT SAINT VINCENT UNIVERSITY

La seule université de femmes au Canada entreprend une campagne de souscription afin de constituer des bourses d'études et de financer la recherche sur la question des femmes. Envoyez 1 \$ ou plus (tout montant de plus de 5\$ recevra un reçu pour fin d'impôts) :

Mount Saint Vincent University, Halifax, Nova Scotia, B3M 2J6, (902) 443-4450

MOUVEMENT CONTRE LE VIOL

Du 30 janvier au 13 février, le Mouvement contre le viol tiendra sa première campagne de souscription sous la présidence de Clémence Desrochers. Ceci dans le but d'amasser les fonds nécessaires pour assurer les services existants (counselling, groupes de support, animation) ainsi que développer de nouvelles sphères d'activité. Faites parvenir vos dons au : *Mouvement contre le viol, C.P. 391, Succ. de Lorimier, Montréal, H2M 2N7. Veuillez indiquer si vous voulez un reçu pour fins d'impôts.*

Enfants demandés

Vu un réaménagement de ses locaux, la garderie populaire Centre St-Louis dispose actuellement d'une vingtaine de places pour enfants de 15 mois à 5 ans.

Pour plus d'informations: *Garderie populaire Centre St-Louis, 2015 Gifford, Montréal, (514) 521-7450.*

Nouveau regroupement

Quand on se dit féministe ou quand on se bat pour la liberté et le respect des droits des femmes, y a-t-il de la place pour la liberté et les droits des aides familiales?

Pour assurer la reconnaissance et la valorisation de ce métier et des gens qui veulent

l'exercer professionnellement, nous offrons une nouvelle formule: BONNES ET BONS, un regroupement qui veut protéger les intérêts de ses membres et leur offrir un service de placement et de formation. Si le projet vous intéresse, soit à titre de membres ou de conseiller-e-s, contactez :

Thérèse Bernier ou Ginette Pelland au (514) 465-0357 ou 733-0292.

Femmes et enfants en difficulté

Regroupement provincial des maisons d'hébergement et de transition pour femmes en difficulté,

1015, rue Ste-Catherine, est suite 103, Montréal H2L 2G4, (514) 842-0607.

Pour briser son isolement

Le Syndicat des sans-emploi de Montréal (CSN), 7607, de Lorimier, Montréal, H2K 4M5, 598-2017.

Veuillez prendre note que l'ENJEU, centre d'emploi pour femmes, est maintenant situé au 850, boul. Laurentien, 2e étage, à Ville St-Laurent

L'ENJEU est un programme d'extension Emploi et Immigration Canada et s'adresse à toutes les femmes éprouvant des difficultés dans la recherche d'un emploi.

Si VOUS désirez avoir des informations et vous inscrire, il s'agit de téléphoner au : 331-1925. entre 8h30 et 4h30.

Le Centre de santé des femmes du quartier

Un Centre de santé géré par un collectif de femmes, initiant et offrant une pratique de la santé différente, féministe.

- Service de consultation médicale (médecine générale, gynécologique, suivis de grossesse, cliniques médicales pour lesbiennes)

- Pratique d'avortement

- Pratique d'auto-santé

Cet hiver, le Centre vous propose :

- Des ateliers d'auto-examen (du vagin, du col de l'utérus, des seins)

- Des soirées d'information sur la contraception douce, sur la grossesse et l'accouchement sur les actes et soins médicaux et sur nos droits et pouvoirs dans le système médical...

- Des groupes de rencontre dont l'un s'adresse aux femmes déprimées et l'autre, aux femmes désirant réfléchir sur leur vécu lesbien

- Des massages thérapeutiques!

Vous voulez en savoir davantage: contactez-nous avant février.

Le Centre de santé des femmes, 16, boul. Saint-Joseph est, Montréal H2T 1G8. (514) 842-8903

Regroupement des femmes de l'Est du Québec

Suite à un colloque organisé à Sainte-Anne-des-Monts à la fin d'octobre, portant sur les problèmes d'organisation et de survie des groupes populaires de femmes, neuf

organismes décidaient de créer une table de concertation régionale.

Fin novembre, on en précisait la composition et les mandats. Cette T.C.R. comprendrait tous les groupes populaires de femmes de l'Est du Québec (de Rivière-du-Loup à Gaspé) et des individus intéressées à creuser certains dossiers. Sur des sujets spécifiques, les représentantes de la table travailleraient avec d'autres groupes de femmes ou clubs sociaux.

À court terme, le mandat est d'inventorier tous les groupes de la région puis de les regrouper en vue de créer une solidarité, de connaître à fond leur histoire, leurs activités et leurs problèmes, et enfin d'établir une structure souple de fonctionnement

À long terme, la T.C.R. permettra aux femmes d'échanger mutuellement formation et information, expériences et ressources: de coordonner des activités communes: de travailler les dossiers de la survie et du développement des groupes de femmes. Par exemple organisation du 8 mars, financement, publicité et recrutement Le 6 février prochain, inventaire et regroupement amorcés, aura lieu la seconde réunion du comité, pour définir davantage le mandat de fonctionnement et les dossiers prioritaires.

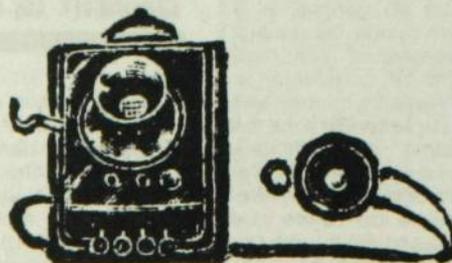
Les groupes de femmes ont rompu leur isolement et ont manifesté la volonté de solidariser leurs actions.

Pour plus d'informations à Matane: Angèle Gauthier (418) 562-6443; à Sainte-Anne-des-Monts, Hélène Lemonde Caplan: Lucille Arsenault (418) 388-2080

Livres de femmes

La librairie Androgyne, spécialisée dans les ouvrages gais, lesbiens et féministes, vous annonce qu'elle commence à augmenter son inventaire de livres de femmes en français.

Androgyne, 3642, St-Laurent, 2e étage, Montréal, tél. 842-4765 (Et comme la Librairie des femmes est fermée..)



BIEN-ÊTRE SOCIAL

Un chum dans le placard

Elle pourrait s'appeler Nicole, Céline, Odette ou Henriette car elles sont légion dans sa situation. Mais elle s'appelle Françoise, elle a trente-trois ans, est mère d'une fille de treize ans et habite depuis cinq ans avec un homme qui n'est pas le père de l'enfant. Elle n'a jamais été mariée. Jusque-là, rien d'exceptionnel, c'est plutôt courant. Mais Françoise a l'audace de penser que son chum, qui travaille lui, n'est pas obligé de les faire vivre, elle et sa fille, et que ce n'est pas son problème à lui si elle n'a pas de job. Elle a donc fait une demande pour recevoir des prestations du Bien-être social.

Mais pour être admissible, elle a dû mentir et déclarer qu'elle habitait chez son grand-père. Le BES lui déduisant alors 85\$ par mois pour le loyer, elle recevait 443\$ par mois. Si elle avait habité seule, elle aurait reçu 528\$. Mais si par ailleurs Françoise avait dit la vérité, elle aurait été jugée inadmissible et par conséquent elle n'aurait rien reçu.

Pour finir cette histoire courte, il faut dire que le BES a découvert le pot aux roses. Enquête, interrogatoire et verdict : elle est une méchante fraudeuse et devra rembourser rétroactivement au gouvernement, en tout ou en partie, les sommes perçues en trop depuis des années. À moins qu'elle réussisse à prouver qu'elle ne vit pas en couple -

maritalement - avec cet homme. Mais Françoise est révoltée et se considère lésée dans ses droits. Elle veut faire une demande de révision en dénonçant explicitement le gouvernement qui, par le biais de la loi sociale et ses réglementations, pénalise les femmes qui exigent leur autonomie financière et les incite plutôt à faire du troc sexuel pour vivre, sanctionne la prostitution domestique, encourage et favorise la dépendance économique des femmes dans et par la relation amoureuse.

Car le BES n'interdit pas aux assistées sociales d'être en amour, après tout c'est du monde comme les autres! Mais pas de vivre ensemble. Ils et elles vivraient trop grassement; ce serait encourager le vice et la paresse. Et puis ils sont compréhensifs et ouverts au BES ; en effet, depuis quelques mois, il est possible en pratique et sans risque de tracasserie de recevoir son chum à coucher du samedi soir 19 heures, au dimanche soir 19 heures... En fait l'État accepte de verser des prestations à une femme seule ou avec enfant s'il y a absence du pourvoyeur «naturel» ou «normal», c'est-à-dire le chum, l'amant, le conjoint, appelez-le comme vous voulez, c'est pareil.

Comme il y a beaucoup trop d'assistées sociales jeunes et en forme de ce temps-là, donc aptes au travail (mais lequel ?), on resserre la vis ; les contrôles, enquêtes, menaces et harcèlement se multiplient pour prendre le monde en défaut.

Avez-vous caché soigneusement la brosse à dents et le pyjama de votre chum clandestin, ce matin? Avez-vous pris la précaution d'aménager deux chambres, l'autre étant pour votre «pensionnaire», et de mettre le bail à votre nom? Avez-vous fait apprendre par coeur «la vérité» aux enfants, pour qu'ils ne vous dénoncent pas innocemment? Non? Alors attention à vous, car si vous n'avez pas pris toutes ces précautions élémentaires et bien d'autres, vous risquez d'avoir du trouble, comme on dit.

En fait, votre problème est de n'avoir pas encore compris que vous devriez préférer mille fois vous faire vivre par un homme à n'importe quel prix et dans n'importe quelles conditions plutôt que vous faire vivre par l'État. Alors choisissez, vous ne pouvez pas tout avoir.

LOUISE DESMARAIS

1/ Il faut dire à la décharge (?) du BES Qu'ils ne font pas de discrimination. Des femmes m'ont assurée Que la même règle s'applique à tout le monde homme ou femme, hétérosexuel-le, lesbienne ou ou la partenaire amoureux-se Qui a la chance de travailler doit taire vivre l'autre avec ses enfants, même si ce ne sont pas les siens, à partir du moment où ils vivent ensemble. Alors pour le salaire au travail ménager, eh bien vous repasserez!



LE RESSAC ENR.

Achat et Vente
de livres et disques
usagés

844-4541
317 est, Ontario
près St-Denis

Samedi
jusqu'à 18:00



PRÊT-À-REPORTER

5395 AVE. DU PARC MTL. TEL. 495-4736



L'OCCAZE
769 BELLECHASSE (@ BEAUBIEN)
272-7600

DISQUES + B.D. USAGÉS

BÉDÉS NEUVES 20% de RÉDUCTION

cheap thrills
1433 BISHOP ST. TEL. 844-7604

Vente et achat
de disques et
livres usagés

et les mots pour le dire
s'impriment clairement

les presses solidaires inc.
2381 Ave Jeanne d'Arc
Montréal, Québec,
H1W 3V8
tél: 253-8331



Services de photocomposition, mise en page, caméra, impression, assemblage

librairie
opuscule
LIVRES D'OCCASION

NOUVELLE ADRESSE
3813 Saint-Denis
842-4989



Le vieux dans le neuf!

Le mot vieux, et son féminin vieille, est souvent connoté négativement. On y associe, et là-dessus le petit Robert est fort éloquent, des idées de sénilité, de décrépitude, de caducité, de démodé, dépassé, usé, vétuste, etc... Son antithèse est le jeune, le frais, le moderne, le récent, le nouveau. En réfléchissant à ceci je regarde les livres qui traînent sur ma table de travail et je m'aperçois que la plupart de leurs auteur-e-s avaient entre 60 et 77 ans au moment de leur rédaction. Panique. Est-ce que je me nourris l'esprit avec du vétuste? Suis-je démodée?

Margaret Mead dit, alors qu'elle avait 69 ans, qu'une société qui entretient le culte de la jeunesse et de la vigueur physique, dévalorise l'expérience, la connaissance et la sagesse, qualités traditionnellement attribuées à la vieillesse. Elle propose un renversement de perspective qui irait dans le sens d'une appréciation sociale de ce qui fait la force de cet âge, i.e. non pas la vitalité physique mais la vitalité culturelle. Est-elle atteinte de sénilité? Ou tout simplement rétrograde?

Un vieux qui meurt c'est comme une bibliothèque qui brûle, dit un étudiant africain qui compare le sort fait aux vieux chez lui et ici. Ici, les vieux peuvent toujours brûler, nous avons des bibliothèques. Elles les conservent au frais. Mais imprimés. Et ça dispense de la vision des rides. C'est le prix du progrès.

L'autre jour j'ouvre la radio et j'entends : «Anciennement, il y a environ dix ans... » La personne devait parler d'électronique ou de mode, ou en tout cas de quelque chose qui change vite, car son «anciennement» m'a fait sursauter. Je l'ai trouvé récent. Je croyais que ça avait au moins 50 ans un anciennement. Mais non, ça a dix ans et bientôt ça aura la profondeur historique d'une petite demi-heure ou encore moins. Il est donc bien difficile, dans ces conditions, de savoir à quel âge et pendant combien de temps on est de son temps. Ainsi moi par exemple, quand je rencontre une punk new wave sur la rue, je me sens comme un vieux débris des années 75 avec ma veste de cuir que j'ai faite moi-même à la main et que je porte encore. Je reçois des looks de «t'as fait ton temps ma vieille». Mais ce qu'il y a de plus grave c'est que je ne peux pas m'empêcher de penser que ça ressemble en titi à la période beatnik de mes 16 ans, et penser ça, c'est radoter. On a fixé arbitrairement à 65 ans l'âge où on est supposé recevoir son coup de vieux. Moi je l'ai déjà et c'est à

partir du moment où j'ai commencé à voir du vieux dans du neuf.

Ainsi quand j'étais jeune, je décapions tous les vieux meubles que mes parents avaient jetés par-dessus bord pour s'acheter du chromé moderne. Je faisons du neuf avec du vieux. Je renouions tradition avec les grands-parents. Et je faisons aussi des châles crochetés et du bon pain maison. Et je lisions qui vous savez. J'étais de mon temps. Maintenant, il n'y a plus de vieux meubles à décapier, mais il y a de vieux espaces désaffectés à rénover. Ça devient des lofts qu'on meuble high tech, c'est du temps. Comme je puissions pas m'empêcher de penser que c'est le même principe maigre les apparences, je soyons vieille. Comprenez? Je vois le vieux dans le neuf.

Autre exemple. La petite fille d'une amie à moi lui a fait un tel chiard pour qu'elle cesse de fumer, genre crises de larmes et parties de cache-cache avec les paquets de cigarettes, que celle-ci a dû s'exécuter. Maintenant la petite fille a 14 ans et elle avoue candidement à sa mère qu'elle fume les fins de semaine. Et devant le sourire ironique que l'autre lui garroche, elle dit: «De toutes façons tout le monde fume, j'ferais rire de moi si je le faisais pas.» Hein! L'antique loi de la conformité rides again. Je vois du vieux dans cette jeunesse-là. Mais elle ne le voit pas encore. Chacun son temps quoi.

Comme j'ai reçu mon coup de vieux qui fut l'équivalent pour moi d'une illumination, l'idée m'est venue d'écrire un livre sur mon cheminement intérieur et les grandes étapes de ma nouvelle vision. Ce serait une sorte de traité du bon usage de la vieillesse quand elle nous arrive avant 65 ans. Il y en a qui croient que je suis trop jeune pour écrire mes mémoires. Moi je leur réponds qu'il faut prévenir. Il ne faut pas oublier qu'il y aura foule au seuil de l'âge d'or d'ici 30 ans. Et on court le risque qu'il manque de place à la Bibliothèque Nationale. Autant donc réserver sa place tout de suite, d'autant plus qu'on dit que les jeunes lisent de moins en moins.



LE BISTRO ST. DENIS

BAR · RESTAURANT

vos hôtes:
JEAN-PIERRE
JEAN-VICTOR

1738 rue St. Denis, Montréal, Qué. H2X 3K4
tél. (514) 842-3717

.....

LE THÉÂTRE À L'OUVRAGE

présente:

.....

LES ASSIETTES CASSÉES: PETITES ET GRANDES VIOLENCES DE TOUS LES JOURS

de
Dario Fo
et
Franca Rame

mise en scène:
Toni Cecchinato
adaptation québécoise:
Marco Micone
Marie-Renée Charest

Tragi-comédie de l'aliénation et de la révolte des femmes au travail et dans la vie intime.

du
11 février
au 6 mars 1983
à 20 h 30
(relâche le lundi)
réservation: 521-7888

À LA POLONAISE
427 EST, RUE PRINCE-ARTHUR

.....

BRASSERIE O'KEEFE

CARLING
Black Label
BIÈRE

DEPUIS 1840

CONCOURS CROC ALBUM

5 200\$ en prix

127 prix à gagner



GAGNEZ

UN ORDINATEUR PERSONNEL TI-99/4A ou l'une des 26 calculatrices programmables TI-57 ou encore l'une des 100 calculatrices TI-30 que vous offrent CROC ALBUM et TEXAS INSTRUMENTS

COMMENT PARTICIPER

Tout achat d'un CROC-ALBUM entre le 1^{er} décembre 1982 et le 28 février 1983 vous donne le droit de participer à notre concours et une chance de gagner un de nos 127 prix. En effet, procurez-vous un CROC-ALBUM chez votre libraire favori ou à un kiosque à magazines participant et renvoyez-nous le coupon de participation inclus avec l'album. En nous envoyant, un coupon par album acheté, vous aurez autant de chances de gagner un de nos 127 prix. L'offre ne s'applique qu'aux ALBUMS achetés du 1^{er} décembre 1982 au 28 février 1983.

Pour plus de détails ainsi que pour connaître les règlements de notre concours, consultez votre libraire, votre dépositaire ou le CROC de décembre 82, janvier et février 83.





Les lunettes de monsieur le juge

La version de Yolande Colette et de son témoin

Montréal, le 31 mai 1982, vers cinq heures. Yolande Colette, une infirmière de 44 ans, et Réal Gagnon et son frère Roger entrent à l'Hôtel de l'institut d'hôtellerie et s'installent au bar. L'endroit est désert mais l'atmosphère agréable. Ils prennent l'apéritif, puis commandent des hors-d'oeuvres et une bouteille de vin. Quand Roger les quitte, ils s'attardent devant le digestif.

Vers 7 h 30, deux hommes «en fête» font irruption dans le bar. Le plus vieux, un habitué à en juger par l'accueil du barman, se dirige tout droit vers Yolande et, d'un geste de propriétaire, enfonce la main dans sa botte pour tater son mollet en proférant des obscénités sur sa «belle jambe de bois.» Yolande déloge la main intrusive en protestant. L'homme continue à plaisanter tandis que Yolande et Réal restent bouche bée devant une telle outrecuidance. Finalement, il va rejoindre son acolyte, un tabouret plus loin.

Mais Yolande l'intéresse vraiment et il ne cesse de l'interpeller. Elle se détourne ostensiblement, ne lui répond pas et espère que cela suffit à le décourager. Peine perdue. Pour faire diversion, Réal lui demande qui il est. L'homme répond avec importance qu'il est juge depuis 26 ans et apostrophe à nouveau Yolande. Cette fois, elle lui répond. «Vous ne voyez pas que je ne veux pas vous parler?» En effet, il ne voit pas et insiste de plus belle. Exaspérée, à bout de patience, Yolande décide de réagir: elle se lève, s'approche du juge et lui retire délicatement ses lunettes «pour le regarder dans les yeux, pour qu'il m'écoute enfin». Saisie d'un dégoût aussi vif qu'irrésistible, elle s'exclame: «Mon Dieu que tu es laid!»

Au bord de l'apoplexie, le juge lui ordonne de lui rendre ses lunettes, son acolyte se met à l'insulter grossièrement, le barman ameuté le gérant et les gardes de sécurité rappliquent. Apeurée par ce branle-bas de combat, Yolande referme la main sur les lunettes: elle a l'impression que «s'ils y tiennent à ce point, ils ne la toucheront pas» tant qu'elle s'y cramponne. Plus personne ne lui adresse la parole, on écarte Réal, on l'empêche de lui parler. Tout le monde a déjà pris

parti et les gardes surveillent la porte.

Isolée, tendue à l'extrême, Yolande prend peur quand elle voit que les policiers, dès leur arrivée et sans lui demander le moindre éclaircissement, s'apprêtent à l'appréhender. Elle crispe la main et ce qui devait arriver arrive: les lunettes plient sous la pression. (Elles ne cassent pas, elles plient.) Les policiers lui arrachent les lunettes, la menottent, l'amènent au poste et renferment dans une cellule. Elle n'en sortira que passé minuit et avec trois accusations: méfait, voies de faits et avoir troublé la paix.

De juin à novembre

La réaction des gens est unanime: elle n'a aucune chance contre un juge. Mais elle refuse de se résigner et de plaider coupable. Elle trouve un avocat, Pierre Cloutier. De remise en remise, l'été passe et Yolande glane quelques informations sur celui qui prétend être sa victime: il s'appelle Avila Labelle, il habite en permanence à l'hôtel de l'institut d'hôtellerie et, finalement, il est juge à la Cour municipale de Montréal, celle-là même qui doit la juger.

Fin novembre, la date du procès est fixée à février 83. Yolande a eu le temps de réfléchir et en a conclu que c'est elle qui devrait porter plainte contre cet individu qui l'a agressée. Le 24 novembre, elle se présente à la Cour pour déposer contre lui des plaintes de voies de fait et d'attentat à la pudeur. Je l'accompagne. Le juge chargé d'autoriser les plaintes écoute un bref résumé de l'histoire et, comme le témoin de Yolande est présent, déclare qu'il est prêt à entendre immédiatement le cas. Comment s'appelle l'homme en question? AVILA LABELLE. «Oui, commente-t-il, le nom a de l'importance.» Il va chercher le dossier et nous annonce que, réflexion faite, il attendra plutôt le mardi suivant et convoquera tous les témoins de l'affaire.

La version du juge et du barman

Le mardi suivant, le barman et l'ami du juge sont accompagnés d'une mystérieuse jeune femme - très désagréable avec nous. Serait-ce l'avocate du juge Avila Labelle? Impossible. Lors d'une pré-enquête pour dépôt d'une plainte, l'autre

partie n'est pas représentée. La jeune femme est en fait Procureur de la Ville. L'avocat proteste: cette intervention est tout à fait exceptionnelle. Est-ce parce que la plainte vise un juge? Le juge sourcille. Il ne nie pas que la procédure soit inhabituelle mais précise qu'elle est permise et repose sur la discrétion de la Cour. On procède donc.

L'avocat de Yolande fait raconter à celle-ci, puis à Réal, leur version des faits. C'est ensuite le tour du barman et de l'ami du juge, interrogés cette fois par la Procureur de la Ville.

Le jeune barman raconte que dès son entrée, Avila Labelle, un homme très sociable, s'est mis à parler aux deux autres clients. La conversation lui semblait amicale jusqu'à ce qu'il entende la femme dire au juge qu'il était laid. Il a d'abord cru qu'elle plaisantait. Non, il n'a pas vu monsieur le juge se pencher sur madame Colette en entrant, il était occupé à laver des verres.

Quand à l'ami du juge, il explique qu'en arrivant, Avila Labelle est allé vers un couple pour leur parler - non il ne l'a pas vu se pencher sur la femme, il discutait avec le barman. Le juge est ensuite venu s'asseoir. Tout était normal et soudain, la jeune femme s'est approchée du juge et lui a dit: «Tu n'es même pas beau». Il a entendu un bruit et l'a vu briser ses lunettes (il fait le geste d'écarter les branches d'une paire de lunettes pour les casser).

La plainte de Yolande n'est pas autorisée. Selon le juge, rien n'indique qu'Avila Labelle aurait commis des voies de faits. Quand à l'attentat à la pudeur: «Voyons donc, ça ne tient pas. Cela voudrait dire que si je touche le bras de ma secrétaire, elle peut m'accuser d'attentat à la pudeur.» «Et d'ajouter la jeune et jolie Procureur, si elle n'était pas contente, elle n'avait qu'à partir.»

Une question s'impose: Yolande Colette sera-t-elle jugée équitablement par un juge principal de Montréal dans une cause où le principal témoin était lui-même juge à la Cour municipale de Montréal au moment des incidents? Chose sûre, je serai au procès.



Y a-t-il un âge d'or dans la salle ?

LE FRONT DE LIBÉRATION DES ÂGÉES DU QUÉBEC, USÉES ET ÉCOEURÉES (FLAQUE)

COMMUNQUÉ No 1

Par les présentes, nous voulons communiquer notre désaccord profond sur le terme aurifère accolé au mot «âge» dans l'expression aussi creuse que blessante «âge d'or». Premièrement, nous n'avons vraiment pas les moyens d'endosser un qualificatif aussi coûteux, étant des citoyennes bassement évaluées et, d'autre part, nous sommes persuadées que la moyenne des gens entend «âge dort», ce qui est tout à fait faux vu que nous n'avons plus besoin de beaucoup de sommeil et que les personnes qui dorment ne sont pas celles qu'on croit

Nous remarquons (malicieusement c'est de notre âge) que nos principaux dirigeants, locaux et mondiaux, font tous partie, de par leur âge justement de cet âge d'or dont ils font semblant d'être loin. Ils compatissent alors que nous pâtissons. Pensons à messieurs Lévesque, Trudeau, Drapeau, Reagan, Jean-Paul II. La majorité des pays sont dirigés par des vieux (n'ayons pas peur des mots), qu'on les soupçonne (à raison plus qu'à tort) de sénilité précoce ou de liftings à répétition.

Comment se fait-il que ces vieux ne fréquentent pas le Club de l'âge d'or de leur paroisse? Combien d'argent dépensent-ils, à même nos taxes, pour avoir l'air aussi guilleret en apparence? Surtout monsieur Trudeau qui a le doigt alerte pour son âge?

Et où sont les vieilles? Nous sommes 6% de la population et, à juste titre, nous pouvons être considérées comme les négresses blanchies de votre système. Nous sommes assez vieilles pour voter, ne l'oubliez pas, et avec le taux de dénatalité qu'on connaît, nous prendrons le pouvoir d'ici quelques années. Alors attention. On n'apprend pas à une vieille guenon à faire la grimace. Nous avons connu les horreurs de toutes les guerres depuis celle de 14, nous avons pris des notes, et si nous avons l'air d'être retombées en enfance, c'est que nous avons raffiné nos moyens de subversion: c'est pour mieux vous avoir (à notre âge, prendre le maquis, c'est trop dur pour les bronches).

Alors voici nos premières revendications (parce que ce n'est qu'un début..):

1. Dites à vos infirmières et infirmiers d'arrêter de nous parler comme à des arriérées mentales. C'est pénible de les voir se ridiculiser ainsi.
2. Dites à vos ministres qui s'occupent de notre cas qu'ils auraient intérêt à se forcer les méninges parce qu'avec le temps libre dont nous disposons, nous pouvons les harceler longtemps.
3. Dites à vos députés que le chantage aux médicaments en période électorale ne vaudra plus rien à la prochaine élection parce que nous avons une cellule Granola qui s'occupe de ce problème.
4. Dites à vos jeunes qu'ils arrêtent de nous traiter comme une race en voie d'extinction. Ce sont plutôt eux qui sont dans cette position à force de se bourrer de junk food.

Finalement, L'ÂGE DOR EST UNE MINE DOR! NOUS VOULONS UNE RISTOURNE en tant qu'industrie florissante, une des seules en croissance par les temps qui courent

Vous êtes tous et toutes des p'tits vieux et des p'tites vieilles en perspective. On rigole bien à vous voir nous ignorer. Vous ne perdez rien pour attendre. Et si vous restez sourds à nos revendications, nous connaissons de très bonnes marques d'appareils auditifs.

Nous vieillissons, mais nous veillons et nous vaincrons... À bon entendeur,

Zélia Pedneault
91 ans
au nom du FLAQUE

OPÉRATION "WHITE PANTHERS"

L'herpès est-il politique?

Depuis quelques mois nous assistons à la création d'une nouvelle vedette par les médias. Elle a fait une entrée fracassante dans le Time cet été à l'aide d'une page couverture et d'un titre alarmistes: «Today's Scarlet Letter-Herpès». Les sous-titres de point de départ: «L'herpès, un virus incurable, menace de défaire la révolution sexuelle». Le ton moraliste et sensationnaliste de l'article renforce ce premier choc l'herpès est considéré comme une conséquence néfaste et grave de la «révolution sexuelle» et, par le fait même, devient une raison suffisante pour s'en tenir à l'abstinence avant le mariage et à des comportements sexuels monogames par la suite.

Une autre revue américaine, Mother Jones, généralement progressiste, donne également la vedette à l'herpès. Encore un titre-choc à la une: «Fear of Sex - Disease in the Age of Desire?»² Et en sous-titre: «La maladie est-elle en train de dessiner une nouvelle éthique sexuelle?» Le ton de cet article est un peu moins sensationnaliste que celui du Time et l'analyse socio-sexuelle y est un peu plus poussée. Cependant, elle conduit au même type de conclusion, en plus subtil: l'herpès nous fournit la chance de réfléchir à nos besoins émotionnels et de redécouvrir notre dignité et notre désir.

D'autres maladies vénériennes sont à l'état épidémique depuis quelques années déjà et elles ont des conséquences beaucoup plus graves pour la santé. Pourquoi choisir l'herpès pour stimuler la culpabilité sexuelle? Regardons ce qu'est l'herpès.

Un feu très sauvage

L'herpès est un virus qui vit seulement dans les cellules humaines. Il se transmet par un contact direct des muqueuses ou de la peau. Le premier signe de l'infection est une sensation de picotement ou de brûlure. Puis des petits boutons douloureux remplis de liquide se développent. Les ganglions situés près du site d'infection grossissent et deviennent sensibles. Ensuite les boutons crèvent et une gale se forme pour finalement guérir.

Cette description ressemble à celle d'un feu sauvage? C'en est un! Que l'herpès se situe autour de la bouche, sur les organes génitaux ou ailleurs, l'infection est la même: même lésion, même durée.

La différence entre l'herpès et d'autres virus, c'est qu'il reste vivant à l'intérieur du corps, même sans signes apparents. Quand la lésion disparaît, le virus reste dans certaines cellules nerveuses. Il peut donc ressortir plus tard sous forme de lésion sur la peau.

Le premier feu sauvage qu'on a est habituellement le plus douloureux et le plus long. Cependant certaines personnes ne sentent pas leur première infection. En fait, celle-ci survient au cours de la petite enfance pour plusieurs personnes; le virus est alors fréquemment transmis par un baiser du père ou de la mère. Une infection qui arriverait plus tard à l'occasion d'un contact sexuel serait alors moins forte grâce aux anticorps déjà présents.

Les récurrences sont peu fréquentes pour la plupart des gens. D'ailleurs elles sont moins douloureuses et durent moins longtemps que la première lésion.

Les cas de complications de l'herpès, tels que l'atteinte des yeux ou du cerveau, sont très rares et surviennent généralement chez des personnes qui ont déjà une déficience immunitaire. Il semble que l'herpès provoque des changements de type pré-cancéreux au niveau du col utérin; ces changements sont cependant faciles à traiter. L'herpès peut se transmettre au bébé naissant lors du passage du col utérin et causer sa mort; mais on peut évaluer à l'avance les risques de contagion et procéder par césarienne si nécessaire.

Mais aucun remède

Il n'existe aucun remède qui soulage efficacement les symptômes de l'herpès, et nous sommes encore loin du traitement sûr, c'est-à-dire qui éliminerait le virus des cellules

nerveuses. En outre, l'herpès peut être contagieux non seulement quand il y a lésion, mais aussi avant que celle-ci n'apparaisse. Tout ceci conduit les gens qui ont l'herpès à toujours se sentir contagieux, et ceux qui ne l'ont pas à toujours se sentir en danger de contagion.

Chez certaines personnes - et ce sont en général les témoins qu'on retient - l'herpès provoque des réactions psychologiques aiguës: colère contre soi-même ou son partenaire, culpabilité, honte, sentiment d'être sale et pourri-e, peur de transmettre la maladie, peur d'un rejet sexuel à vie, etc... Les réactions sont semblables pour n'importe quelle maladie transmise sexuellement (MTS); ce qui distingue l'herpès, c'est leur persistance, jusqu'à l'obsession, et l'intégration de la maladie à sa propre identité.

Cette auto-identification comme personne herpétique (plutôt que cardiaque ou cancéreuse) a d'ailleurs contribué à la création de structures uniques dans le domaine des MTS: REACH au Canada et HELP aux États-Unis³ sont des organisations d'entraide pour herpétiques. Selon nous, les caractéristiques particulières de l'herpès - incurable, contagiosité nébuleuse, plaies humides et galeuses - constituent un terrain favorable à la culture et à l'entretien de la culpabilité.

Selon les articles de Time et de Mother Jones, nous aurions déjà vécu la «révolution sexuelle» et la majorité des gens se seraient «libérés». Et qu'aurions-nous de plus au bout du compte? La solitude et la maladie. La solution? Retour aux valeurs traditionnelles.

Révolution ou répression sexuelle?

Malgré la propagande régulière parue dans les médias depuis les années 60, nous ne sommes pas si convaincus d'avoir connu la révolution sexuelle. Les viols, la pornographie, l'homophobie, par exemple, témoignent de la présence et de la solidité des valeurs sexuelles traditionnelles.

Le tapage publicitaire actuel sur l'herpès fausse le débat, surtout dans un contexte de crise économique. Traiter de la sexualité en des termes individualistes et culpabilisants détourne l'attention d'autres problèmes sérieux tels que le chômage, la menace d'une guerre nucléaire, etc... De plus, il est facile de trouver des dangers pour la santé plus graves que l'herpès; s'ils sont passés sous silence, c'est qu'ils sont liés à des activités acceptées socialement et politiquement: les risques pour la santé au travail, par exemple.

Au niveau individuel, les valeurs sexuelles traditionnelles nous emprisonnent, femmes et hommes, dans des vécus stéréotypés et nous éloignent du plaisir. Au niveau collectif, la répression sexuelle sert à nous distraire des questions socio-politiques de base. Devant un tel tableau, nous préconisons la réaffirmation de la sexualité comme champ de lutte valable dans toute démarche de transformation sociale. En ce sens, une réflexion continue sur la sexualité est nécessaire: cependant, nous la ferons dans le calme et le plaisir, et non dans la panique.

DONNA CHERNIAK
FRANCE TARDIF

1/ La «lettre écarlate» d'aujourd'hui - l'herpès «Scarlet Letter» fait référence à la lettre A que les femmes condamnées pour adultère étaient forcées de porter autrefois.

2/ La peur de la sexualité - la maladie à l'âge du désir

3/ REACH Research and Assistance for Canadians with Herpes (C.P. 70, Succursale G, Toronto, Ontario M4M 3E8) HELP Herpetics. Engaged in Living Productively

Références

GALLAGHER, Nora «Fever All Through the Night» Mother Jones vol VII, no IX, novembre 1982, p.36-43

LEO, John «The New Scarlet Letter» Time, 2 août 1982, p. 34-38

Pour plus d'Informations :

«Herpès. Notre pire ennemi est notre ignorance» Québec Rock, octobre 1982, p. 48-50

HAMILTON, Richard The Herpes Book Los Angeles J.P. Tarcher Inc., 1980, 206p.

Pauline Marois connaît-elle le pouvoir ?

par Hélène Lévesque

Une rumeur persistante veut que René Lévesque ne puisse entendre prononcer les mots de «condition féminine» sans se sentir brusquement très mal. Le foie, paraît-il. Il s'agit sûrement là de ragots de bas étage... Il est certain cependant que le bonhomme a été passablement échaudé par ses proches bagas et les fait-travaillants de la Condition féminine, Lise Payette, qui lui balançait ses menaces de démission à la tête chaque fois qu'elle jugeait qu'un dossier n'aboutissait pas assez vite à son goût. Alors il a pris les grands moyens pour, disons, réduire l'ampleur du «problème». En choisissant madame Pauline Marois pour succéder à madame Payette.

Non que madame Marois soit incompétente, loin de là. Elle s'est plutôt acquis une réputation d'excellente administratrice, très au fait de ses dossiers, efficace. Mais elle n'a malheureusement pas l'influence politique de Lise Payette. Et son style à elle se situerait aux antipodes, tout en douceur, en diplomatie, en persuasion. Ce fin finaud de René Lévesque savait bien ce qu'il faisait!

Acte 1 : le premier ministre désigne madame Marois pour le remplacer durant ses vacances d'été. Mandat dont elle s'acquitte ma foi plutôt honorablement. Mise à l'épreuve ou prix de consolation? Qui pourra jamais le savoir, avec ce bizarre d'homme... De toute façon, la ministre de la Condition féminine aurait été fondée de croire- et n'importe qui eût cru la même chose à sa place- que le chef péquiste l'honorait de sa confiance et qu'elle pouvait décemment s'attendre à une promotion lors du remaniement ministériel tout proche.

Acte 2 : Pauline Marois est en vacances en Europe (fin de l'été 82). Lévesque, dans une conversation téléphonique, rassure que non seulement elle ne perdrait aucun de ses pouvoirs (c'est du moins ce qu'elle a cru comprendre), mais qu'elle aurait en plus à assumer la vice-présidence du Conseil du trésor.

Tout cela se présente fort bien, et la ministre peut accueillir avec un sourire de compassion, voire un certain scepticisme, la recommandation de son homologue française, Yvette Roudy: «Ne soyez pas trop longtemps absente. Chaque fois que je quitte la France, on se rappelle mes bagas et les fait-travaillants que j'ai accompli.» Presque prophétique, madame Roudy...

Acte 3 : le remaniement ministériel est annoncé en l'absence de Pauline Marois, dont la nomination au Conseil du trésor est présentée avec une habileté telle que la plupart des observateurs politiques et des journalistes n'y verront que du feu. Tout le monde semble prendre pour acquis que Lévesque a enfin consenti à lâcher du lest par rapport au dossier de la condition féminine, et que Pauline Marois dispose désormais d'une marge de manoeuvre considérablement élargie. Personne ou presque ne semble remarquer qu'elle se trouve, avec ce remaniement, exclue de l'important Comité des priorités, qui regroupe les ministres «lourds» du cabinet. Il faut la vigilance du Conseil du statut de la femme, sous la forme d'une lettre de protestation très énergique de la présidente Claire Bonenfant au premier ministre, pour qu'on réalise que ce remaniement constitue bel et bien un recul pour la cause des femmes, et une sorte de rétrogradation pour madame Marois. Mais cette prise de conscience survient bien tard.

Acte 4 : madame Marois, de retour d'Europe, et qui n'en peut plus, essaie de voir avec son équipe de conseillers comment il serait possible de réparer les pots cassés. On lui suggère d'alerter l'opinion publique et de s'assurer de l'appui des groupes de femmes. Solution qu'elle écarte, préférant s'en tenir à son habituelle approche très «low profile». Elle tente, en vain, de fléchir le premier ministre. Sans même se concerter, quatre membres du cabinet Marois en arrivent à la conclusion qu'il ne leur sera plus possible de jouer convenablement leur rôle dans un tel contexte, et remettent leur démission.

Interrogé en Chambre le 25 novem-

bre par l'opposition libérale, René Lévesque justifie l'exclusion de madame Marois du Comité des priorités en invoquant un changement de vocation de celui-ci. C'est sensiblement le même discours qu'il reprend début décembre dans sa réponse à la présidente du CSF:

«Quant au Comité des priorités, son rôle de même que son mode de fonctionnement ont été ajustés. Alors que jusqu'ici, ce comité a assumé essentiellement des fonctions de planification à moyen terme, de définition des orientations générales du gouvernement pour une période donnée et d'évaluation des mandats des ministres d'Etat, il se voit maintenant d'abord et avant tout investi de la mission de coordonner l'ensemble des actions que le gouvernement doit mener pour faire face à la crise financière que nous traversons et contrer les effets les plus dévastateurs de la crise économique.»

Et avant qu'on ne lui rétorque que son argumentation justifierait le maintien plutôt que l'exclusion de madame Marois du Comité (les femmes ne sont-elles pas les plus touchées par la crise, puisqu'elles sont moins syndiquées, moins bien payées, etc. ?), le premier ministre pare le coup : la crise économique «est terriblement unisexe et tout le monde en fait les frais». Et toc. Le pire c'est-à moins de le soupçonner d'un machiavélisme à outrance - qu'il faut que cet homme «se croie» comme on dit en langage populaire. Qu'il soit convaincu d'avoir agi pour le mieux. Et alors que Dieu, Allah ou le Diable nous préservent de ses bonnes intentions futures!

Claire Bonenfant: «Le premier ministre ne m'a pas convaincue»

Au téléphone, la voix de la présidente du Conseil du statut de la femme est un tantinet ironique:

«Certes, le ton de la lettre de M. Lévesque est très modéré. Mais il ne m'a pas convaincue. Je considère qu'il n'a pas fait la démonstration de ce pourquoi madame Marois devait être exclue du Comité des priorités. Et je

trouve qu'il n'a pas choisi les meilleurs dossiers pour démontrer que la condition des femmes reste une priorité de son gouvernement. Pour les garderies, par exemple, nous (madame Marois et le CSF) avons demandé 20 millions, nous n'en avons obtenu que 2.7.»

Madame Bonenfant se refuse cependant à entretenir un conflit ouvert avec le premier ministre. Elle a dit là-dessus ce qu'elle avait à dire et s'apprête à mener la bataille probablement ardue du maintien des crédits du Conseil, indispensables pour la poursuite du travail des animatrices régionales.

Un bon point : le CSF a obtenu l'assurance qu'il ne serait pas rayé de la carte. Toujours ça de pris.

Pauline Marois: «L'avenir dira si j'ai eu tort ou raison»

Insaissable et déconcertante, cette femme. Absolument impossible de la cerner, de la forcer à prendre des positions fermes. Éludant avec grâce les questions-pièges, la voix toujours tout-sourire mais l'attitude réservée de quelqu'un qui sait ses positions menacées. Pas facile.

«Si j'ai fait des démarches pour réintégrer le Comité des priorités, c'est que je croyais important d'y être. C'est un instrument que je perds. Mais une fois perdu, il fallait que je me retrousse les manches pour continuer de faire avancer le dossier. Il est faux de prétendre que j'enlève mon chapeau de ministre de la Condition féminine quand je suis au Conseil du trésor. Je suis là aussi pour défendre mes dossiers.»

Et l'appui des groupes de femmes qu'elle a choisi de ne pas solliciter ? Elle contourne habilement l'obstacle :

«Ça m'a estomaquée que si peu de groupes réagissent. Par exemple, le questionnement du Conseil du statut de la femme est venu une ou deux semaines après le remaniement ministériel.»

Mais si elle-même ne réagissait pas, pourquoi les groupes l'auraient-ils fait les premiers ? N'aurait-elle pas pu forcer ce questionnement, en informant les

groupes de l'importance du geste posé par René Lévesque ? Peut-être, reconnaît-elle. Elle n'ajoute pas que ça n'est pas dans sa manière de jouer les passionnariés politiques. La voie du milieu lui sied bien mieux :

«J'essaie de faire débloquer des crédits pour mes dossiers au Conseil du trésor. Par exemple, j'ai réussi dernièrement à obtenir sept postes supplémentaires pour le Conseil du statut de la femme, des secrétaires pour les animatrices régionales. Ça n'est pas rien en période de restrictions budgétaires. J'ai aussi obtenu une bonne collaboration de la ministre de la Fonction publique, Denise Leblanc-Bantey, pour que nous menions une action commune, de façon à ce que les femmes de la Fonction publique obtiennent davantage dans les négociations. C'est cela, la voie que j'ai choisie. Peut-être que j'arriverai au même constat que Lise Payette, mais ça vaut la peine d'essayer.»

Les quatre démissionnaires : «Il faudrait que la structure débloque»

Elles (Micheline Demers, Michèle Bussières, Danièle Thibeault et Jean Garon) ont voulu partir en douce, sans attirer l'attention sur leur geste, pour ne pas nuire au dossier, pour éviter que les médias ne prennent prétexte de leur démission pour donner dans le sensationnalisme. Pour éviter qu'on ne titre : «Bisbille à la Condition féminine», alors que pour elles le problème ne se situe pas là.

«Nous sommes arrivé-e-s au cabinet Marois plein-e-s de l'espoir de faire progresser les choses. Nous n'arrivons pas à un véritable constat d'échec. Il y a eu des acquis : par exemple, la réforme du Code civil et les amendements à la Charte des droits et libertés. Et puis, dans tous les ministères, il y a un formidable réseau, informel mais bien solide, de répondantes, de collaboratrices qui travaillent pour l'avancement des dossiers de condition féminine. Des gens compétents et enthousiastes, prêts à pousser dans le dos des ministres

réticents. Mais pour que nous aboutissions à des résultats plus probants, il faudrait que la structure débloque, coopère ; que les groupes de femmes continuent de pousser le gouvernement à agir ; et que le tout soit sous-tendu par une authentique volonté politique. Il y a encore quelque chose à faire pour les femmes dans la structure gouvernementale, mais ça ne se fera que si les femmes revendiquent»

Ce que les démissionnaires remettent en cause, c'est davantage le blocage structurel de la machine gouvernementale et l'inertie de nombreux groupes de femmes : «À partir du moment où certains groupes ont eu des acquis, pour l'avortement par exemple, on dirait qu'ils sont devenus moins vindicatifs, qu'ils n'ont pas voulu aller plus loin.» Ils contestent moins l'attitude de Pauline Marois elle-même : «elle est ce qu'elle est». Madame Marois aurait-elle réussi à réintégrer le Comité des priorités que le problème ne se serait pas trouvé réglé pour autant : «Il ne faut pas désespérer de ce gouvernement. Mais il devrait corriger sa trajectoire au plus tôt.»

Le fera-t-il ? Les négociateurs patronaux y sont allés de quelques concessions lors du dépôt des offres dites finales aux salarié-e-s du secteur public : maintien des congés de maternité, coupures de salaires moins draconiennes pour les petites salariées, etc. Nous sommes cependant loin du compte.

Il m'arrive de penser que ce gouvernement-là ne mérite pas ses militantes.

'Cet article a été écrit le 4 décembre. Le lundi suivant, dans La Presse Lysiane Gagnon taiseit de la lettre de Lévesque à madame Bonenfant une analyse comparable. Coïncidence fréquente dans ce métier, quand "les grands esprits se rencontrent..."

1/ C'est-à-dire les garderies et les maisons pour les femmes en difficulté.

2/ «Inertie» qui peut être attribuable premièrement à la lutte quotidienne des groupes, avec peu de moyens, pour contrer les effets de la crise, et deuxièmement au fait que les femmes n'espèrent plus grand-chose de ce gouvernement. H.L.



Vieillirons-nous comme elles?

La question devait être bouleversante parce que jusqu'au dernier moment, nous avons désespérément cherché un titre pour ce dossier sur les plus vieilles.

Au fait qu'allions-nous chercher en allant vers elles ? Une phrase de Louise Dulude nous a troublées : « Nous disons «elles», alors que dans quelques années elles seront nous ». C'est pourtant simple. Nous cherchions, paradoxalement une fontaine de Jouvence pour y trouver, comme autant d'images de nous projetées dans l'avenir, des femmes réconfortantes de vitalité, d'amour, de révolte, de créativité et de joie de vivre.

Ces femmes existent elles ne sont même pas rares, nous pourrions en trouver de quoi remplir LA VIE EN ROSE pendant plusieurs années. Nous vous présentons quelques-unes de ces semeuses d'oxygène.

Et pourtant ce dossier dégage une indiscutable tristesse. Pouvait-il en être autrement ? Regardez autour de vous. Vieillirons-nous comme elles, immobilisées par la maladie, la pauvreté, la solitude et la dépendance, ravagées par la misère matérielle et affective ? Question angoissante et inévitable à moins d'inconscience.

Ce dossier ne fournit pas un répertoire de ressources pour les femmes âgées, pas plus qu'il ne donne une vue d'ensemble de la vieillesse des femmes. Nous n'y parlons pas des vieilles clochardes, immigrantes, lesbiennes. Cela reste à faire. Simplement nous espérons que ces quelques pages vous permettront comme à nous d'aérer un peu le ghetto de notre trentaine.

Visites à domicile

dossier



Photo Gavroche

Jeannette Martineau

Dans la rue, je les croisais sans vraiment les voir. Comme devant une image multipliée mais indifférenciée de la vieillesse - dont je me sens si loin, encore «immortelle». Il aura fallu que je parte à leur recherche, et que je les trouve dans leur chambre ou leur appartement plus ou moins miteux, dans leur HLM moderne ou leur centre d'accueil, pour découvrir, derrière le masque du 4e âge, des individus : Marcelle, Jeannette, Éveline, Ella.. Vieilles, diminuées, mais uniques.

Rue Sainte-Élisabeth

Marcelle passera-t-elle l'hiver? Pourtant, à 84 ans, elle marche encore et sort de sa chambre tous les jours pour aller prendre un morceau chez Dupuis, en face. Elle laisse dans la puanteur et la crasse incrustée de sa chambre à 10\$ la semaine l'oiseau teme qui lui sert de compagnon, elle laisse dans les malles fermées qui encombrant l'espace ses vieilles robes mitées du temps qu'elle était danseuse dans le chorus au Théâtre National, elle laisse son quart de pain flétrir sur l'appui de fenêtre-frigidaire, et elle sort. Et là, dehors, elle marche tout l'après-midi et sa mémoire s'égrène. Passant et repassant devant les portes vitrées, elle ne trouve pas l'hôpital

Saint-Luc où on lui a dit de se rendre pour une hémorragie utérine. Elle a oublié son nom, son adresse. Elle marche, se perd, est ramenée chez elle par quelqu'un qui a trouvé ses coordonnées en fouillant dans son sac. Elle a perdu sa carte-soleil et se désole. Devant nous, elle vide trois fois, quatre fois, tous les compartiments de son portefeuille et de ses deux sacoches de cuirette. Où a-t-elle perdu cette carte, donc? Son esprit s'y accroche, elle nous sourit, m'offre une 12e cigarette que je refuse pour la 12e fois. Elle a oublié le nom de Diane, une «petite frère des pauvres» pourtant familière. Elle est fragile, douce, menue comme son oiseau. Mais sa tête...

Mary la logeuse s'inquiète, mi-français, mi-anglais, mi-voix, de cette pauvre Marcelle qui perd la tête. Qu'est-ce qu'elle va devenir? Pourtant Marcelle aurait l'argent nécessaire pour se payer un logement plus convenable, mais elle a toujours habité en chambre - depuis le Théâtre National? depuis qu'elle a laissé un mari jaloux qui la trompait? depuis qu'elle est sortie de Saint-Jean-de-Dieu où ce mari l'aurait fait enfermer pendant 18 ans, selon une autre version qu'elle ne dément ni ne confirme? - et elle se sent, là, en sécurité.

Dans la chambre voisine, Blanche allongée contemple le plafond, sa robe turquoise se détachant dans la pénombre. Dopée aux médicaments qu'elle extorque à plusieurs médecins différents, elle pense à son «chum», un jeune (35 ans?) bum à médaille, qui lui fait croire qu'il est docteur et lui procure des pilules. Mais en échange de quoi? s'inquiète Mary, avant de retourner au sous-sol, accrochée à la rampe, pour s'occuper d'une nonagénaire recluse, qui ne quitte plus son lit et ne veut voir personne, pas même les Petits Frères. Mary elle-même a plus de 75 ans. Propriétaire, elle loge et surveille les trois autres, borgne guidant les aveugles... Nous sortons de la maison et le sourire désarmant

de Marcelle nous raccompagne: «Revenez me voir, mes petites torrieuses... Vous savez que j'aime ça»

Asphyxiée par l'odeur, la crasse, la misère, l'obscurité, j'aspire goulûment l'air sec et le soleil pâle de novembre. Je me retourne sur la maison close, inoffensive dans l'alignement des bicoques Rien ne transpire de ces vies, de ces vieilles en bout de course. C'est une rue typique du Centre-Sud, on a rénové certaines des maisons, le dépanneur tient toutes les sortes de bière.

Rue Chambord

Longtemps après le deuxième coup de sonnette, Madame Martineau vient nous ouvrir. En pleurant: «Je me suis réveillée en rêvant à mon mari... Pensez donc, il est mort y a 26 ans! Il est mort d'un cœur de boeuf! C'est-y pas effrayant?»

Son trois pièces est petit et sombre, plein de meubles défoncés, plus usés que vraiment sales. Elle a honte d'être en jaquette à 11 heures du matin, elle si coquette d'habitude. Puis ses traits se défont sa voix se mouille, c'est que son ventre tremble encore - «les tripes qui se tiraillent» - malgré les pilules pour les nerfs et les capsules multi-vitaminées, etc. coûteuses, qu'elle absorbe quotidiennement. Elle parle beaucoup, Madame Martineau, et je me sens tout à coup moins voyeuse, utile confidente de ses propos si déprimants: après deux semaines de séjour, sa fille est repartie en Californie où elle vit depuis 20 ans, mais elle lui a acheté ça, et ça, et un beau poêle à deux ronds... À côté du poêle rutilant l'évier et le robinet Eau froide seulement «La propriétaire dit que l'eau chaude coûterait trop cher, et à 70\$ par mois, je ne peux pas trop en demander», explique Madame Martineau.

Elle aime mieux vivre là qu'en foyer ou en chambre; le problème, c'est de sortir, d'aller seule faire ses courses, de descendre sans tomber l'escalier extérieur de son 2e étage. Les tremblements de son ventre l'affaiblissent elle a dehors des vertiges qui lui ramollissent les jambes et l'obligent à s'appuyer de 20 pieds en 20 pieds aux clôtures et aux murs des maisons. Elle a peur surtout de tomber dans la rue et de rester là, impuissante Non, l'épicerie du coin ne prend pas de commandes téléphoniques. Non, elle ne voit pas d'amies, sauf sa belle-soeur d'A Huntsic, «mais c'est 10\$ de taxi alors j'y vais rarement Je ne peux pas prendre l'autobus, les marches sont trop hautes, et je trébuche.»

Madame Martineau est tombée dans la misère étant petite, comme on dit Une famille nombreuse, malade ou alcoolique, qu'elle «torche» avant de se marier C'est un bon mari, boucher mal payé, qui meurt à 52 ans d'une hypertrophie du cœur. Elle se retrouve veuve et- forcément elle n'a jamais travaillé «dehors»- sur le Bien-être avec sa fille Elle a eu deux chums depuis, des alcooliques qu'elle a mis dehors, refusant de les nourrir et de les soigner. «Et j'ai peur de mourir», ajoute-t-elle, décomposée, après un silence



Illustration Danielle Blouin

Changement de sujet et d'humeur: elle nous raconte en rigolant une histoire «vécue» d'hémorroïdes et on voit derrière la septuagénnaire défaite et déprimée une bonne vivante aimant rire, danser, sortir, séduire. «Maintenant lire m'étourdit je ne peux plus sortir beaucoup... et j'ai jamais appris à jouer aux cartes.» Elle aussi nous laisse partir à regret nous extorquant la promesse d'autres visites, bientôt Elle est si seule! Bien sûr. Dans l'appartement d'à côté, une plus vieille - au moins 85 ans - se laisse mourir d'une tumeur au cerveau qui lui abrégera l'hiver. Elle refuse l'opération, les soins, les visites Se nourrit de l'air du temps, invisible, silencieuse.

Boulevard de Châteauneuf

Madame Bédard est choyée. Tout le monde le lui affirme, sa famille, son médecin, l'animateur socio-culturel. À 76 ans, elle est plutôt en forme, si ce n'était ces vagues de dépression persistante, et elle n'a pas attendu trop longtemps ce beau deux pièces et demie moderne d'un HLM de Ville d'Anjou où elle habite depuis trois ans avec une centaine d'autres femmes âgées et une vingtaine d'hommes Les listes de l'Office municipal d'habitation sont si longues. Et ce n'est pas cher: 125\$ par mois, chauffe, éclairé, un peu plus pour ceux et celles qui ont plus de revenus qu'elle n'en a, avec ses 500\$ mensuels de pension fédérale et de rentes du Québec.

Oui, elle apprécie beaucoup de pouvoir cuisiner et manger la nourriture qu'elle veut, de pouvoir recevoir ses enfants... et ses 14 petits-enfants, dont Christiane que j'accompagne aujourd'hui. «Et tant qu'on a la santé, c'est mieux que de déranger ses enfants, non?» Elle nous fait visiter au rez-de-chaussée la salle communautaire - «depuis qu'ils ont installé la table de billard, ça fait moins d'espace pour danser! - et nous présente à trois femmes et deux hommes, mollement engagés dans une partie de 500 Dans la salle de lavage adjacente, deux madames placotent en attendant la fin de leur brassée. C'est propre, neuf, fonctionnel et apparemment bien insonorisé, contrairement à la plupart des HLM. Tranquille, si tranquille. Les larges corridors orange et beige me rappellent certains Holiday Inn américains «C'est neuf, mais c'est pas vraiment adapté pour les handicapés Y en a juste une en chaise roulante dans le bloc...» Madame Bédard, elle aussi, nous invite à revenir souvent, elle a si peu d'occupations.

Boulevard Rosemont

De l'extérieur, le foyer ressemble à d'autres petits blocs de l'est de la ville briques rouges, porte à sonnerie, balcons symétriques 19 femmes et un homme habitent ce foyer privé et subventionné. Acheminées par les hôpitaux, malades, elles ont toutes les chances de ne plus sortir de ce mouvoir Une Italienne, trois anglophones, les autres Canadiennes-françaises, ce sont d'ex-ménagères de classe moyenne, la plupart veuves, dont la pension mensuelle revient à peu près à 500\$ Le médecin, comme le curé, vient une fois la semaine.

Deux d'entre elles seulement ne sont pas considérées comme sénielles. Privées d'exercice, faute de personnel, toujours alitées ou en chaises berceuses, elles sont devenues impotentes On calme leurs crises d'agressivité ou de paranoïa par des doses massives de tranquillisants. Pas de salle commune, pas d'activités physiques ou culturelles, que des chambres plus ou moins claires de chaque côté d'un corridor où Lucia et moi croisons, il est 11 heures 30, les chariots du dîner. Il y a encore deux mois, Lucia travaillait ICI comme préposée aux bénéficiaires.



Photo: Gavroche

À gauche, Madame Jurgenson, 70 ans, convaincue par ses enfants de venir ici depuis une dépression consécutive à la mort d'un mari adoré, d'abord en réaction violente aux horaires, à la nourriture, maintenant calmée, résignée, de moins en moins mobile, tournée vers la fenêtre et le boulevard, ses mains diaphanes jointes sur ses genoux.

À droite, l'homme de la maison, un vieux chialeux, violent et détesté des autres. «Pourquoi vous lui donnez pas une piqûre (finale) ?» demandaient les autres pensionnaires, le jour où il a frappé une infirmière. Plus loin, Ella, 75 ans, vieille petite fille élevée au couvent, et qui y retourne... retrouver des caresses interdites : «Non, arrête, dit-elle, la soeur va nous voir !», Ella qui invite Lucia à se coucher avec elle, aussitôt réprimée par l'infirmière «Non, non, c'est pas normal!» Comme si sa «sénilité» ne l'excusait plus, tout à coup.

Ella qui pleure sans bruit, sans penser à cacher la peau trop grande de ses cuisses, qui veut qu'on la touche, qu'on l'embrasse. Ella qui aimait tant la musique classique et les bons vins, Ella qui oublie son mari méchant, «devenu tout jaune et emporté par une maladie», et que son fils médecin oublie à son tour.

Au deuxième, les plus vieilles, les plus impotentes. D'abord celle qui pleure tout le temps, et qui se masturbe, même quand les infirmières attachent serrée sa couche. Mariée trois fois, elle aimait bien faire l'amour, et montre ses fesses avec fierté. Une fois, dit Lucia, elle a crié toute la journée «tuez-moi, tuez-moi, j'en peux plus, tuez-moi, j'ai envie de baiser...»

Madame Charbonneau, elle, ne s'est jamais mariée : «J'aurais pas eu autant de fun !» Non plus qu'Evelyn, ce petit elfe espiègle, cette petite souris auréolée de neige, tassée dans

un fauteuil, qui accroche Lucia et l'embrasse et lui murmure plein de secrets, ses mains d'enfant dessinant dans l'air de fines arabesques. Son esprit est ailleurs, comme il y a 40 ans quand elle lançait des cuillères contre son boss restaurateur, ou sortait la nuit errer seule dans la ville.

Porte voisine, mademoiselle Lécuyer, elle, est douloureusement présente. Presque aveugle, cette prof de français - retraitée depuis peu - et grande voyageuse, souffre de ne plus lire ses journaux et ses chers livres. Très malade, couchée dans l'ombre, ses traits détendus en font soudain une gisante au masque infiniment triste.

Étrangement, c'est la plus vieille, Madame Ledoux, qui est la plus en forme, à 88 ans. Ses dents toutes dorées mordent vigoureusement dans la tranche de veau, elle a de l'appétit elle adore regarder «Soirée canadienne» et soigner l'été dans la cour du foyer les chats du voisinage, elle remarque les beaux gars à la télé. Grande joueuse de cartes et amatrice de farces salaces, elle a une amie ici, Madame Viens, mais celle-ci a beaucoup faibli dernièrement...

Pourtant Blanche n'a que 72 ans, et toute sa vie a été une démonstration de force morale. Tôt orpheline, mariée jeune, le regrettant vite, elle quitte un mari joueur et ivrogne pour élever seule ses cinq enfants, en faisant de la peinture, et des nappes ou accessoires pour les églises.

La plupart de ces veuves ne regrettent pas plus leurs maris que Blanche. «Ils n'étaient jamais là, sauf pour faire des enfants et se faire nourrir.» Leurs plus beaux souvenirs sont d'avant le mariage, de la saison des amours adolescentes et des sorties. De leurs enfants, elles parlent moins, concentrées enfin sur elles-mêmes.

Selon le manifeste *Viellir chez soi* (1979) de l'Association québécoise pour la défense des droits des retraités et pré-retraités (AQDR), 94% des personnes âgées vivent 8 domicile (dont 5% en chambres et un nombre indéterminé en foyers clandestins, ou carrément dans la rue), 5% dans des centres d'accueil et 1% dans des centres hospitaliers. 85% vivent dans des villes, 60% à Montréal, dont 25% dans le centre-ville. À Montréal ou ailleurs, moins de 2% ont accès à un logement subventionné, type HLM.

Quant aux femmes précisément, 36% d'entre elles habitent encore avec leur conjoint 32% seules, 15,5% chez des parents, 12% avec d'autres et 5% en institutions. Les femmes de 65 ans et plus sont la première catégorie de citoyen-nes à vivre seules.

Mais tous les sondages confirment un fait : les personnes âgées ne veulent demeurer ni chez leurs enfants ou parents, ni en institutions. Elles veulent demeurer chez elles, le plus longtemps possible, autonomes et indépendantes. C'est pourquoi l'AQDR, par exemple, exige du gouvernement un programme complet de soutien à domicile, donc des services ménagers et infirmiers adéquats et des transports adaptés à leurs besoins.

Reconnaissant avoir trop misé au Québec sur l'institutionnalisation (les 6% de personnes en institutions recevaient 92% des ressources financières investies par l'État), le ministère des Affaires sociales décidait en 1980 de répondre aux demandes et annonçait un programme prioritaire de maintien à domicile.

Dans cet esprit le gouvernement créait Logirente, une allocation pour aider les personnes âgées à faible revenu (locataires, propriétaires ou chambreurs) à demeurer dans un logement de leur choix». Conditions d'admissibilité : être âgé-e d'au moins 65 ans, dépenser pour se loger plus de 30% de son revenu annuel total celui-ci ne devant pas dépasser 5 800\$ pour un-e chambreur-euse. 8 600\$ pour une personne seule et 9 200\$ pour un couple.

Supposé aider 60 000 personnes, Logirente dépanna seulement 26 000 personnes âgées en 1980 et moins de 20 000 en 1981. C'est dire que son application est lamentable. Selon un Front commun Logirente, regroupant la Fédération de l'âge d'or du Québec l'AQDR, le Forum des citoyens âgés et d'autres organismes, le seuil de 30% est trop élevé et les montants alloués trop bas pour les aider vraiment. De plus, peu de personnes âgées en sont systématiquement informées.

FRANÇOISE GUÉNETTE

Sont-elles vraiment séniles ou juste trop seules pour que leur esprit et leur mémoire ne s'atrophient pas? Relativement bien nourries et soignées, mais confinées 24 heures par jour dans la même pièce, depuis trois, cinq, sept ans, manquant cruellement, comme Ella, de contacts physiques ou, comme mademoiselle Lécuyer, de stimulants intellectuels, et dans tous les cas de rapports humains personnalisés, elles n'ont rien à faire que d'attendre la fin, et le disent ainsi.

Quand nous émergeons de là, bonbons, baisers et sourires distribués, je me sens vidée et le boulevard Rosemont est désert.

FRANÇOISE GUÉNETTE

1 / Merci à Diane Gougeon, des Petits Frères des pauvres (4624, Garnier, Montréal H2J 3S7. tél. 527-8653), à Christiane Bédard et à Lucia Malvisi. QUI m'ont aidée à voir (si peu) derrière les murs

Louise Gadbois, peintre

Louise Gadbois peint depuis 60 ans. Elle s'y met un jour, déjà mariée et mère de six enfants, ne sachant même pas tenir un pinceau. Depuis ? Près de 2 000 toiles, disséminées à travers l'Europe et les Amériques, une quarantaine d'expositions. D'importantes rencontres aussi : le père Couturier, ami de Matisse et de Borduas, Manessier, Fernand Léger et le Groupe des Indépendants avec lequel elle travaille un certain temps. La galerie UQAM prépare pour mars 1983 une rétrospective de son oeuvre.

Je la connaissais avant de faire cette entrevue, elle est ma grand-tante. Et je pourrais ajouter du même souffle un modèle de création, une héroïne. Une sagittaire, tout comme moi. Mais elle est encore plus, je crois. Un regard qui me bouleverse au-delà des mots parce que je sens qu'il ne ment jamais.

Photo Anne de Guise



LA VIE EN ROSE : As-tu souffert de vieillir, de t'éloigner du stéréotype de la beauté féminine ?

LOUISE GADBOIS : Les questions de beauté physique ne m'ont jamais atteinte. J'étais trop occupée par la voie que j'avais choisie. J'ai toujours voulu taire de la peinture. Je me suis inscrite contre le gré de mon père à des cours de peinture, au couvent où j'allais, à Outremont. J'ai été mise à la porte parce que j'étais un élément perturbateur : je refusais de reproduire des images, je voulais faire du modèle vivant.

LVR : Ya-t-il des femmes peintres qui font marquée ?

LG : Une femme peintre a été extraordinaire pour moi, elle s'appelait Lillias Newton. Je suis portraitiste, elle aussi, et malgré cela elle a répandu partout que j'étais la meilleure portraitiste au Canada.

J'ai trouvé cela très chic car, vois-tu, je ne me considère même pas tout à fait comme peintre. Pour moi c'est d'abord un travail et non une oeuvre née du feu sacré ou d'un pur état de grâce. J'aspire à la perfection à chaque nouveau tableau. Mais elle n'existe pas. Alors je passe au suivant.

LVR : Est-ce qu'avoir un mari et des enfants a nui à ton travail artistique ?

LG : Non. Mon mari comprenait très bien que j'aie une vie à moi. Quant à mes enfants, plus souvent qu'autrement je les traînais au musée avec moi.

LVR : Je sais que tu as été souffrante il y a deux ans, est-ce que le retour de la maladie te fait peur ?

LG : Non, j'espère seulement ne pas traîner trop longtemps pour n'être une charge à personne. À 86 ans, je n'ai aucun handicap majeur et c'est ce qui est important. Mais cela viendra c'est sûr ! Quand ? On sait tellement peu de choses que même après une vie, on en est encore à l'enfance. La sagesse seule peut nous faire accepter la destinée. Je crois qu'on naît avec un schéma de la vie et qu'on ne peut rien contre cela.

LVR : Tu as développé la même attitude face à la mort ?

LG : Oui. J'ai été confrontée très jeune à la mort. Il y a eu énormément de mortalité dans

1/ Peintre anglophone montréalaise, 1896-1980. Membre du Royal Art Association et du Beaver Hall Group, reconnue surtout au Canada anglais et chez les artistes pour ses nombreux portraits.

ma famille. Heureusement mes parents mont appris à ne pas en faire quelque chose de tragique. La mort fait partie de la vie. Et puis vois-tu, malgré la présence presque continue d'une de mes filles auprès de moi, je pense que Ton meurt seule, comme on naît seule. C'est la même chose

LVR : Tu es convaincue qu'il y a quelque chose après la mort ?

LG : Oui, j'en suis certaine. La vie est un passage. Mais je suis incapable d'imaginer cette autre forme de vie. Une vie désincarnée, où l'on ne vit que de la pensée, est inimaginable.

LVR : Tu n'as jamais souffert de la solitude ?

LG : Non, jamais. D'abord j'ai toujours été une solitaire de nature. Puis j'ai la peinture, des travaux en marche. Des choses qui m'intéressent des lectures. J'ai changé de mode de vie, bien sûr. Je vis seule maintenant depuis quinze ans mais je l'ai toujours voulu parce que je ne peux accomplir mon travail que seule. D'autre part j'ai une vieille femme très entourée. Je sais que d'autres sont misérables, malades, réduites à la chaise berçante mais ce n'est pas mon cas. Ma vie est encore aussi active que dans mes jeunes années.

LVR : Tu aimes vieillir donc ?

LG : Ah oui ! J'aime vieillir. Bien sûr physiquement je ne peux plus faire ce que je faisais à vingt ans, mais cette liberté perdue, je la retrouve en peignant

LVR : Pour toi, est-il vrai que dans la vieillesse on revient sur sa vie passée ?

LG : Je ne veux pas m'y arrêter. Quand je pense à ce que j'ai eu, aux gens que j'ai connus et qui ne sont plus là, cela me déprime trop. J'essaie plutôt d'aller vers l'avant. Je m'entends mieux de toute façon avec la jeunesse. Très peu de personnes âgées sont encore intéressantes. Justement elles ne parlent que de leur passé. Ce sont des choses mortes. Tandis que les jeunes qui se réveillent réfléchissent ont des projets, cela m'intéresse davantage.

LVR : Es-tu angoissée par la société actuelle, toute cette violence, ces guerres ?

LG : Je me suis éloignée de tout cela depuis longtemps. Je me consacre plutôt à ma peinture. Et ayant vécu des guerres, des événements sociaux de toutes sortes, à présent je désire la paix avant tout. Mais parfois je regarde de loin les gouvernements, leurs petits conflits et curieusement ils me font tous penser à des enfants. Tout cela est si peu sérieux. Malgré tout je crois en la race humaine. J'en fais partie. Mais il faut cesser d'engendrer la violence, de l'enseigner aux enfants.

LVR : Si tu en avais la chance, tu recommanderais ta vie ?

LG : Non, jamais ! Je l'ai vécue. C'est du passé. Je la continuerais, plutôt. Et la mort c'est un peu cela, je crois. On passe à une autre étape. Mais on ne reprend pas.

Propos recueillis par
ANNE DE GUISE



J'ai peur des vieux

J'ai peur des vieux qu'on laisse dormir seuls dans des taudis avec une cigarette mal éteinte, et qui brûlent vite, comme du bois sec, entraînant les voisins avec eux.

J'ai peur des vieux qu'on écrase dans la rue parce qu'ils vont moins vite que les autos et que, parfois, ils ne les entendent pas venir. J'ai peur des vieux qui ont faim parce qu'ils n'ont pas d'argent. J'ai peur des vieux qui meurent d'ennui.

J'ai peur des vieux qui meurent de froid, et qu'on découvre une semaine plus tard à cause de l'odeur, parce que l'odeur est plus insupportable pour les autres que l'exil forcé dans lequel ils meurent. J'ai peur des vieux qui meurent seuls. J'ai peur des vieux qui choisissent leur monde à celui qui les entoure, parce que leurs déchets s'accumulent et que les services de désinfection ont trop d'ouvrage quand ils les trouvent. J'ai peur des vieux qui ne voient plus personne, qui ne fréquentent plus personne.

J'ai peur des vieux qui vivent leur vieillesse maintenant dans des conditions minables, aussi isolés que des contagieux, comme si la vieillesse était une maladie qui s'attrape. On s'en sert pour faire des statistiques. On s'en sert pour arranger la crise de la construction : on remplace des parkings par des foyers, une autre sorte de parking. On dit qu'il y a les petits mensonges, les gros mensonges, et les statistiques.

Je fais actuellement partie de plusieurs études statistiques : en tant que femme, en tant que travailleuse, en tant que citoyenne active. Mais quand je ne ferai plus partie que d'une sorte de statistiques, celle qui concerne les vieux, que va-t-il m'arriver ? C'est pour ça que j'ai peur des vieux. En fait, j'aurais dû dire que j'ai peur pour eux et pour nous qui avons 30 ans.

HÉLÈNE PEDNEAULT

Quelques suggestions de romans...

Jeanne Ribaucour, *Le Placard, des femmes*, Paris, 1979. 315 p.

«Il y a des choses que l'on dit ainsi, très vite, en avalant la moitié des mots et sans croire qu'on les dit vraiment. On a peur ou bien on a honte ou bien on a peur et honte en même temps», dit «La Dame» de 78 ans, qui espère qu'on ne lui enlèvera pas sa cigarette, depuis son arrivée en maison de retraite.

Un roman au goût aigre comme le cri des mouettes, et au goût doux comme le sable peut l'être.

Émilie Carles. *Une soupe aux herbes sauvages*, le livre de poche, Paris, 1977, 318 p.

La présentation de ce petit ouvrage souligne que «malgré» son âge. Émilie Carles n'a pas abdiqué.

«Méfiez-vous des politiques, méfiez-vous des beaux parleurs, efforcez-vous de juger par vous-mêmes et surtout profitez des beautés de la vie(...). Je savais que les freins les plus puissants se trouvaient en dehors de l'école, dans les familles et que, en définitive, c'était là que devait s'opérer le changement. Comment faire ? Je me suis attaquée au patriarcat à l'alcoolisme et au chauvinisme.»

(p. 276)

Simone de Beauvoir. *La femme rompue*. Folio, Gallimard.

De belles petites nouvelles à propos des doutes des femmes de métier, autrement dit les professionnelles de la création et de... l'exécution.

Huguette Le Blanc, Bernadette Dupuis ou la mort approvoisée, Le Biocreux

Le cri longtemps retenu, immense comme une histoire d'amour d'une femme à la fois errante et sûre de son chemin.

Margaret Laurence, *L'ange de pierre*, Éd. Pierre Tisseyre.

Les escapades d'une femme entre le domicile et le centre d'accueil.

Léna Leclerc, *Une poignée de vieillards*, Gallimard.

Violette Leduc. *La vieille fille et la mort* Gallimard

Antonine Maillet *La sagouine*, Leméac.

Anne Philippe. *Un été près de la mer*, Gallimard

Simone Schwarz-Bart, *Le plat de porc et de bananes vertes*. Gallimard.

LUCE DES AULNIERS

Romans publiés suite au concours littéraire «Le troisième âge» :

Florentine Morvan Maher, *Florentine raconte*. Éditions Sogides, 1980, 275 p.

Ève Bélisle. *La petite maison au bord de l'eau*, Éditions Libre Expression, 1982. 237 p.

Henriette Grégoire, *L'homme pire-vire*. Éditions Libre Expression, 1982, 140 p.

Pour de plus amples informations concernant le concours littéraire «Le troisième âge», vous communiquez avec :

Mme Berthe Parizeault
Éditions Libre Expression
344, rue St-Jacques ouest
Montréal H2Y1L9
Tél.: 849-5259

Le vent dans les voiles

Photo : Anne de Guise



De gauche à droite, Cécile St-Jean, responsable de la Condition féminine, Marie-Paule Langlois, responsable du logement, Yvette Brunet, présidente de l'AQDR et Bibiane Imbeault, amie et membre de la troupe de théâtre Les Trésors oubliés.

«Le mouvement des femmes âgées n'a rien à perdre, il ne peut qu'aller de l'avant.»

L'AQDR, c'est l'Association pour la défense des droits des retraités et des pré-retraités, regroupant au-delà de 7 000 membres, et qui a la réputation d'être la plus revendicatrice et la plus radicale de toutes les organisations de personnes âgées au Québec. LA VIE EN ROSE a donc voulu en savoir plus long sur la place et le rôle des femmes à l'AQDR. Et nous n'avons pas été déçues, loin de là.

Les trois-quarts des membres sont des femmes. Le président est une présidente et à l'exécutif, anciennement composé de sept hommes et de quatre femmes, on retrouve maintenant sept femmes et quatre hommes. Un comité de condition féminine a été mis sur pied à l'automne dernier et annonce déjà pour le printemps un colloque sur la situation des femmes âgées. Bref les femmes de l'AQDR ont le vent dans les voiles.

Mais (pourquoi faut-il toujours un mais?), toute cette merveilleuse effervescence ne va pas sans heurts.

Cécile St-Jean nous a reçues chez elle et nous a ainsi donné l'occasion de rencontrer trois de ses complices et amies. Autour d'une table animée et très chaleureuse, nous avons bu du vin et ri avec elles et surtout nous les avons écoutées.

Environ 40% des femmes retraitées font du travail bénévole.

Louise Dulude

Les hommes et le pouvoir

MARIE-PAULE : Aux débuts de l'AQDR, les hommes ne prenaient pas les femmes au sérieux. Alors aujourd'hui, quand ils nous voient à la tête de l'Association, ça leur fait mal au ventre (rires). Toute leur vie, ils ont pensé qu'ils étaient les chefs et maintenant ils s'accrochent au pouvoir parce que c'est tout ce qui leur reste.

YVETTE : Nous voulons être considérées comme des égales. Évidemment, cela signifie que les hommes vont perdre une partie du pouvoir. Mais c'est comme ça et ça ne sera plus jamais autrement. Le problème c'est qu'ils n'acceptent pas la relève. Quand j'ai été élue à la présidence, ils ont dit : «Une femme! Elle ne sera jamais capable» Ce n'était pas vrai: nous sommes sept femmes à l'exécutif et nous travaillons d'autant mieux que nous n'avons pas tout ce tirailage, cette compétition que les hommes ont toujours eus entre eux. Ceci dit les hommes qui ont fondé l'AQDR ont joué un rôle extrêmement important qu'il ne faut pas nier.

TOUTES : Oui, oui, ils ont été des pionniers.

CÉCILE : Nous ne sommes pas habituées à penser en termes de pouvoir. Simplement pendant des années nous avons eu une vie de routine et maintenant nous voulons la place qui nous revient. Mais il faut faire attention parce que ça nous joue des tours. Quand je vois des hommes réagir aussi mal, je me surprends souvent à me dire «pauvre lui...» J'ai le réflexe de recommencer à les protéger, je redeviens une mère.

YVETTE : Mais il y a eu des changements que je trouve merveilleux. On a entendu tellement souvent qu'entre les femmes, il n'y a pas de solidarité. Eh bien! c'est de moins en moins vrai parce que nous sommes de plus en plus nombreuses à nous dire : «On est donc bien entre femmes»

TOUTES : Ça c'est vrai. On a du fun entre nous. On est bien.

BIBIANE : (moqueuse) C'est vrai, mais dès qu'un mâle apparaît il y en a toujours une qui ne pourra pas s'empêcher de lever son steak pour lui offrir un café, tourner autour de lui, lui demander si c'est à son goût... (rires - l'imitation de Bibiane est irrésistible)

Y : Oui. Il est encore fort, ce pouvoir-là. Je remarque souvent que s'il y a plusieurs hommes et seulement une femme ou deux, c'est le contraire. Les hommes ne s'intéressent pas à ce que nous avons à dire. Ils ne nous donnent pas la parole, ils nous coupent sans

dossier

arrêt. Parfois, c'est presque de la violence. Il faut en être conscientes, mais foncer quand même.

B: C'est sûr. Si nous ne prenons pas notre place, ils ne nous la donneront certainement pas.



La pauvreté des femmes

Y: Certains hommes de l'AQDR par exemple ne comprennent pas que nous voulions nous occuper des femmes de 55 à 65 ans. Pourtant ces femmes vivent avec moins de 400\$ par mois et la dernière semaine du mois, j'en ai vu qui n'avaient rien à manger. Ça n'a pas de bon sens, sur le continent nord-américain, le plus riche du monde.

c: Les hommes ne voient pas cela. Hier encore, il y en a un qui disait devant moi: «Cécile est très dévouée (ils commencent toujours par nous envelopper de louanges), mais franchement on n'est pas là pour s'occuper de la condition féminine, on est une association pour les personnes âgées démunies.» Eh bien, qu'est-ce que nous sommes, nous les femmes qui sommes restées au foyer toute notre vie? Faut-il que nous soyons punies pour cela? C'est entre 55 et 65 ans que les femmes sont les plus mal prises financièrement lorsqu'elles se retrouvent veuves ou divorcées. Elles ne peuvent pas se trouver de travail et elles sont trop jeunes pour recevoir la pension de vieillesse. Il ne leur reste que le Bien-être social.

M-P: Il nous a fallu attendre jusqu'en mai dernier pour que l'AQDR adopte une résolution là-dessus et je ne comprends pas qu'on veuille nous faire reculer maintenant. Moi j'ai vécu cela. Quand mon mari est mort, j'avais 54 ans et il me laissait littéralement dans la rue. J'ai dû vivre avec 319\$ par mois.

Y: C'est pour cela que nous avons fondé le comité de condition féminine, pour défendre nos droits à un revenu décent

Le salaire au travail ménager

Y: Pour le moment, l'AQDR ne va pas jusqu'à revendiquer un salaire au travail ménager. Mais il est évident que tant que la femme n'a pas un revenu indépendant de celui de l'homme, elle ne peut rien faire.

M-P: Le travail ménager n'a jamais été reconnu. Pour bien des femmes, le chèque de pension qu'elles reçoivent à 65 ans est le premier argent qu'elles ont à leur nom. C'est épouvantable, toute une vie sans argent.

B: Je dis souvent à mon mari: «Penses-y. Si depuis trente ans tu m'avais donné un salaire, ne serait-ce que 25\$ par semaine, combien me devrais-tu?»

c: Un jour, j'ai entendu une femme suggérer qu'on oblige les employeurs à verser un salaire aux femmes de leurs employés. Ce serait peut-être une solution.

M-P: Et puis la femme qui recevrait cet argent pourrait s'en servir pour se payer une gardienne, pour sortir, faire des choses pour elle.

Y: Le salaire au travail ménager, que ce soit l'homme ou la femme qui le fasse, pourrait être une solution, mais il ne réglerait pas tout. Il faudrait qu'il y ait de l'information, des Centres de femmes partout comme aux États-Unis, que nous puissions nous rencontrer, nous parler et entendre ce que les autres femmes ont à dire. Aujourd'hui, il y a des femmes qui disent publiquement qu'elles ne veulent pas avoir d'enfants, par exemple. C'est très important pour nous parce que de notre temps, les femmes n'auraient jamais osé s'exprimer là-dessus. Nous venons de tellement loin, nous avons dû changer complètement tout pour tout.

Photos Anne de Guise



La maternité, les curés et les médecins

B: On se mariait et la maternité nous tombait dessus comme le Saint-Esprit. L'instinct maternel, on l'attrapait par magie, au pied de l'autel, le matin de nos noces. Sept jours par semaine, vingt-quatre heures par jour, ça c'était pour nous, pas pour les hommes. Combien d'heures par jour il travaillait le curé? Ils se sont quand même pris des belles places...

Y: Un coup parties, on va parler un peu des curés. C'est pas croyable ce que les femmes ont vécu au Québec. On n'avait pas droit aux méthodes contraceptives, il fallait se confesser d'avoir empêché la famille. Une femme mariée n'avait pas droit au plaisir, à la jouissance. Et encore, dans ma génération bien des femmes se sont dit: «Au diable le pape, on prend la pilule.» Mais je pense à ma mère, mariée à trente ans, 6 enfants, 2 mort-nés et 7 fausses-couches. Elle est morte à 74 ans d'un cancer après avoir enduré pendant 5 ans des douleurs atroces. Et elle est morte en me disant: «Yvette, est-ce que je vais aller au ciel? J'ai empêché la famille. Le bon Dieu va me le reprocher quand je vais arriver devant lui.» C'est d'une cruauté inimaginable.

M-P: L'an dernier, je suis allée donner une conférence sur le troisième âge à des religieuses et des prêtres âgés-e-s. Quand j'ai parlé de la peur de mourir, un prêtre m'a demandé ce qu'ils pouvaient faire pour donner à ces gens la sérénité. Je me suis emportée et j'ai répondu: «Vous allez détricoter tout ce que vous avez tricoté. C'est vous autres qui avez fait croire à nos mères qu'elles iraient en enfer pour avoir empêché la famille, et c'est pour cela en partie qu'elles ont peur de mourir. Allez leur dire que ce n'était pas vrai.»

c: Moi j'ai épousé un Juif qui, comme moi, était très libre par rapport à sa religion. Après mon premier accouchement j'ai été voir un médecin juif, parce que les médecins catholiques refusaient de donner des méthodes, et il m'a appris à me servir d'un diaphragme. J'ai eu les enfants que je voulais, quand je voulais. Mon mari me considérait comme une égale alors je n'ai pas été étouffée et j'ai eu 13 ans de bonheur.

Y: Il est extrêmement important que les femmes aient seulement les enfants qu'elles veulent qu'elles aient droit à la contraception et à l'avortement. Les curés défendent encore aujourd'hui le statu quo; ils veulent que nous gardions notre rôle et eux leur mainmise sur nous.

c: C'est la même chose pour les médecins, les femmes leur ont fait beaucoup trop confiance. Ils nous ont enlevé des ovaires, des utérus, des seins, inutilement. Dans nos sessions d'information, nous disons aux femmes: «Votre corps est à vous. Ne le remettez pas entre les mains des médecins. Ne vous laissez pas manipuler. Posez des questions.»

B : Beaucoup de femmes se laissent aller dans la maladie pour que quelqu'un s'occupe enfin d'elles. Par exemple, on met beaucoup de choses sur le dos de la ménopause, on en parle comme d'une maladie, mais moi je pense que c'est beaucoup plus un état d'âme et un ensemble de situations qui arrivent à ce moment précis de la vie d'une femme.

Y : Il y a des choses qui ne sont pas faciles à prendre. Les hommes de 55 ans peuvent sortir, séduire des femmes de 30-35 ans et même se marier avec elles sans que personne ne trouve rien à y redire. Mais si c'est une femme, on la regardera de travers, on dira qu'elle a un gigolo.

M-P : C'est un moment très difficile pour les femmes. Les enfants parlent, elles voudraient plus de liberté mais leurs maris ne les comprennent pas. Plusieurs sombrent alors dans la dépression nerveuse

B : Quand tu es rendue à la dernière marche, tu penses à avaler une bouteille de pilules et à crever. Quand ta cuisine s'est transformée en snack-bar, quand tout le monde mange à toutes les heures et que la vaisselle s'empile, tu te dis : «Qu'est-ce que je fais ici? Qu'est-ce que j'ai comme salaire pour être leur servante 24 heures sur 24 ?»

Nous avons un chien et c'était toujours moi qui ramassais les crottes ; on aurait dit que j'étais prédestinée (rires). Un matin, j'ai vu en me levant que quelqu'un avait marché dans le tas et s'était promené comme ça dans toute la maison. Je suis partie J'ai ramassé bien de la marde dans ma vie mais là, c'était trop. C'était le départ ou le suicide. Pendant une semaine, ils n'ont pas su où j'étais. Quand je suis revenue, la famille était toujours pareille, mais moi j'avais changé maintenant quand j'en ai assez, je sacre mon camp. Je pars un mois, deux mois, et je ne verse pas une larme. Je les aime toujours autant mais j'ai appris que je pouvais vivre loin d'eux J'ai appris à en rire Tant qu'on ne rit pas, on est foutue

M-P : «Tu seras soumise à ton mari» C'est ce qu'on nous a dit au pied de l'autel Moi, un jour, j'ai voulu me libérer, faire autre chose que ce que j'avais fait toute ma vie. Mon mari n'était pas d'accord. Moi aussi je suis partie une semaine. Quand je suis revenue, il m'a dit : «Ne me fais plus jamais cela !» Je ne pouvais rien lui promettre parce que moi j'avais trouvé mes vacances trop courtes Il ne me laissait pas assez de liberté, il n'avait pas confiance en mot J'avais élevé ses enfants, j'étais bonne mère bonne cuisinière, mais je voulais autre chose et il ne comprenait pas,

Je n'étais pas avec lui quand il est mort : j'étais partie à Québec faire le point sur ma vie Je me suis sentie coupable pendant plus d'un an. C'était l'enfer. Avoir vécu 31 ans avec cet homme que j'aimais en me mariant, avoir fait des enfants avec lui, tout cela pour en arriver à une fin aussi cruelle... Il a fallu qu'il meure pour que je me retrouve comme femme. (silence)

Y : Il est important qu'un couple évolue. Je peux dire qu'avec mon mari, j'ai vraiment connu l'amour. Nous avons beaucoup changé tous les deux et je l'aime encore. Mais entre femmes, on se dit souvent : «Quand on s'est mariées, on était jeunes et c'était la mentalité du temps. Mais on ne recommencerait pas. Peut-être qu'on aurait un «chum», mais quand ça n'irait plus, on resterait chez nous et c'est lui qui partirait» Ce qu'il y a d'extraordinaire, c'est que quand les femmes prennent conscience de tout ce qu'elles ont vécu, il n'y a plus de marche arrière.

Propos recueillis par
SYLVIE DUPONT
grâce à la collaboration de
FRANCE LEBLANC

Les coupures

Dimanche, il y avait une réunion à Rosemont où nous avons rencontré notre député, Gilbert Paquette, qui est aussi ministre de la Science et de la Technologie. Il nous a expliqué son projet d'avoir à Montréal un Centre de la science et de la technologie. Un peu plus tard, nous lui avons parlé de la nécessité des soins à domicile et de notre local au CEGEP Rosemont qu'on veut nous enlever à cause des coupures. Nous avons calculé que ce local coûterait environ 400\$ par année. J'ai dit à monsieur Paquette «Vous parlez de coupures de 400\$ par année et en même temps de construire un centre de plusieurs millions. Dites-nous la vérité, monsieur le ministre. En avez-vous de l'argent? Il a patiné. Moi je dis que quelque chose ne tourne pas rond dans leur affaire

Cécile St-Jean

La sexualité

Tant qu'on est vivant, la sexualité existe. Dans les HLM et dans les résidences, les femmes se lâchent lousse. Une femme m'a raconté que dans sa résidence, le curé faisait son sermon là-dessus tous les dimanches. J'ai dit : «À 65 ans, il y a encore un homme qui vient vous dire quoi faire!» Mais ça s'est retourné contre moi. La semaine suivante, quand je l'ai vue, bras-dessus, bras-dessous avec son ami, je n'ai pas pu m'empêcher de protester : «Mais c'est un homme marié.» Elle m'a envoyée promener : «Tu dis que le curé devrait se mêler de ses affaires, eh bien toi aussi.» Je les regardais roucouler comme j'avais roucoulé à vingt ans et je me disais, ça ne meurt jamais....

Yvette Brunet

La guerre

Nous disons aux gouvernements : «Fabriquez moins d'armes et donnez cet argent aux démunis-e-s»

Yvette Brunet

Les personnes âgées sont très sensibles à cela : elles ont déjà vécu une guerre, une crise, une autre guerre, et voilà qu'il y a une autre crise. On nous a toujours demandé de taire des sacrifices. Aujourd'hui on nous en demande encore avec le gel de nos petites pensions à 5 et 6%. Nous avons assez fait de sacrifices, qu'ils sacrifient leur armement

Marie-Paule Langlois

QUELQUES-UNES DES REVENDICATIONS

- Revendication prioritaire no 1 : Il est résolu d'exiger des gouvernements qu'à court terme un revenu minimum garanti (prestations de retraite fédérales, Régime des rentes du Québec et autres revenus) soit fixé à 15% au-dessus du seuil de la pauvreté afin d'assurer à tous les retraité-e-s et pré-retraité-e-s un niveau de vie conforme à leur dignité.
- Revendication prioritaire no 2 : Il est résolu que l'État accorde une pension aux femmes de 55 ans et plus, seules (veuves, célibataires, séparées, divorcées) : cette pension devra contribuer à leur assurer un revenu de 25% au-dessus du seuil de la pauvreté.
- Que l'on fasse appel à une Commission indépendante pour établir le seuil de la pauvreté (fixé actuellement par un comité du Sénat)
- Que le conjoint qui a entre 60 et 65 ans ne perde pas son allocation au conjoint en cas de divorce, de séparation, ou d'emprisonnement de son époux-se
- Que le minimum de revenu annuel donnant droit au Supplément de revenu garanti soit plus élevé de façon à ne pas pénaliser le/la retraité-e qui travaille, ou encore qui a droit à une rente de retraite RRQ.
- Que Ton mette sur pied un mécanisme de contribution pour les femmes ménagères au régime des rentes du Québec.
- Que l'argent accumulé dans le cadre du RRQ soit utilisé principalement au profit des personnes âgées, et que les centrales syndicales des travailleurs et travailleuses exercent un véritable contrôle sur la gestion de ces fonds
- Que tous les fonds de pension privés soient transférables,
- Que le droit à l'assurance-chômage soit rétabli pour les retraité-e-s qui travaillent après 65 ans et que ceux et celles qui se sont vu retirer ce droit en 1976 puissent récupérer les sommes d'argent auxquelles ils-elles avaient droit
- Que le gouvernement du Québec prenne immédiatement les moyens nécessaires () pour la mise en place de programmes complets de maintien à domicile

• Cette Question a fait l'objet d'une controverse bien que la plupart des associations féminines appuient cette revendication, les discussions achoppent sur le caractère volontaire ou obligatoire de cette intégration. Louise Dulude croit par exemple que cette intégration devrait être obligatoire parce que l'exemple d'autres pays révèle que, si elle reste volontaire, très peu de femmes, et seulement les plus riches d'entre elles, pourront s'en prévaloir

À LIRE

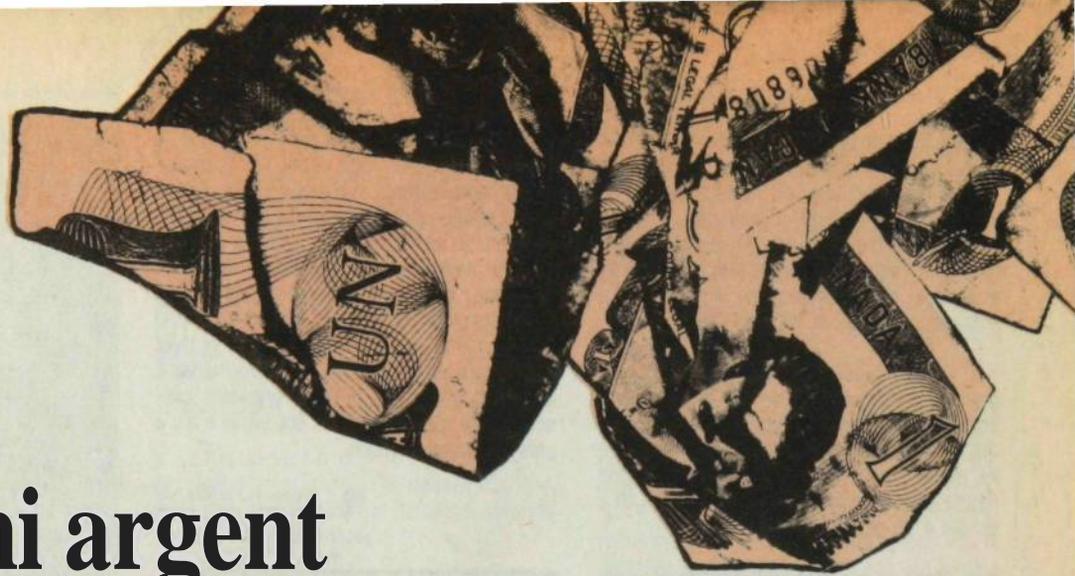
Manifeste sur la situation économique des retraités AQDR, Montréal, 1980, 78 p.

Vieillir chez soi - Manifeste AQDR, Montréal octobre 1979. 89 p.

Les retraités et les pré-retraités parlent au ministre AQDR Montréal, 1980, 34 p.

Toute ma vie,
je n'ai fait que travailler.
Et au fond pourquoi ?

Lou Andreas-Salomé, 1937
Quelques jours avant sa mort



Ni or ni argent

Un monde de femmes pauvres

La vieillesse est un monde de femmes : si les hommes meurent en moyenne vers l'âge de 70 ans, les femmes, elles, vivent jusqu'à 77 ans. Elles représentent 57% de la population âgée. Au Québec, en 1982, elles sont 320 000, soit presque 6% de la population - et une femme sur dix.

Et leur nombre va en augmentant ; toujours selon Statistique Canada, il y avait en 1978, 1 200 000 Canadiennes de 65 ans et plus, c'est-à-dire 131 femmes âgées pour 100 hommes âgés. Elles seront deux millions en 2001, dont 150 femmes pour 100 hommes et en 2021, « nous » seront trois millions, donc 190 femmes pour 100 hommes - et presque une femme sur cinq.³

Pourtant, le premier obstacle auquel se heurte quiconque veut en savoir plus long sur la situation des femmes âgées, c'est que « les personnes âgées n'ont plus de sexe »⁴. « Les statistiques qui nous concernent ne distinguent même plus entre les hommes et les femmes (...) masquant ainsi les différences énormes qui existent entre les sexes. »⁵

Louise Dulude, auteure de plusieurs recherches sur la vieillesse des femmes, émet une hypothèse intéressante sur cette « neutralisation » des personnes âgées : « À mon avis, la meilleure façon de comprendre la situation des femmes de tous âges, c'est de voir la vie qu'elles mènent lorsqu'elles atteignent l'âge de 70 ou 75 ans. (...) Quand on étudie la vie des femmes de cette façon, (...) à rebours, on obtient des résultats tellement frappants et révélateurs qu'on peut se demander si ce n'est pas justement pour cela qu'il y a si peu de renseignements disponibles sur les femmes âgées »⁶

En effet les statistiques sont déprimantes. La moitié des femmes de 65 ans et plus vivent au seuil de la pauvreté ou sous le seuil de la pauvreté. Passé 65 ans, les revenus des femmes représentent environ 50% des revenus des hommes du même âge.

Pourquoi nos aînées sont-elles aussi pauvres ? C'est simple. Quand on est vieille, on peut avoir deux sortes de revenus : les revenus personnels de placement et d'épargnes, et les pensions d'État fédérales et provinciales. Il suffit d'additionner.

Des revenus personnels insuffisants

Très peu d'entre nous avons les moyens d'épargner en vue de notre vieillesse, et nos aînées les avaient encore moins que nous. Très souvent nous n'avons pas de salaire autonome, du moins pas à plein temps toute notre vie sans interruption. Lorsque nous en avons un, il correspond à environ la moitié de celui des hommes. Il n'est donc pas étonnant qu'une fois vieilles, nos revenus personnels s'en ressentent lourdement.

Les régimes enregistrés d'épargne-retraite, les REER, par exemple, qui permettent d'épargner pour plus tard jusqu'à 20% de nos gains de travail (jusqu'à concurrence de 5 500\$ par année si l'on n'a pas d'autre régime de retraite et de 3 500\$ autrement) sans payer d'impôts sur la somme ou les intérêts, profitent surtout aux plus fortunés puisqu'ils sont directement liés au salaire. Résultat : 80% des sommes déposées au REER appartiennent à des hommes.

Quant aux revenus tirés des régimes de retraite privés organisés par les employeurs, ils représentent moins de 10% de l'ensemble des revenus de toutes les personnes âgées. En sont évidemment exclues toutes les femmes « qui ne travaillent pas », c'est-à-dire les femmes au foyer qui travaillent toute leur vie sans salaire, ainsi d'ailleurs que toutes les travailleuses à temps partiel.

Seulement 29% des femmes salariées participent à un régime de retraite privé. Mais cela ne signifie pas qu'elles en retireront toutes des revenus puisque ces régimes ne sont pas transférables : il faut avoir été à l'emploi du même employeur pendant 10 ans et être âgé-e d'au moins 45 ans pour avoir un droit irrévocable à ces pensions. Quand on

ne répond pas à ces critères, ces régimes ne sont en fait qu'une épargne forcée, à des taux d'intérêt très bas ou même sans intérêts. Comme les emplois des femmes sont souvent précaires et temporaires, il faut en conclure que bien souvent nous subventionnons des régimes dont nous ne profiterons jamais. Signalons aussi qu'à peine 20% des régimes privés permettant d'assurer une pension au conjoint survivant - très majoritairement des femmes - et même lorsque c'est le cas, ils sont dispendieux et très peu de gens s'en prévalent.

En tant que groupe social, comme individuellement les femmes sont donc très largement dépendantes des régimes de retraite publics.

Les régimes de retraite publics

La pension de vieillesse, qui s'appelle officiellement la Pension de sécurité de la vieillesse, est une pension universelle que tous les citoyen-ne-s du Canada reçoivent du fédéral, indépendamment de leurs revenus, lorsqu'ils ou elles atteignent l'âge de 65 ans : cette pension s'élève actuellement à 246\$ par mois et est indexée au coût de la vie*.

Comme il est évident que cette somme ne pourrait suffire à assurer à elle seule la survie, ce régime est complété par le Supplément de revenu pour les personnes qui n'ont aucun autre revenu. Ce supplément leur permet de recevoir en tout ou en partie (le Supplément de revenu garanti est diminué de 1 \$ pour chaque tranche de revenu de 2\$) une pension additionnelle d'un maximum de 247\$ par mois pour les personnes seules (pour un total de 494\$ par mois avec la pension de vieillesse) et de 191\$ par conjoint pour les couples mariés (ce qui donne avec la pension de sécurité un total de 876\$ de revenu pour le couple). Le Supplément de revenu garanti est également indexé au coût de la vie*.

Les couples mariés ont donc, selon cette formule, des pensions à peu près égales au seuil de la pauvreté alors que les



personnes seules - en majorité des femmes - ont des revenus d'au moins 100\$ inférieurs au seuil de la pauvreté pour les grandes villes. 52% des personnes âgées reçoivent au moins en partie, le Supplément et ce sont très majoritairement des femmes.

Finalement la dernière prestation fédérale destinée aux personnes âgées à faible revenu est l'Allocation au conjoint accordée aux personnes mariées âgées de 60 à 64 ans dont le conjoint a pour seul revenu sa pension de vieillesse et le Supplément de revenu garanti. Si ce dernier meurt, sa conjointe - 92% sont des femmes - continue à recevoir cette allocation jusqu'à ce qu'elle-même ait 65 ans. Cette réforme est récente et, même si elle est incontestablement positive, elle ne peut que mettre en lumière la situation souvent désespérée des femmes âgées de 60 à 65 ans, non-mariées ou dont le conjoint décède avant l'âge de 65 ans : ces femmes n'ont droit à aucune pension.

Le Régime des rentes du Québec (RRQ)⁸ offre des pensions de retraite aux travailleurs et travailleuses salarié-e-s en échange de cotisations obligatoires s'élevant à un pourcentage du salaire assurable (16 500\$ en 82, soit le salaire industriel moyen). La pension correspondra à 25% du salaire moyen gagné avant la retraite (et qui ne peut excéder 16 500\$).

La seule pension conçue spécialement pour les femmes dans ce régime est la pension de

veuve qui équivaut au maximum à 60% de la pension du mari retraité, à condition toutefois que la veuve puisse prouver qu'elle était à sa charge.

Le Régime des rentes du Québec est catastrophique pour les femmes puisque toutes celles qui travaillent au foyer en sont exclues et qu'en basant le calcul des pensions sur le niveau de revenu, le régime reflète parfaitement la discrimination salariale dont nous sommes victimes sur le marché du travail.

Autrement dit

Jeunes, nous sommes pauvres parce que nous travaillons sans salaire dans nos maisons, et parce que quand nous travaillons à l'extérieur, notre travail est dévalorisé au point où notre salaire ne représente que la moitié de celui des hommes. Vieilles, nos revenus correspondent à peu près à la moitié de celui des hommes âgés, pour les mêmes raisons. Comme le disait si bien Simone de Beauvoir: «La vieillesse dénonce l'échec de toute notre civilisation, (...) c'est tout le système qui est en jeu, et la revendication ne peut être que radicale : changer la vie»⁹

SYLVIE DUPONT

1/ Saut indication contraire, toutes les informations contenues dans cet article ainsi que l'analyse qui le sous-tend sont empruntées parfois presque textuellement aux travaux de Louise Dulude, avocate, chercheuse et auteure de plusieurs ouvrages sur la situation des femmes âgées

2/ David Ross. Données de base sur la pauvreté au Canada Conseil du développement social, février 1975. Cité par L. Dulude, in *Vieillir au féminin*.

3/ Susan Fletcher et Leroy O. Stone. Les Modes d'habitation des femmes âgées au Canada ministère des Approvisionnement et Services Canada, Ottawa, avril 1982. pages 11, 12, 14.

4/ L. Dulude, *Vieillir au féminin*

5/ Tish Sommers. coordonnatrice du groupe de travail sur les personnes âgées du National Organization for Women (NOW), citée par L. Dulude.

6/ L. Dulude. *Vieillir au féminin*.

7/ Jean Poulain. «Le revenu des hommes est le double de celui des femmes», in *La Presse* 16 octobre 1981

8/ Comme son équivalent pour le reste du Canada, le Régime des rentes du Canada

9/ Citée par L. Dulude. in *Vieillir au féminin*

Quelques-uns des ouvrages de Louise Dulude :
• *Vieillir au féminin Louise Dulude. Conseil consultatif canadien de la situation de la femme, Ottawa, avril 1978. 150 p.*

La femme et la pauvreté, Louise Dulude. Rapport du Conseil national du bien-être social, octobre 1979. 80 p.

Les femmes et la réforme des régimes de pensions, Louise Dulude, Conseil consultatif de la situation de la femme. Ottawa, 1981. 128 p.

«Justice économique pour les femmes âgées», in Les Cahiers de la femme. Louise Dulude, Ontario, été 1982.

Ces chiffres sont ceux de décembre 1982. Depuis l'adoption du budget fédéral de juin 1982, l'indexation de la Pension de la sécurité de la vieillesse a été gelée à 5 et 6%. Cependant les retraité-e-s qui bénéficient du Supplément de revenu garanti auront droit à leur pleine indexation de pension. Ce recul affectera donc les pensionné-e-s qui, à cause de revenus personnels de plus de 5 952\$ par année, n'ont pas droit au Supplément de revenu garanti. Le problème, c'est qu'avec leur pension de vieillesse (moins de 3000\$ par année), bon nombre de ces «riches» ont en fait des revenus annuels d'environ 9 000\$ par année.

Pour la rédaction de cet article. Je me suis également servie des textes de plusieurs conférences prononcées par Louise Dulude auprès de diverses associations féminines

Une Canadienne sur trois est âgée de plus de 50 ans.

Un tiers des femmes comme des hommes s'oppose à la retraite obligatoire.

Au moins trois des sept années de différence entre les sexes semblent provenir de ce que les hommes boivent plus, fument plus, ont des métiers plus dangereux, conduisent moins bien leur voiture, se suicident en plus grand nombre et se battent beaucoup plus souvent Louise Dulude. VIEILLIR AU FÉMININ

Les bonnes références

Quelques bonnes adresses pour en savoir plus long

L'Association québécoise pour la défense des droits des retraités et pré-retraités. AQDR
1850, rue Bercy
Bureau 113A, Montréal
K2K 2V2 526-3845 ou 526-7151

La Fédération de l'âge d'or du Québec, FADOQ
1415, rue Jarry est Montréal
H2E 2Z7 374-4700, poste 416

La Fédération Québécoise des retraités en résidences et centres d'accueil. FQRRC
835, boul. St-Cyrille ouest Québec
1-418-683-4875

Le forum des citoyens âgés
1800, boul. Dorchester ouest Montréal
937-7401

Les Petits Frères des pauvres
4624, rue Garnier, Montréal
H2J 3S7 527-8653

L'Association féminine d'éducation et d'action sociale. AFÉAS
180, boul. Dorchester est bureau 200
H2X1N6 866-1813

La Fédération des femmes du Québec, FFQ
1600, rue Berri 844-6898 ou 844-7049

le Conseil du statut de la femme. CSF
Québec : Actions-femmes
8, rue Cook, 3ème étage, bureau 300
G1R 5J7 vous composez sans frais :
1-800-463-2851
Montréal : Consult-Action
1255, Carré Phillips 873-8384

Le Conseil consultatif de la situation de la femme. CCF
Ottawa : 66, Slater, 18ème étage
K1P5H1 1-613-992-4975
Montréal 800, boul. Dorchester ouest
bureau 1036 283-3123

Services à domicile, santé
Les Centres locaux de services communautaires ou CLSC - pour connaître celui de votre région :
La Fédération des Centres locaux de services communautaires du Québec, 842-5141 (à Montréal)

Placement-urgence
Le Centre des services sociaux du Montréal métropolitain ou CSSMM
- pour informations générales 527-7261
- pour le service d'urgence sociale, ouvert tous les jours de 17 h à 9 h a.m., fins de semaine et jours fériés compris 527-7211

Quelques ouvrages sur la vieillesse

Simone de Beauvoir, La vieillesse, Gallimard, Paris, 1970.

Fédération des travailleurs du Québec, Prendre en main la retraite - Document de travail de la FTQ, publié pour le colloque «Prendre en main sa retraite», Montréal, juin 1980.

V Bernardin-Huldeman, Les besoins des personnes liées au Québec, Rapport à Cofirentes. Université Laval, Québec, décembre 1976.

Ruth Rose-Lizée, Les femmes et les régimes de pension. Relais Femmes. Montréal, novembre 1981, 66 p.

Louis et Gilles Plamondon, La problématique de la crise de la retraite, Montréal, Université de Montréal, 1979, 52 p.

R. Bibeau et P. Doray, «Les retraités face à la crise», in La crise et les travailleurs, compte rendu du colloque tenu à Montréal les 12 et 13 octobre 1979, ch. V., p. 29-43.

N. H. Masters et V.E Johnson, Les réactions sexuelles, Éditions Robert Laffont Paris 1968, 382 p. Particulièrement quatrième partie, p. 249-298.

S. Hite, Le rapport Hite. Éditions Robert Laffont coll. Réponses, Paris, 1977.

Gail Sheely, Passages - les crises prévisibles de l'âge adulte, Éditions Sélect Montréal.

Robert N. Butler, MO, et Myrna I. Lewis, ACS, Love and sex after sixty, Perennial Library, Harper & Row Publisher. New York, 1977, 165 p.

Robert Chartham, La vie sexuelle après la cinquantaine. André Gérard, Marabout Belgique, 1974, 218 p.

Numéros spéciaux de revues

Critère, numéro publié à l'occasion du colloque «L'âge et la vie», hiver 1977, no 16

«Femme et vieillissement», in Gèrontologie et société, hiver 1978.

«Les travailleurs âgés et la retraite». Bureau international du travail (BIT), juin 1978.

«La pauvreté des femmes». in Bulletin spécial du congrès 1980 de la Fédération des femmes du Québec

Santé mentale au Québec, numéro sur le vieillir, vol. V, no 2, Montréal, novembre 1980, 154 p

Rapports et études de comités gouvernementaux

Retraite sans douleur - Rapport du Comité spécial du Sénat sur les politiques relatives à l'âge de la retraite, ministère des Approvisionnement et services Canada, Ottawa, 1979, 160 p.

Rapport Boutin - Rapport final du Comité sur la non-discrimination dans les avantages sociaux, décembre 1976, Gouvernement du Québec.

La sécurité financière des personnes âgées. Étude de la Régie des rentes du Québec, 1977.

Quel choix nous est laissé ?, J. Brown, étude sur le système de pension au Canada Conseil de développement social, Ottawa 1975, 290 p.

OCDE - Le système de pension pour personnes âgées, Paris, 1977.

Bilan de la situation des personnes âgées au Québec et dans la région de Montréal. Aline Grandmaison, CSSMM, Montréal 1980.

Pour mieux répondre aux besoins de nos aînés, Gouvernement du Québec, Québec, 1980, 129 p.

Les modes d'habitation des femmes Âgées au Canada, S. Fletcher et LO Stone, ministère des Approvisionnement et services Canada Ottawa avril 1982.

FRANCE LEBLANC

Journaux, magazines

Letemps de vivre, revue mensuelle publiée par Super-magazine et Radio des émissions de télévision «Le temps de vivre» diffusées sur cette antenne, les mercredis de 14 h 30 à 16 h. Elle est distribuée dans tous les kiosques à journaux

Le troisième âge. journal mensuel d'information coût : 6.50\$ pour 12 numéros
abonnement : téléphoner au 384-2356 ou écrire au 8162, St-Denis, Montréal H2P 2G6.

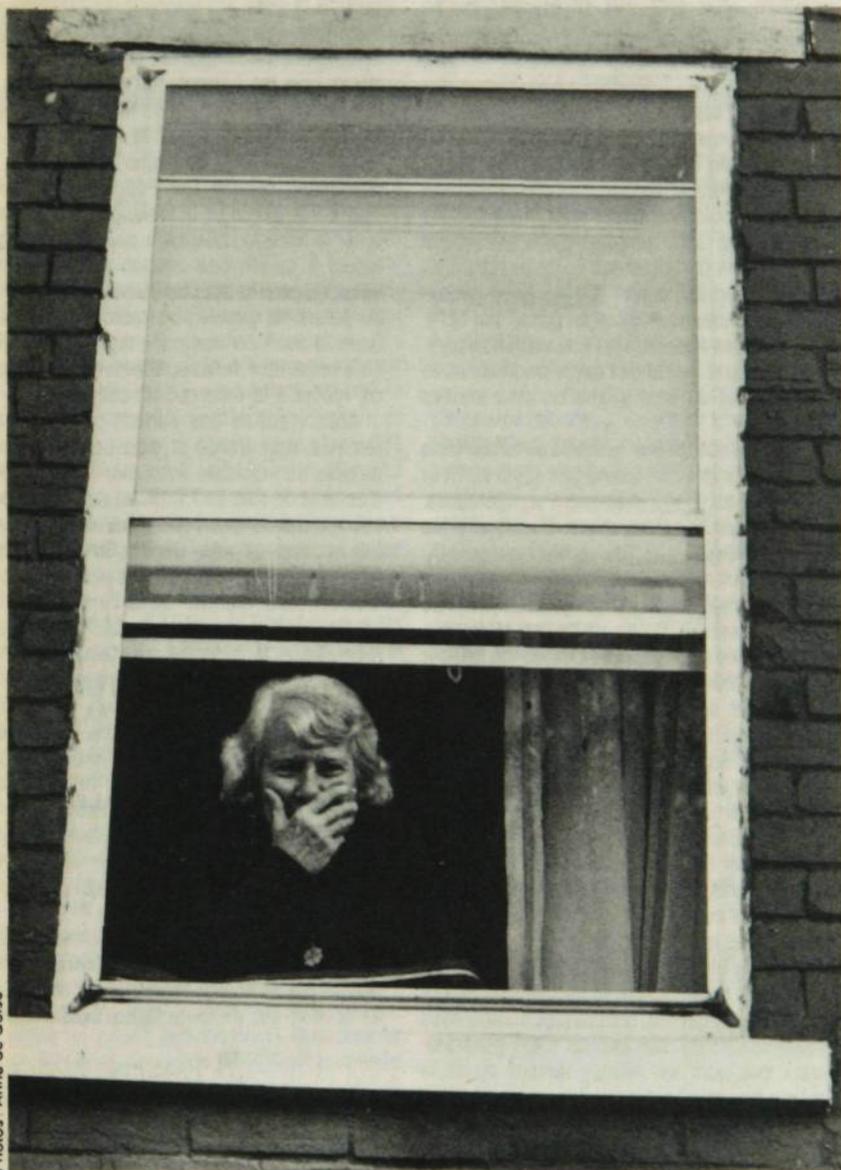
Âge d'or, vie nouvelle, journal mensuel d'information publié par la Fédération de l'âge d'or du Québec FADOQ. Pour abonnement : 374-4700.

Notre temps, le journal de la retraite, revue mensuelle française publiée par Bayard Presses et distribuée dans tous les kiosques à journaux

Plus que la mort c'est la vieillesse qu'il faut opposer à la vie. Elle en est la parodie.

Simone de Beauvoir, LA VIEILLESSE

Choisir sa mort



Photos: Anne de Guise

On parle peu de suicide, encore moins du suicide des femmes âgées. En ces temps modernes, le sujet est réservé aux experts ou à quelques groupes fort marginaux, tels Exit en Angleterre et Hemlock¹ aux États-Unis, qui revendiquent le droit au suicide et vont même jusqu'à aider les gens qui veulent en finir. C'est aussi le cas du récent **Suicide: mode d'emploi**, livre qu'on a failli interdire en France. Tabou oblige.

Mais pourquoi le suicide fait-il toujours scandale, si ce n'est que la mort nous répugne au point où il nous paraît impensable d'y avoir recours volontairement? Pourquoi dit-on que les hommes se suicident plus que les femmes, si ce n'est que le sexe masculin s'arroge le droit à la mort de la même façon qu'il s'arroge le droit à la vie? Et pourquoi les vieilles femmes qui constituent 57% des personnes âgées et qui sont les plus isolées, les plus malades et les plus pauvres de cette société ne seraient-elles pas nos plus légitimes suicidées?

Mourir

est un art comme toute chose.
Je l'exerce exceptionnellement bien.

Je l'exerce pour qu'il fisse mal
Je l'exerce pour que ce soit vrai.
On pourrait dire que je suis douée.

Sylvia Plath

«S'il y a une chose que la vieillesse nous apprend, dit Doris Portwood, féministe de plus de 65 ans et auteure de *Common-sense Suicide*, c'est que peu de revirements nous attendent» Les rides sont là pour de bon, les gestes ne font que rétrécir, le langage, la vue, l'ouïe, que diminuer. Tout l'univers rapetisse, en fait Les proches se font rares, les ami-e-s parfois aussi, les découvertes et les plaisirs de la vie, incertains. Si le suicide augmente généralement avec l'âge, c'est bien que la vie n'est plus ce qu'elle était et devient souvent insupportable Ainsi dit Madame Rosa, dans *La vie devant soi* d'Emile Ajar: «Ils vont me faire vivre de force, Momo. C'est ce qu'ils font toujours à l'hôpital; ils ont des lois pour ça Je ne veux pas vivre plus que c'est nécessaire et ce n'est plus nécessaire... Je sais que je perds la tête et je ne veux pas vivre des années dans le coma pour faire honneur à la médecine.»

Madame Rosa s'est laissée mourir de faim et de maladie, terrée dans une chambre spécialement aménagée par elle dans la cave de son immeuble. On ne peut pas savoir si la majorité des suicides chez les femmes de 65 ans et plus se font avec tout le bon sens, le calme et la maîtrise de Madame Rosa Il n'y a pas encore d'études traitant spécifiquement du suicide chez les femmes et encore moins chez les femmes âgées. Même si elles sont la minorité qui croît le plus rapidement on ne s'en occupe guère

Ce qu'en disent les livres

Ce qu'on sait du suicide, c'est qu'il est universellement à la hausse mais qu'il varie selon le pays, l'âge et le sexe; qu'il peut signifier la vengeance, le chantage, la frustration ou l'agression tout comme la fuite, l'abandon, le recommencement et la paix. Il s'agit néanmoins, d'un acte d'une assez grande lucidité: les «fous» et les «folles» ne se tuent pas. D'après les psychiatres, il s'agirait surtout d'un phénomène «d'auto-destruction» alors que les sociologues, eux, accusent le manque «d'intégration sociale» Devant la loi, le suicide n'est plus un acte criminel mais seulement depuis 1972. D'ailleurs, on a vu des périodes de l'histoire où le suicide était considéré comme si odieux qu'il était punissable de mort (!)³ et d'autres où on le trouvait parfaitement acceptable.²

De toute évidence, il n'est pas très utile d'établir si le suicide est d'abord un problème d'ordre moral, psychologique ou social. Ce qui fascine dans le suicide, sa seule constante (quel-le-s que soient l'individu-e ou les circonstances), c'est qu'un être humain décide de se donner lui-même et volontairement la mort. To be or not to be, that is the question.

Cette fameuse question, il y aurait surtout les hommes pour se la poser, tout au moins dans des termes aussi clairs. C'est ce que révèlent les études récentes sur le suicide qui, même si elles se penchent sur «l'ensemble de la situation», ont beaucoup plus à dire des suicides masculins que féminins. Ainsi les hommes s'avèrent les grands suicidés de ce monde : trois fois plus que les femmes, en fait, quels que soient leur âge ou leur pays d'appartenance. (On parle donc d'une certaine «immunité» des femmes au suicide.) Et plus les hommes vieillissent plus ils se tuent. En effet la retraite leur est presque fatale : aux États-Unis, les hommes meurent en moyenne deux ans et demi après cette «perte de statut social», par la main de Dieu ou la leur. Plus à craindre encore : le célibat le divorce et surtout le veuvage qui haussent spectaculairement leur taux de suicide. Et les hommes ne se ratent pas, les moyens qu'ils utilisent étant généralement funestes et violents, les armes à feu et la pendaison, par exemple.

Rien de tout ça n'est vrai pour les femmes. Si entre 65 et 69 ans elles se suicident un peu plus que leurs consoeurs moins âgées, à partir de 70 ans elles le font moins que la moyenne des femmes, ce qui égalise le rapport entre les plus jeunes et les plus vieilles. Et comme elles n'ont pas (ou si peu) de statut social en termes de profession, de salaire, de reconnaissance sociale, elles ne peuvent le «perdre» et ce n'est donc pas une raison majeure de leurs suicides. Mais les femmes s'avèrent plus à contre-courant encore : le célibat le divorce et le veuvage ont sur elles reflet contraire. En d'autres mots moins une femme vit avec un homme, moins elle risque de se tuer. Tout cela pourrait effectivement faire croire au tempérament foncièrement non-suicidaire des femmes si ce n'était de ce fait le plus révélateur de tous : les femmes tentent de se suicider trois fois plus que les hommes ce qui les replace au moins sur un pied d'égalité. Les suicides ratés chez les femmes prennent donc des proportions vertigineuses, même lorsqu'elles tentent de se suicider à la manière des hommes, c'est-à-dire violemment. Par exemple, des 24 hommes qui sautèrent en bas d'une falaise, 16 se tuèrent alors que des 27 femmes qui firent la même chose, 9 seulement sont mortes.⁵

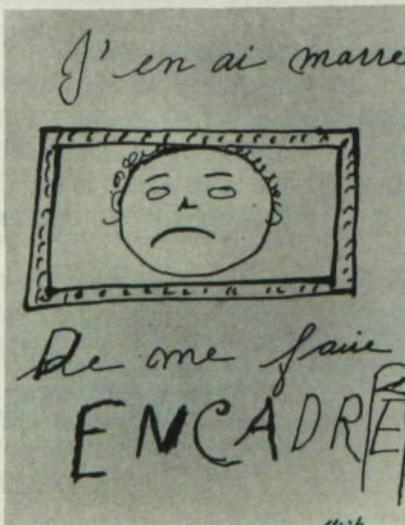
Réussis ou non, les suicides chez les femmes sont moins rapportés parce qu'il est moins acceptable pour une femme d'attenter à la vie, même à la sienne. Se donner la mort, après tout est un grand geste d'autonomie, peut-être le plus grand qui soit. «La négation ultime de la vie (le suicide) est par ailleurs le seul contrôle positif sur la vie, la seule décision irrévocable qu'une personne peut imposer à son avenir.»⁶

Des suicides dissimulés

Il faut dire aussi que les tentatives de suicide chez les femmes sont moins remarquables : elles sont plus dissimulées, moins défigurantes, plus subtiles que chez les hommes. Comme chez cette femme de 92 ans, hospitalisée à l'Hôpital Louis-Hyppolite Lafontaine après s'être plainte d'un mal de gorge et d'un manque d'attention de la part du personnel du centre d'accueil où elle était : après examen, on découvrit qu'elle avait avalé un ouvre-bouteille qui s'était coincé dans l'oesophage. Cette femme était complètement sourde mais parfaitement lucide et répondait très exactement quand elle le jugeait nécessaire, aux questions qu'on lui posait par écrit. Elle finit par admettre qu'elle voulait mourir. Elle n'est pas morte de l'ouvre-bouteille mais d'un cancer du sein quatre ou cinq années plus tard.

Ingurgiter un ouvre-bouteille ou avaler trois pilules pour le cœur quand une seule suffit et qu'elles sont particulièrement dangereuses, c'est un peu la même chose. Ou prendre les «p'tites bleues» avec les «p'tites jaunes». Ou refuser tout médicament ou toute nourriture. Ou systématiquement se gratter jusqu'au sang, tomber en bas de sa chaise, s'étouffer, se brûler les mains à l'eau chaude, se frapper contre le mur : genre de mutilations lentes et constantes auxquelles s'adonnent les vieilles femmes en institution alors que les hommes du même âge sont beaucoup plus portés à s'agresser entre eux et même à se battre. Si le suicide est une mort sûre et soudaine, une sortie fracassante et possiblement traumatisante pour l'entourage alors non, les femmes n'y sont pas tellement portées. Mais si l'on entend par suicide l'arrêt volontaire des sens, le flirt avec la mort, l'appel au néant alors les femmes le pratiquent énormément. Bref, elles le veulent plus souvent mais meurent finalement moins que les hommes et quand elles réussissent leur suicide, ce n'est généralement pas pour les mêmes raisons ou de la même manière.

Photos : Anne de Guise



Mourir en Ophélie

• Contrairement aux hommes, les femmes entretiennent toute leur vie un rapport particulier à la mort. En soignant les malades, en enfantant en avortant ou en accouchant elles la côtoient forcément et elles savent donc mieux que les hommes qu'elles «portent la mort en elles». Ainsi, plus les femmes vieillissent plus elles voient la mort comme un recommencement alors que les hommes la conçoivent comme The End. De là la force, l'exhibitionnisme et la violence qu'ils y mettent : le hara-kiri au Japon, par exemple, pour lequel il existe une version féminine mais beaucoup moins spectaculaire.⁷ Les hommes se pètent la gueule, les femmes basculent dans la mort comme par magie, en Ophélie. Cela ressemble moins au meurtre qu'à l'absence, moins à la fuite qu'à la dissolution.

Mais n'est-ce pas surtout parce que les femmes sont d'ores et déjà un peu mortes qu'elles se suicident avec moins de rapidité, d'éclat et de succès ? Comme si le fait d'avoir vécu «à moitié» nous obligeait à mourir à petit feu et mine de rien. Comme si nous attendions presque d'être achevées plutôt que nous achever nous-mêmes. De là l'importance du cri bien particulier d'une Doris Portwood qui revendique le suicide des femmes âgées comme «un pas en avant un droit essentiel et une politesse minimale envers celles qui savent que leur heure est venue». Au moment où tout est voué à la prolongation, à l'expérimentation, à l'utopie souvent futile, il faut admirer «le réalisme extraordinaire de ces vieilles personnes prêtes à faire face et à juger les aspects inacceptables de leur vie, refusant les chimères et la servilité qui font trop souvent partie de la vieillesse».⁸

Et à défaut de choisir sa vie et surtout ses raisons de vouloir mourir, ne pourrions-nous pas au moins choisir l'heure et les conditions de la mort qui, de toute façon, nous attend ?

FRANCINE PELLETIER

1/ Hemlock : ciguë, poison qui tua Socrate.

2/ Morte en 1963, Sylvia Plath était une écrivaine américaine mettant la tête dans une cuisinière à gaz.

3/ En 1860, un homme fut pendu à Londres pour avoir tenté de se trancher la gorge. "Le médecin avertit les autorités qu'on ne pouvait le pendre puisque sa gorge ouvrirait et qu'il pourrait alors respirer par son trou. Mais on ne l'écoula pas et l'homme fut pendu quand même. Sa plaie s'ouvrit immédiatement et l'homme se ranima malgré le fait qu'il était pendu. Après maintes tergiversations, l'échevin lui attachait le cou jusqu'à temps qu'il meure." Cité dans *The Savage God*, de A. Alvarez, Random House, New York, 1970.

4/ À l'époque gréco-romaine, le suicide était considéré digne et héroïque. Les hommes s'y adonnaient beaucoup ; les femmes, moins.

5/ Tiré de *Commonsense Suicide*, de Doris Portwood, Dodd, Mead & Co, New York, 1978.

6/ «Suicide in the Elderly», de Nancy J. Osgood, Ph.D., dans *Postgraduate Medicine*, août 1982.

7/ À noter : les femmes âgées au Japon se suicident non seulement plus que leurs consoeurs à travers le monde mais plus que tout autre groupe de Japonais, hommes ou femmes.

8/ *The Savage God*, op. cit.

Des patineuses d'avant le déluge

Quand j'étais petite fille, j'attendais chaque hiver comme aucun autre hiver. J'avais toujours rendez-vous avec le bonheur ! Le bonheur en ce temps-là, c'était patiner sur la grande vitre claire de l'univers en tenant la main de ma grand-mère. Grand-maman Louisa : une patineuse d'avant le déluge, d'avant la glaciale torture des civilisations patriarcales. L'estomac à moitié vide, vingt degrés sous zéro, vent du nord ne sont pour elle que des petits désagréments de surface, absolument sans importance ! Une fois qu'elle a chaussé ses patins, rien ne peut entamer son plaisir. Elle passe les obstacles à la moulinette. Quelle énergie ! Sur une seule jambe, genou, sur la face ventrale ou sur les deux fesses, virages baveux dans les zones interdites, vélocité de la toupie musicale, pirouettes et grand finale de l'arrêt en chasse-neige. Quand elle patine, elle patine avec la lune et le soleil !

Elle fut itou une pédaleuse d'avant l'invention du frein. Quand elle chevauchait la bicyclette de son amie de cœur Belle-Béatrice et qu'elle descendait la pente à pic qui menait sans détour au fleuve, il devenait évident pour tout le monde qu'elle effaçait de l'histoire l'invention de toutes les espèces de frein : à main, à pédales, à sabot, à tambour, à disque, à mâchoires. Même le frein hydraulique sombrait dans l'anonymat. Oui, quand elle nous passait sous le nez à la vitesse d'une comète, il devenait clair pour tous que son frein, elle l'avait rongé depuis longtemps. Déchiqueté, craché en rotant joyeusement ! Que pour la ralentir, juste la ralentir, il faudrait au moins un raz de marée ou la mort.

Une ramasseuse de mauvaises herbes guérisseuses, ma grand-mère. Une chialeuse, une alambiqueuse, une pianiste dans le temps du cinéma muet, la mère de mon père, une passionnée, une passeuse de mémoire ! Quand j'étais une petite enfant ma mère - femme aimante et timide - et ma grand-mère furent les premières personnes au monde à s'adresser à moi comme à quelque chose d'existant d'individuel et ce, en dehors de toutes les barrières d'âge, d'autorité. Elles laissèrent descendre en moi la gravité d'une certitude, d'une garantie.

J'entends vos objections : «Tu as eu de la chance... Moi, dans ma famille... Il ne s'en fait plus des comme ça... Il n'y en a pas eu beaucoup...» Mais, mes chères sœurs féministes et vous, mes précieuses radicales, des grands-mères comme ça, il y en a eu à la pleine poignée, à la cognée, à la flambée, à la pleine maisonnée. À la fin de ma vie, quand le terrible temps m'aura usée, que mon passé sera peut-être devenu illisible, je voudrais avoir encore

le désir de penser à Elles. Elles, mes grands-mères ! Je vous en raconte brièvement quelques-unes, dans le désordre et la multiplicité car elles sont à notre image et à notre ressemblance. **LESSURVIVANTES**

LES SURVIVANTES

Meridel Le Sueur. 83 ans, ma grand-mère spirituelle. Elle est toujours vivante. Meridel est la petite-fille d'une antiesclavagiste, la fille d'une pionnière de l'éducation dans le Middle West. En 1917, quand les suffragettes américaines s'enchaînèrent aux colonnes de la Maison-Blanche pour obtenir la reconnaissance nationale de leurs droits, sa grand-mère et sa mère étaient parmi elles. Une belle lignée de femmes telluriques ! Comme Emma Goldman, Rosa Luxembourg, Meridel a participé aux plus dures luttes ouvrières de son temps. C'est une écrivaine, une mémorialiste ; tant que dura la chasse aux sorcières sous l'inquisiteur McCarthy, elle fut interdite de parole et de publication. Mais elle ne cessa jamais de s'identifier féministe radicale ! Durant les années soixante, les féministes américaines redécouvraient son oeuvre et la célébraient ! Moi, quand j'ai lu Meridel j'ai eu un coup au cœur et je lui ai écrit une lettre d'amour et de reconnaissance, une Lettre de Californie, terre des géantes

Alberta Hunter, c'était au café The Cookery dans Greenwich Village, N.Y. à l'automne 80. Oui, je l'aurai dans la mémoire longtemps... toujours ! On venait de baisser les lumières dans la salle pleine à craquer... Et elle a fait son entrée, elle, Alberta Hunter, chanteuse de jazz âgée de 85 ans ! D'une électriante vitalité, rayonnante. Durant deux heures, elle a jazzé en yiddish, anglais, français, allemand. À la fin de son tour de chant tour de terre, quand elle nous a donné - oui, donné - «Downhearted Blues» ... «Got the world in a jug, stopper right in my hand, The next man I get, he's got to come under my command», chanson qu'elle a composée et enregistrée en 1922, c'était le délire dans la salle.

Alberta chante et compose depuis toujours mais pendant les années cinquante, le cœur n'y étant plus, elle décida de se recycler en infirmière... Une infirmière qu'on força à prendre sa retraite à l'âge de 65 ans. Soixante-cinq ans mon œil ! Coquette, elle avait un peu triché sur son âge et en fait elle avait 75 ans ! Mais bientôt l'inactivité lui pesant elle tentait à 82 ans un «come back» qui fut triomphal. Aujourd'hui, à 87 ans, elle continue sa carrière «around the world in a plane». Il y a deux ans, elle composait la musique d'un film de Robert Altman, «Remember my name». We will !



Meridel Le Sueur

Copie: Anne de Guise



Alberta Hunter

Copie: Anne de Guise



LES DÉESSES À PLUMES

Marguerite Saqui dite Madame Saqui, 1786-1866, la plus illustre acrobate de tous les temps. Enfant de la balle, elle débute à 4 ans sur la corde raide. C'est auprès d'une autre célèbre acrobate, La Malaga, qu'elle va apprendre son métier. Du Moyen-Âge au milieu du 19e siècle, les exercices sur corde raide furent considérés comme spectacle supérieur. C'est Madame Saqui qui inaugura la danse de corde sans balancier et franchit la Seine en s'équilibrant avec deux petits drapeaux. Pour ses contemporaines, c'est une héroïne : on copie ses robes et surtout son chapeau, un casque en plumes d'autruche. En 1816, à l'apogée de sa gloire, elle ouvre une école, un théâtre ; découvre et lance Lola Montès, le mime Debureau. Vers 1852, elle prend sa retraite mais quelques années plus tard, ruinée, à l'âge de 70 ans, elle reprend son métier. En 1861, à l'Hippodrome de Paris elle donnera son spectacle d'adieu. Elle a 75 ans !

Marguerite Saqui



Copie - Anne de Guise

Mistinguett 1871-1955, déesse à plumes, reine-mère du strass ; elle est née pauvre et son nom est Jeanne Bourgeois. À 8 ans, elle décide qu'elle veut faire du théâtre, vient à bout de la résistance maternelle et prend des leçons de chant et de violon. Pour les payer elle vend des fleurs à la porte des casinos. À 24 ans, elle obtient son premier engagement important au Casino de Paris sous le pseudonyme de Miss Tinguette. Là, elle apprend en observant les autres : la belle Otéro, Yvette Guilbert, Liane de Pougny. «Il ne s'agit pas de copier, dit-elle, mais de se nourrir». En 1897, elle entre au plus fameux café-conc de l'époque, l'Eldorado. Quand elle le quitte, 10 ans plus tard, elle est devenue Mistinguett ! A compter de 1925, au Moulin Rouge comme sur toutes les scènes du monde, elle est la reine incontestée du music-hall, et tous les instants de sa vie sont soumis à un seul et unique but : les heures de magie où chaque soir elle divertit son public. En 1948, elle entreprend une tournée d'adieu qui va durer

près d'une année. Chaque soir, cette femme de 77 ans va donner un spectacle qui dure trois heures ! Quand elle surgit pailletées, plumes et nuages de poudre, en haut d'un escalier monumental qu'elle descend avec solennité sous le feu des projecteurs, pour le grand finale, c'est encore et toujours l'ovation de cette multitude ravie, «son public».



Mistinguett, à 77 ans, dans sa tournée d'adieu

LES DINOSAURES

Natalie Barney, 1876-1972, la lesbienne la plus visible de son temps. La Flossie de Colette dans «*Claudine s'en va*» c'est elle ! La Valérie Seymour dans «*Le puits de la solitude*» de Raddlyffe Hall, c'est elle ! L'héroïne de Renée Vivien dans «*Une femme m'apparut*» et de Lucie Delarue-Mardrus dans «*L'ange et les pervers*» c'est elle ! La principale personnage du «*Ladies almanac*» de Djuna Barnes, l'amazone des «*Lettres à l'Amazone*» de Rémy de Gourmont, c'est encore elle. Dans «*Idylle saphique*» la grande courtisane Liane de Pougny raconte son histoire d'amour avec

Natalie Barney



Natalie. Illustre salonnière, le salon de «Miss Barney» fut le plus cosmopolite de son époque. Le plus scandaleux aussi parce qu'ouvertement lesbien. Elle fut parmi les premières à reconnaître le génie de Gertrude Stein qu'elle traduisit et fit traduire, publia plusieurs recueils de «pensées», fonda une académie de femmes pour lutter contre la guerre. Elle a dit d'elle-même : «Elle était l'ami des hommes et l'amante des femmes, ce qui, pour les natures ferventes et pleines d'initiative, vaut mieux que l'inverse». Flamboyante jusqu'à la fin de sa vie, elle mourait à Paris à l'âge de 94 ans.



Copie - Anne de Guise

Marguerite Moreno dans *La Folle de Chaillot*

Marguerite Moreno, 1871-1948, une des grandes actrices de sa génération, d'abord au théâtre, ensuite au cinéma où elle joua dans plus de 70 films. Comme Sarah Bernhardt - autre dinosaure - elle avait en plus de ce petit «je ne sais quoi», une voix de métal et ce métal était de l'or. La vie de Marguerite fut presque toute entière mêlée à celle de Colette. D'un dinosaure à l'autre ! À ce duo percutant devaient se joindre Polaire, celle qui créa Claudine à la scène et la fameuse Musidora, première vamp du cinéma muet français. Durant la Première Guerre mondiale, ce quatuor atomique partage le même appartement se donnant du soutien, de la reconnaissance et de l'amour.

C'est en 1945, au théâtre, que Marguerite va enfin rencontrer un rôle à la mesure de son talent : *La Folle de Chaillot* de Giraudoux. Elle a 75 ans et son apparition saisissante - yeux charbonneux, bouche écarlate, surchargée d'oripeaux et de colifichets, oscillant entre la folie et la grandeur - la fit entrer, ce soir-là, dans la légende. Et dans la salle, Colette, alors âgée de 72 ans, était encore là pour ovationner son amie, l'indestructible Marguerite Moreno.



LES ENFANTS DES ASTRES

Des femmes de sciences complètement occultées par le syndicat du crime, par le patriarcat, il y en a eu une multitude. D'Hypathie, philosophe et physicienne qui inventa l'aéromètre - appareil servant à mesurer la densité de l'air - à Sophie Germain qui découvrit l'élasticité des métaux, à Madame du Chatelet, géomètre et traductrice de l'oeuvre de Newton, à Sybille Merian, entomologiste, à Sainte Hildegarde, femme du Moyen-Âge, zoologiste, qui fut la première à pressentir la circulation du sang et la gravitation universelle, les femmes sont là comme ailleurs novatrices, exploratrices et visionnaires. Voici deux enfants des astres, deux grand-mères exemplaires !

Caroline Herschel 1750-1848. Elle eut le bonheur et le malheur d'être la soeur d'un célèbre astronome, de douze ans son aîné, William Herschel. Le bonheur, parce que son frère lui enseigna sa science et qu'à 20 ans, Caroline était une observatrice incomparable de la voûte céleste. Le malheur c'est que, évidemment toutes les découvertes qu'ils firent ensemble furent uniquement attribuées à son frère ! Ensemble, ils construisirent un télescope et c'est Caroline qui en tailla le miroir de bronze. La construction de ce télescope leur demanda environ vingt ans. Par une belle nuit de mars 1781, alors qu'ils observaient la constellation des Gémeaux, ils remarquèrent une étoile d'un aspect curieux : Caroline et William venaient de découvrir la planète Uranus. Vivant l'oeil collé au télescope, l'une continuant les observations quand l'autre s'endort épuisé, ou vice-versa, entre 1788 et 1797, Caroline et William découvrent les satellites I et II de Saturne et 8 comètes. Après la mort de son frère, Caroline continue seule les observations et publie le premier catalogue des nébuleuses. Elle en publiera un autre concernant les amas d'étoiles. Jusqu'à la fin de sa vie, à 98 ans, Caroline Herschel sera au poste dans son petit laboratoire, un laboratoire où il faisait si froid, dira-t-elle. «que la nuit l'encre gelait dans les bouteilles».



Caroline Herschel

Copie - Anne de Guise

Annie Jump Cannon



Annie Jump Cannon. 1863-1941. Cette Américaine, née dans l'État du Delaware a réussi l'impossible: la classification des spectres stellaires. Ce qui veut dire, concrètement qu'elle a classé 600 000 étoiles ! Oui, vous avez bien lu : plus d'un demi-million d'étoiles et cette classification est toujours la seule en usage dans le monde entier. Annie a consacré 45 années de sa vie à ce travail. Le tout fut publié ou plutôt caché, occulté, sous le nom de **Henry Draper Catalog !!!** Et ce catalogue, encore aujourd'hui, est considéré comme la Bible de l'astronomie moderne

Elle a débuté comme observatrice en 1896 à l'Observatoire du Harvard College. En 1907, Docteur ès Sciences, elle commence ses publications. Publications non seulement nombreuses mais aussi remarquables. Si remarquables qu'à compter de ce moment et durant plus de trente années, des savantes et

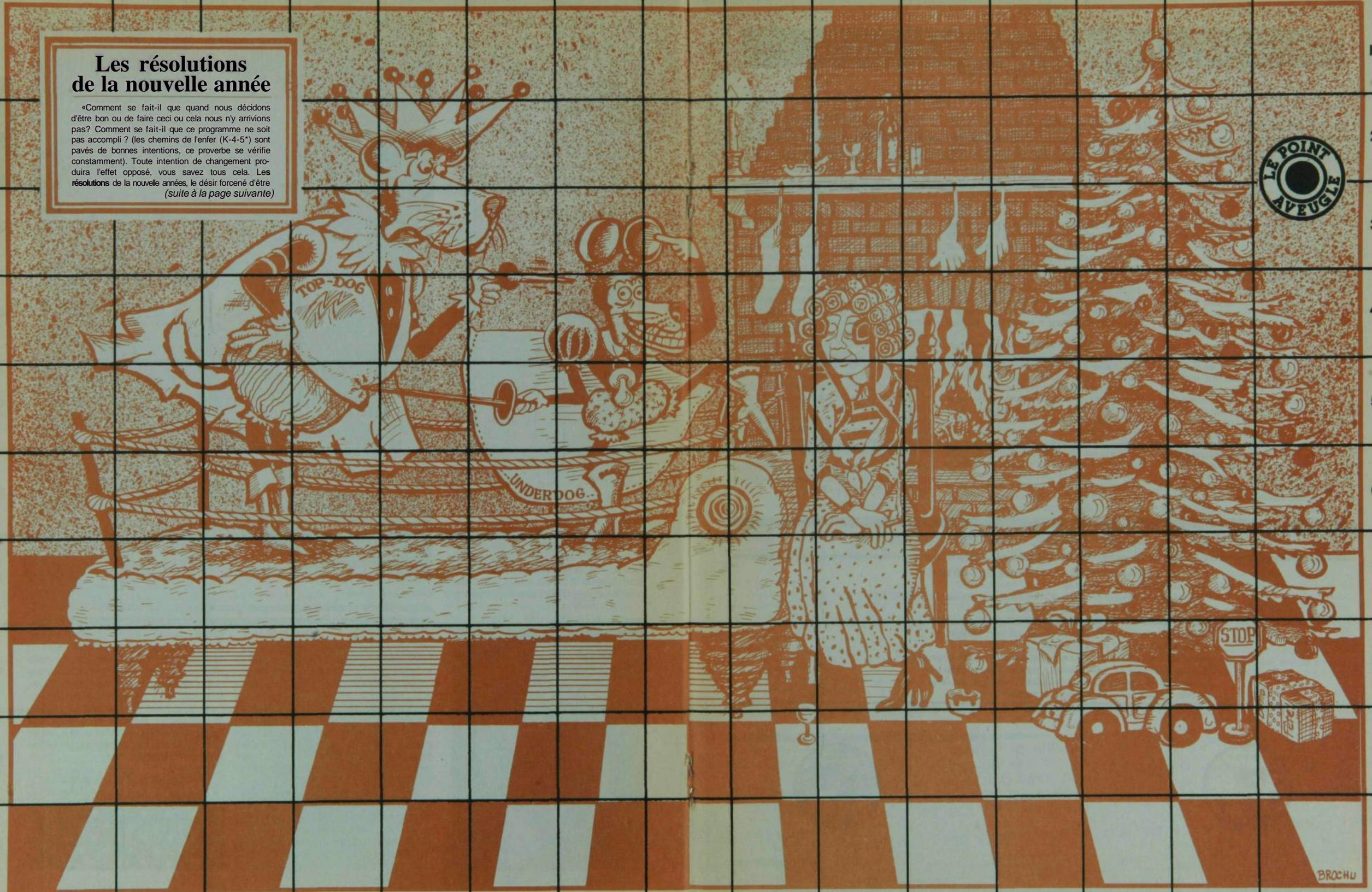
savants du monde entier vont affluer auprès d'Annie, pour s'initier à sa méthode. Celles et ceux qui eurent le bonheur de travailler avec elle disaient que son rayonnement humain était aussi grand que sa valeur scientifique. Quand elle se retira vers l'âge de 76 ans Annie avait publié non seulement la «Bible» de l'astronomie moderne, mais aussi des catalogues d'étoiles variables et neuf cartes du ciel. La vraie fée des étoiles, c'est Elle, Annie Jump Cannon!

JOVETTE MARCHESSAULT
novembre 1982



Les résolutions de la nouvelle année

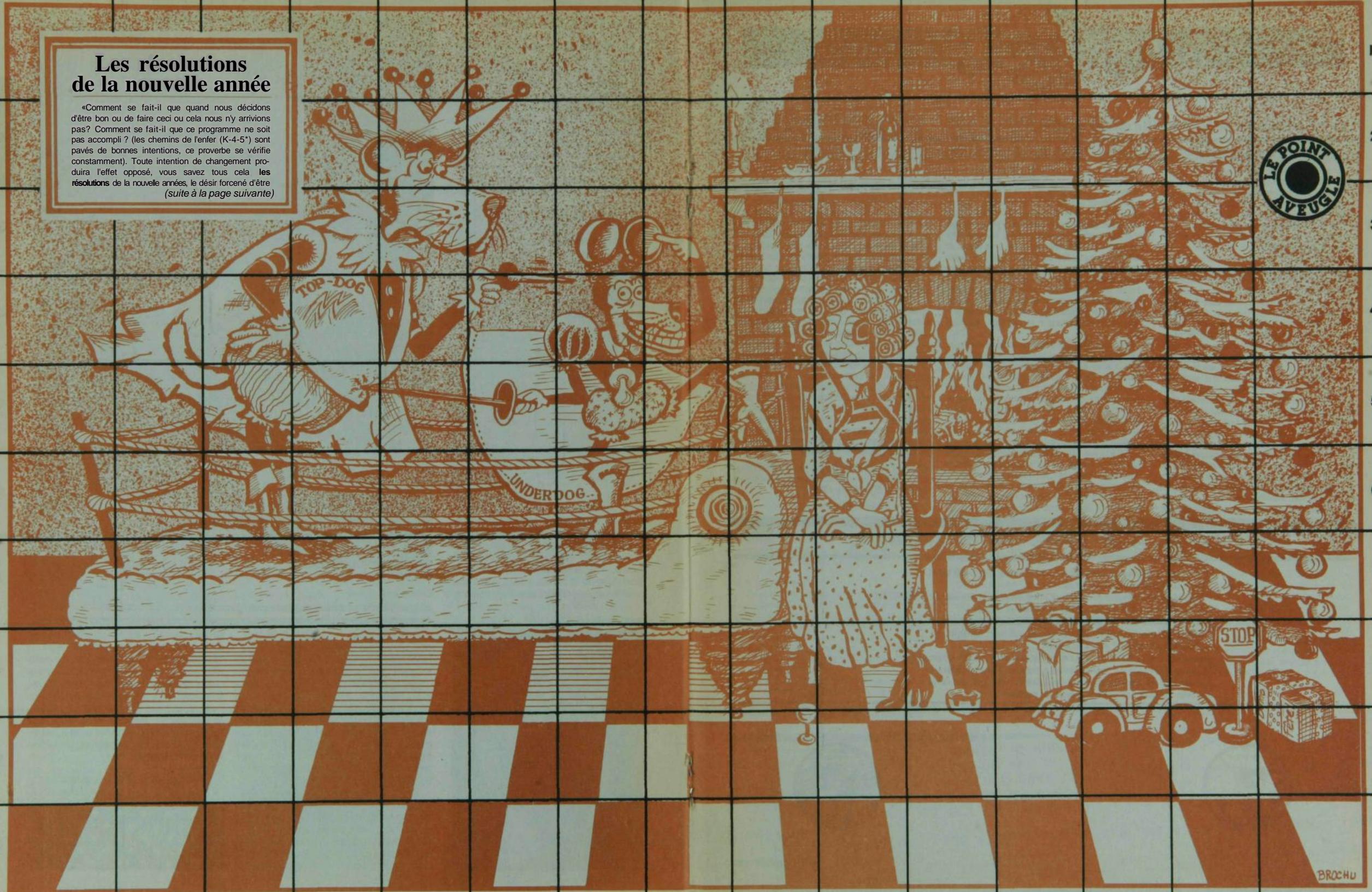
«Comment se fait-il que quand nous décidons d'être bon ou de faire ceci ou cela nous n'y arrivions pas? Comment se fait-il que ce programme ne soit pas accompli? (les chemins de l'enfer (K-4-5*) sont pavés de bonnes intentions, ce proverbe se vérifie constamment). Toute intention de changement produira l'effet opposé, vous savez tous cela. Les résolutions de la nouvelle année, le désir forcené d'être
(suite à la page suivante)



BROCHU

Les résolutions de la nouvelle année

«Comment se fait-il que quand nous décidons d'être bon ou de faire ceci ou cela nous n'y arrivions pas? Comment se fait-il que ce programme ne soit pas accompli? (les chemins de l'enfer (K-4-5*) sont pavés de bonnes intentions, ce proverbe se vérifie constamment). Toute intention de changement produira l'effet opposé, vous savez tous cela les résolutions de la nouvelle année, le désir forcené d'être
(suite à la page suivante)





Les résolutions de la nouvelle année (suite)

différent, la tentative de se contrôler soi-même, tout ceci n'aboutit à rien, ou, dans les cas extrêmes, la personne réussit en apparence jusqu'à ce que la «dépression nerveuse» (E-7) survienne. L'issue finale. Si nous désirons rester dans le centre de notre monde et non pas voir ce centre dans un ordinateur ou quelque part ailleurs, alors nous sommes ambidextre (K-L-3) - alors nous voyons les deux pôles de chaque événement - Nous voyons que la lumière ne peut exister sans la non-lumière. S'il ya similitude, vous ne pouvez plus en être conscient. S'il y a toujours la lumière, vous ne pouvez pas faire l'expérience de la lumière. Vous devez avoir le rythme de la lumière et de l'obscurité (E-9) La droite n'existe pas sans la gauche. Si je perds mon bras droit, mon centre se déplace vers la gauche. S'il y a un super-ego, il doit y avoir aussi un infra-ego. A nouveau Freud n'a fait que la moitié du travail. Il a vu le «Grand Chef» (top-dog) (D-4). le super-ego, mais il a ignoré le «Sous-fifre» (underdog) (F-E-6) qui a autant de réalité que le «Grand Chef». Si nous faisons un pas de plus et examinons les «deux clowns» comme je les appelle, nous voyons que sur la scène de notre fantaisie ce phénomène détient le rôle du jeu de la torture (J-5) de soi-même, et habituellement nous trouvons les deux caractères comme ceci: en général le «Grand Chef» est le vertueux autoritaire; il sait le mieux. Il sait souvent, mais est toujours vertueux. Le «Grand Chef» est un brimeur, il travaille avec «VOUS DEVRIEZ» «vous ne devriez pas» (I-J-2) Le «Grand Chef» manipule avec des ordres, des menaces de catastrophe tels que «si vous ne le faites pas vous ne serez plus aimé, vous n'irez pas au ciel, vous mourrez».

Le «Sous-fifre», lui, manipule en étant défensif,

c'est celui qui s'excuse, implore, joue au bébé (G-5) pleurnichard. Le «Sous-fifre» n'a pas de pouvoir. C'est le «mickey mouse» et le «Grand Chef» est le «super mouse» et le «Sous-fifre» marche de la manière suivante: «Manana, demain je ferai de mon mieux» «Voyez, j'essaie encore, et à nouveau. et je ne peux rien y faire si je ne réussis pas» «J'oublie votre anniversaire (O-B-9), je n'y peux rien» «J'ai pourtant de si bonnes intentions» Vous voyez, le «Sous-fifre» est rusé, et obtient habituellement le meilleur du «Grand Chef» car le «Sous-fifre» n'est pas aussi primitif que le «Grand Chef». De sorte que les deux luttent pour le contrôle. Comme chaque parent et chaque enfant luttent pour le contrôle. La personne est fragmentée entre contrôleur et contrôlé. Ce conflit intérieur, la lutte entre «Sous-fifre» et «Grand Chef» n'est jamais achevée car c'est pour leur vie que les deux luttent

Ceci est la base du célèbre jeu de la torture de soi-même (J-5). Nous tenons pour acquis que le «Grand Chef» a raison, et en bien des cas «le Grand Chef» fait preuve d'un perfectionnisme impossible. Et si vous êtes atteint par la calamité du perfectionnisme, alors vous sombrez complètement Cet idéal devient le mètre étalon qui vous donne la possibilité de toujours vous brusquer vous-même, de toujours blâmer et les autres et vous-même - puisque cet idéal est une impossibilité, vous ne pouvez jamais l'atteindre- (...)

Une fois que nous avons reconnu la structure de notre comportement qui est le fossé entre le «Grand Chef» et le «Sous-fifre», et si nous en comprenons le mécanisme, nous pouvons amener la réconciliation de ces deux clowns qui se battent et alors nous réalisons que nous ne pouvons pas délibérément apporter de

changement en nous-mêmes ou dans les autres. Ceci est un point très important plutôt que de se réaliser eux-mêmes, beaucoup de gens consacrent leur vie à actualiser un concept de ce à quoi ils devraient ressembler. Cette différence entre la réalisation de soi-même et l'image de soi qu'on essaye d'actualiser est très importante La plupart des gens ne vivent que pour leur image. Là où certaines personnes ont un moi, la plupart des gens n'ont qu'un vide, occupés qu'ils sont à se projeter sur ceci ou sur cela Ceci est la malédiction de l'idéal, la malédiction que vous ne devriez pas être ce que vous êtes.

Chaque contrôle extérieur, même intériorisé - «vous devriez» - interfère avec un organisme qui fonctionne sainement Il n'y a qu'une chose qu'il devrait contrôler: la situation (N-8). Si vous comprenez la situation dans laquelle vous êtes et si vous laissez cette situation contrôler vos actions, alors vous apprenez comment faire face à la vie. Vous avez appris cela à travers certaines situations, par exemple en conduisant une voiture (M-8). Vous ne conduisez pas suivant un programme qui serait «je veux conduire à 100 km/h». Vous conduisez suivant la situation (N-8) Vous conduisez à une vitesse différente la nuit, quand il y a de la circulation ou quand vous êtes fatigué. Vous agissez en fonction de la situation. Moins nous sommes confiants en nous-mêmes, moins nous sommes en contact avec nous-mêmes et le monde, plus nous voulons contrôler "

(Extrait du livre de Frederick S. Perls (page 21) : «Rêves et existence en gestalt thérapie» édité chez Épi Paris 1972.)

' à retrouver en illustration.

Mettez-le sur votre point aveugle !

Exemple : Comment faire disparaître votre UNDERDOG ?

Tenez la revue à bout de bras.

Couvrez votre oeil gauche et mettez l'oeil droit au point sur le TOP-DOG.

En modifiant la distance entre la revue et l'oeil vous arriverez à faire disparaître l'UNDERDOG, l'image est alors tombée sur la racine du nerf optique!

Ce point aveugle est à peine perçu quand il tombe hors de la zone d'attention visuelle normale.

Si votre TOP-DOG vous énerve plus que l'autre, faites-le disparaître en couvrant votre oeil droit... et ainsi de suite ou bien fermer tout simplement la revue.



par Andrée Brochu

Attention au virage

« Deux adolescents mordus d'informatique imaginent le premier jeu de vidéo québécois » Voilà le titre d'un article en première page du Devoir, le 21 septembre dernier. Le passe-temps de ces deux jeunes garçons: programmer. C'est-à-dire, à l'aide d'un langage, concevoir des logiciels, des programmes, pour alimenter un micro-ordinateur. Programmer, soyons claires, c'est un peu ce que la partition musicale est à la musique.

Ce qui me frappe dans cette manchette du Devoir? Le sexe des programmeurs: ce sont des garçons. Et pas des filles. Un privilège! Hasard, me direz-vous? Pas vraiment. J'ai rencontré ces jeunes et, parmi leurs nombreux amis, ils ne connaissent pas d'adolescentes s'amusant à programmer. C'est le hasard de la vie, m'objecterez-vous? Prenons un autre exemple: aux États-Unis, 15 adolescents ont réussi à se ramasser plus de 100 000\$ par année d'« argent de poche » en concevant des logiciels pour micro-ordinateurs. Ce sont tous des garçons.

Ce que j'essaie de démontrer c'est que l'ensemble du phénomène informatique ne semble pas intéresser les femmes, pas beaucoup en tout cas! C'est là pourtant la langue que nous utiliserons demain; on parle déjà d'une nouvelle alphabétisation.

La langue d'Ada

Je sais les dangers de l'informatique en général, entre autres les perles d'emploi entraînées par les changements technologiques et la nocivité des écrans cathodiques pour les femmes enceintes. Ces dangers sont réels et leur description est par ailleurs fort bien documentée.²

Par exemple, des sociologues du Collège Vanier qui étudiaient le phénomène informatique, dans le cadre d'une étude pour le Conseil consultatif cana-

dien sur le statut de la femme, en sont arrivés récemment à la conclusion que d'énormes coupures de postes s'effectueraient partout où il y a travail de bureau.³ Cette analyse a été corroborée par le Conseil des sciences du Canada et par le groupe fédéral sur la micro-électronique et l'emploi.

Mais justement! Si les femmes ne savent pas de quoi il s'agit, ce dont on parle, comment pourront-elles se défendre?

L'informatique est une science neuve. Les garçons n'ont pas encore tout à fait encombrée par toutes ces références culturelles (engendrées par des notions de pouvoir) qui polluent le français. Et quand c'est le hasard de la vie, comme Ada, qui revient le privilège d'avoir inventé le premier langage informatique, ou langage « binaire ». Maîtresse du grand mathématicien Babbage, fille du poète anglais Byron, elle fut la première à jeter les bases de ce qu'on nomme aujourd'hui la programmation. Les femmes ont donc des ancêtres dans cette science.

Où sont les filles?

Mais revenons aux jeunes programmeurs du début et regardons comment on en arrive à ce déséquilibre. Les enfants, filles ou garçons, n'ont pas peur des ordinateurs et conséquemment des langages de programmation qui permettent l'accès aux ordinateurs. Pour eux, l'apprentissage de ce nouveau langage est facile. C'est souvent la première langue qu'ils apprennent après leur langue maternelle. Les enfants n'ont donc peur ni de la machine ni du langage qui ranime. De plus, ils n'ont pas de réticence à exécuter quelque chose sans raison apparente. Ça leur arrive souvent!

Les enfants aiment travailler à l'aide d'un ordinateur. Cette tâche les absorbe à 88% alors qu'en général, durant les cours ou les jeux manuels, leur taux d'attention varie entre 40 et 60%. Le système scolaire américain, sensible à cela, a intégré les micro-ordinateurs à une grande partie de ses programmes. Mais les statistiques semblent déjà démontrer que, bien que filles et garçons consacrent pendant les heures scolaires un temps égal à l'ordinateur, la proportion des filles passe à 5% après les heures scolaires, alors qu'on programme pour s'amuser et pour créer. Où sont les petites filles? J'ai pu constater leur absence de visu, lors d'un voyage en banlieue de San Francisco, dans une bibliothèque version californienne où, attablés devant une cinquantaine d'ordinateurs par un merveilleux après-midi de plein soleil, il y avait... 43 garçonnetts et 7 fillettes!

Ceux et celles qui connaissent un peu l'informatique me diront que ces enfants ne programmaient sans doute pas tous et que beaucoup d'entre eux devaient plutôt utiliser des jeux pour ordinateurs, souvent de *nature guerrière*, jeux qui rebutent les filles... Touché. Mais là n'est pas la seule explication. Il y a déjà dans ce domaine, pourtant neuf, un problème d'identification. Ainsi la grande majorité des publications qui traitent d'informatique ne sont écrites qu'au masculin, avec en guise d'icongraphie des photos d'« utilisateurs », par exemple de « big brothers » montrant aux « little brothers » comment s'y débrouiller. Ou regardons « Comprendre les micro-processeurs en 15 leçons » et c'est déjà un élève moustachu qui essaie de comprendre.⁵ Une petite fille ne s'y

130 SI HSD (1) < .25 ALORS ECRIS "COMME VOUS METTEZ LA MAIN SUR L'OBJET EN Q
 ESTION, VOUS ENTENDEZ DES BRUITS DE PAS DU CO REFUGE DANS UN COIN NOIR, C'EST UNE FAUSSE
 RRIDOR... VOUS PRENEZ
 LERTE !"; VATEN 4010
 140 SI HSD (0) < .4 ET PIGE (FN C(C)) = 78 ALORS AA\$ = "IL"; AB\$ = "UN GARCO
 "; VATEN 4200
 145 SI HSD (0) < .55 OU PIGE (FN C(C)) = 78 ALORS AA\$ = "ELLE"; AB\$ = "UNE F
 MME DE MENAGE"; VATEN 4200
 150 SI HSD (0) < .85 ALORS ECRIS "JUSTE AU MOMENT OU VOUS ALLIEZ PRENDRE L'OB

reconnait pas. De plus, les enquêtes déjà citées révèlent que les petites filles sont plus sollicitées que les garçons pour exécuter les travaux ménagers après la classe, ou pour garder les bébés. Elles n'ont carrément pas le temps de programmer.

Camping informatique

On a déjà comparé la programmation au jogging de l'esprit. Où donc les enfants vont-ils courir une fois l'année scolaire terminée? Eh bien, parfois dans des camps d'été pour férus d'ordinateurs. Il y en a un seul au Canada, en Ontario. Aux États-Unis, il y a plusieurs de ces camps, mixtes bien sûr, et là aussi la proportion de campeuses est plus faible que celle des campeurs. Dans l'un 1 fille sur 80, dans l'autre 1 fille sur 5.⁷ Quant aux adolescents et adolescentes, je possède moins de données, mais le Conseil des sciences du Canada Tan passé encore, poussait un véritable cri d'alarme en commentant la désaffection des filles des sciences en général, et ce dès le post-secondaire. Cela ne nous laisse pas présager qu'elles se dirigeront bientôt vers la programmation ou toute autre activité connexe.

Nous arrivons aux jeunes adultes et je ne prendrai qu'un seul exemple, que je crois significatif : le Bac en informatique dispensé par l'Université du Québec à Montréal. Sur 16 professeurs réguliers, une seule femme, Danielle Charbonneau, s'occupe d'informatique de gestion. Selon elle, les femmes qui suivent les cours sont très motivées et, selon le bureau de recherche de l'institution, leurs notes finales sont généralement meilleures que celles des étudiants. Pourtant, là aussi, les femmes restent minoritaires. Automne 80 : 20% de filles. Automne 81 : 18%. Automne 82 : 21%. L'augmentation est faible.

Comblent le fossé

Ce qu'il faut retenir de tout cela, c'est que l'inadéquation est néfaste à long terme. Car si d'une part l'informatique bouffe des emplois, d'autre part elle en crée. Selon le ministère de la Main-d'oeuvre et de la Sécurité du revenu du Québec, quelque 500 000 emplois (programmation, technique, entretien, etc.) exigeant une formation en mathématiques et en sciences se développeront au Canada seulement d'ici 1990. Une petite fille de 12 ans aujourd'hui aura 20 ans en 1990⁸. Une fois encore les États-Unis ont pris l'avance sur nous. Un programme est en vigueur depuis quatre ans à Oakland, en Californie ; les professeurs de l'élémentaire et du secondaire y apprennent comment gagner et conserver l'attention des filles dans les cours de maths et de sciences!⁹

En terminant, soyons pratiques ; que faire pour combler le fossé ? Commençons par le commencement. Que les parents voient à ce que leurs filles s'intéressent à « la chose » et que le cadre scolaire leur procure les outils nécessaires. Encore là, le Québec est en retard par rapport à l'Alberta et l'Ontario. D'ailleurs les adolescentes peuvent elles-mêmes faire les pressions qu'il faut

Pour celles qui veulent se familiariser avec le phénomène informatique, il y a au Y des Femmes (YWCA), mais à celui de Montréal seulement, d'excellents cours d'initiation, sous la forme d'une session intensive intitulée « L'informatique démystifiée ». ¹⁰ Parfois les cégeps offrent des cours d'initiation mais il faut bien vérifier s'ils sont vraiment pour novices ou néophytes, et ne pas faire la gaffe d'une copine inscrite à un cours de « débutants » mais n'y comprenant

rien.

Les autres peuvent juste aller se balader dans les boutiques où Ton vend des micro-ordinateurs et se familiariser avec l'appareil et ses composantes. Ne soyez pas surprises si on vous propose un ordinateur pour convertir des recettes des mesures impériales aux métriques. C'est la seule utilisation à laquelle on pouvait penser pour une femme. Ne riez pas... ça m'est arrivé!

Les ordinateurs sont fort coûteux, c'est vrai, mais là aussi la formule coopérative ou de co-propriété est valable. Il est important que les femmes aussi prennent le virage technologique. Pour la joie de programmer, de jouer aux échecs, de bâtir des dossiers, de faire du traitement de texte... bref, de se conjuguer au présent.

MADELEINE CHAMPAGNE

1/ Science Digest novembre 1982 : "Computer kids, the 21st century elite"

2/ Voir le dossier « Travail: mises à pied, mises au pas » de La Vie en rose de septembre 1982.

3/ The Gazette, 20 septembre 1982 « Women may be liberated right out of the work force ».

4/ Le Devoir, 1er novembre 1982 "Une étude recommande de familiariser l'adulte et l'écolier à l'informatique".

5/ Comprendre les micro-processeurs en 15 leçons. Daniel Queyssac, Editions Radio.

6/ Globe and Mail 30 juillet 1982 : « Computer summer camps offers groups new adventure ».

7/ Popular Computing, mars 1982 : « Camping with computers ».

8/ La Presse, 27 septembre 1982.

9/ Du Travail revue du ministère de la Main-d'oeuvre et de la Sécurité du revenu du Québec, novembre 1982.

10/ La prochaine session aura lieu du 17 au 21 mars. Pour informations Rachel Laforest, au 866-9941, poste 35.

JET, VOS REFLEXES DE CHAT VOUS FONT BONDIR
HORS DE LA PIECE. IL ETAIT TEMPS: UNE OMBRE INQUIETE GLISSE HORS DU LIT...
VAUENS 1000: VATEN 3600
4160 U = C:V = 3: VAVIENS 68: ECRIS "UNE LUMIERE S'ALLUME SOUDAINEMENT !": ECR
X\$ " VOUS PREND SUR": ECRIS "LE FAIT, OBJET EN
MAIN, ET APPELLE LE GERANT...": VATEN 910
4200 ECRIS AB\$ " FAIT SOUDAINEMENT": ECRIS "IRRUPTION DANS LA PIECE... VOUS
FTES PRIS !"

Extrait du programme Arsène Larcin,
gracieuseté de Logidisque

2032

A.P.V.C.

BANDE DESSINÉE: *Judith Gruber-Stitzel*
COLLABORATION: *Francine Tougas*



SEPT C O I N

«Des fois, j'ai le goût de m'asseoir. Des fois j'ai le goût de m'arrêter, de me reposer tranquillement Mais c'est impossible. Je repars. Je me secoue. Je veux vivre. Mais c'est incroyable l'énergie que ça bouffe... »

Diane Dufresne *

Étrange. Ce sont ces mêmes paroles que je me répète à 66 ans, en abordant la vieillesse et qui restent marquées sur la face interne de mes paupières dès que je ferme les yeux. La ferveur de vivre ne change pas. Rien n'est plus facile que de renoncer, et en même temps, rien n'est plus difficile.

La pratique de la vie m'a pourtant fait comprendre il y a quelques temps déjà, que la vieillesse avait débuté dans le tissu de mon corps et qu'elle se poursuivait silencieusement dans mes artères. Je ne me reconnais pas dans le miroir, mais je cherche à m'y retrouver car, sous ce masque, c'est moi qui existe. Ce que je déplore le plus peut-être, c'est de ne pas être la grand-mère plantureuse, abondante, que j'ai toujours vue sur les portraits anciens et, coquettement, je ne détesterais pas, devant un appareil, prendre une allure de femme forte dans une longue robe sévère, - histoire d'établir une sorte de filiation avec une race de femmes que j'ai aimées. Rien à faire, j'entre dans ma vieillesse comme tout le monde, avec ma «Beaver photo» prise en vitesse en face du Bureau des passeports.

Il n'y a pas d'initiation à la vieillesse d'aujourd'hui. On m'y a plantée alors que je rêvais encore. Depuis que j'ai 65 ans, tout m'invite au renoncement, à la résignation, au silence : vieille morale de mon enfance dont je reconnais la senteur. Vieille manipulation politique dont je reconnais les ficelles.

Et c'est là que je me prends à hurler en sourdine. Pourtant, on parle de moi partout : dans la page éditoriale, dans la page économique, dans les nouvelles mondiales. On me donne un poids, mais j'ai l'impression de faire basculer la terre. Je reçois des lettres personnelles de ministres, je reçois leur allocation, il m'arrive des prospectus de maisons d'accueil, de centres de loisirs senior où je peux apprendre le macramé, le batik, la poterie, l'aquarelle et le bridge avec des inconnus de ma catégorie. On me tend une main aussi attrayante qu'un piège à ours. Les gouvernements si bons pour leurs retraités, les médias si curieux de nos besoins, les médecins si attentifs à notre santé abonnée à leurs soins préventifs, tous ces hommages magnanimes étalés en chiffres

et en gros titres me glacent la vieillesse que je prévoyais vivre.

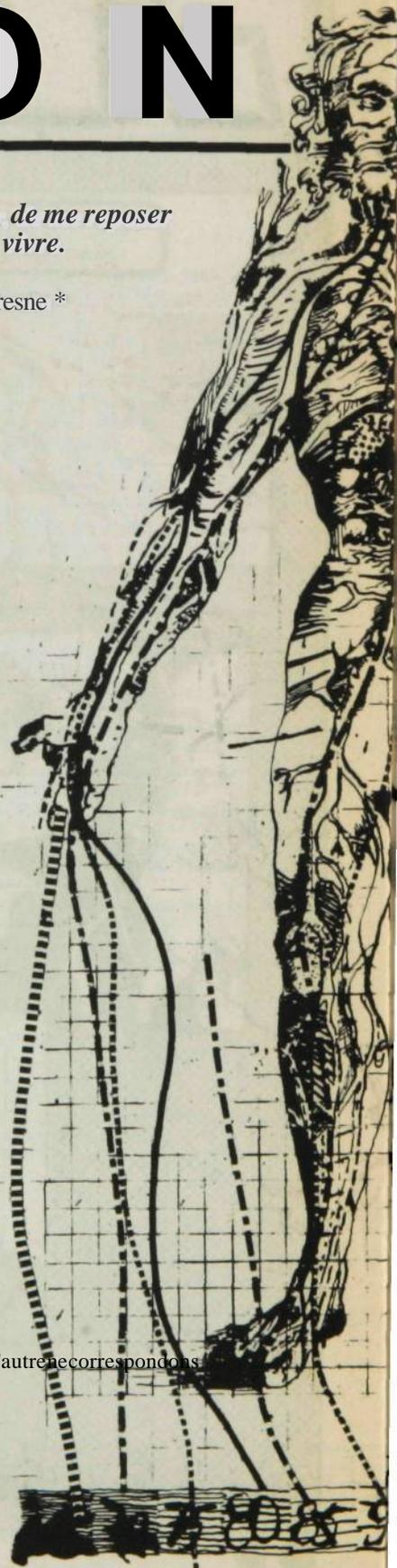
La société industrielle et, dans son sillage, les planificateurs de mon énergie productrice découpent en tranches chronologiques, fondées sur celles que l'administration décrète, ma vie à moi qui ne demandais qu'à la poursuivre sans heurter personne. Avant mes 65 ans, je me refusais à cette fabrication systématique de vieillards immobiles et voilà que je me retrouve dans le lot: on a dû m'y attirer par message subliminal. On a acheté mon renoncement, ma résignation, mon silence ; je n'ai plus de combats à proposer. La science m'a donné une promesse de vie au-dessus de mes moyens. Que les économiquement faibles et des grabataires se syndiquent pour avoir droit à leur ampoule électrique ou à leur pitance : l'idée n'est pas encore venue à l'Establishment, qui reçoit comme nous ses prestations, de les verser régulièrement aux Petits frères des pauvres !

Lorsqu'on me prouve par toutes sortes de statistiques qu'il y a sept personnes qui travaillent pour me faire vivre actuellement parce que je suis vieille, sept personnes anonymes que je ne peux même pas remercier chaque matin quand elles sont en file sur le pont Jacques-Cartier ou le Victoria ou le Champlain ou le Cartier-ville ou le Papineau, j'ai envie de mourir dans mon lit car je me sens surnuméraire. Je voulais vieillir libre et voilà qu'on me rend dépendante et coupable d'exister.

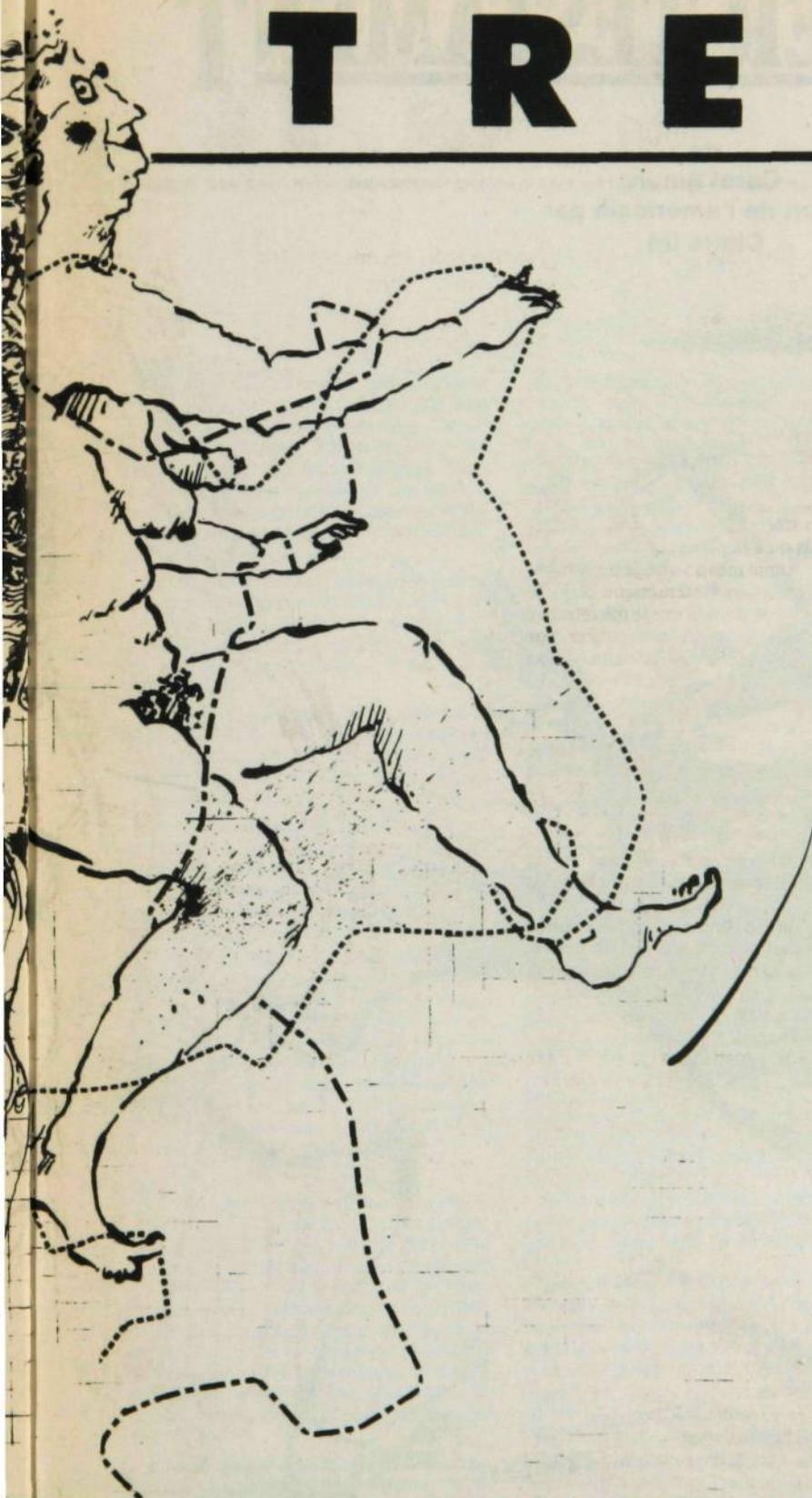
Et pourtant

Qu'elles viennent chez moi ces sept personnes, après leur travail auquel je les astreins : je leur offrirai à boire et on trinquera ensemble à la santé de nos rapports humains. Car c'est cela qu'on est en train de gâcher entre vieux et jeunes, en leur répétant constamment qu'ils auront à nous porter sur leurs épaules. Finalement on enlève à chacun sa dignité et sa signification plus à ce que nous sommes. L'aide de l'État et des collectivités se borne froidement aux aspects socio-économiques. Pourquoi ne parlerions-nous pas entre nous de rapports humains : notre propos deviendrait moins défaitiste. On nous force à détruire cette vérité muette entre

Nil'unnil'autre ne correspondons



T R E U N E



nous, qui est une vérité d'amour.

Et si on continue à me parler sur ce ton déshumanisé, unjour, moi et mes semblables ridés ou perdus, nous proposerons deux solutions. Ce sont deux utopies, naturellement: l'imaginaire est ce qui nous reste de plus beau.

Première solution-utopie. On se rassemble à la montagne, sur les Plaines d'Abraham ou dans un Woodstock perdu, pour vous donner rendez-vous. Le programme ? Il serait simple. On se regarde face à face. Tu as tes jeans, tes chandails flamboyants et ta bicyclette. Moi, mes châles multicolores, mes cheveux blancs et je serai peut-être motorisée. Ce serait la fête de notre rencontre. On se découvrirait peu à peu, parce qu'au fond, on ne s'est jamais vus tous ensemble, autrement que dans des statistiques. Je pense qu'on en arriverait à se sauter au cou. On comprendrait tous les deux le sens de la vie que tu commences et celui de la mienne que j'achève.

Deuxième solution-utopie. Si on s'obstine à me rappeler les sept qui me font vivre, en essayant de nous diviser, moi et ma phalange de vieux, tu nous verras un beau matin sur le pont de Québec, de Jacques-Cartier ou de San Francisco, avec nos châles et nos chemises chaudes, et on se fera une euthanasie grandiose, généreuse et collective, car j'ai toujours cru que jeunes et vieux faisaient cause commune et, s'il est une immolation plus juste que les guerres ou le chômage qui te tuent, ce sera la nôtre que nous t'offrirons en échange, pour que tu vives.

Prix Nobel de la paix décerné aux vieux de ce monde! Et dis-moi que ce n'est pas de désespoir que je te parle, c'est toujours de ferveur de vivre et de rapports humains. Autrement dit, d'amour. «Mais c'est incroyable l'énergie que ça bouffe...»

MARTHE BLACKBURN



Illustration: Danielle Blouin, Sylvie Roche
Photo: Anne de Guise

* La Presse, 16 octobre 1982, entrevue de Pierre Beaulieu.

LE DERNIER TESTAMENT

de
Carol Amen
traduit de l'américain par
Claire Dé



Si j'ai l'air calme en commençant ceci, je ne le suis pas. Je suis plutôt... engourdie, assommée. Vidée, au bord de l'abîme. J'écris pour ne pas perdre l'esprit. Ça m'astreindra à quelque chose, un discipline. Je veux à tout prix dire ce qui s'est passé même si ça fait mal. Je veux que ce journal soit précis, ordonné.

Le 23 mars. Ce soit, comme je préparais le souper tout en luttant contre une certaine amertume parce que Tom m'avait téléphoné qu'il reviendrait plus tard de San Francisco, toute la Côte Est a été anéantie.

Comme d'habitude j'avais allumé la télé dans la cuisine, aux nouvelles en provenance de New York. La télé s'est éteinte avec un pop sec et un éclair. L'écran s'est noirci.

Je me suis avancée pour jouer avec les boutons, en m'attendant aux machinales excuses pour «difficultés techniques». Maintenant que j'y pense, le son aussi s'était éteint. Pas de statique, pas d'image clignotante. Rien.

Puis tout à coup un annonceur de San Francisco surexcité est apparu à l'écran. Il criait : «Écoutez ! Écoutez ! Nous avons été attaqués !» La voix de l'homme montait et descendait : «Tous les relais de radarnous le confirment. Plusieurs villes de la Côte Est sont déjà complètement détruites». La Côte Est, ai-je pensé, avec la panique qui me serrait la gorge. Mon frère... à Atlanta.

Les deux plus vieux, Mary Liz et Brad, regardaient la télé avec moi. Si au moins Tom avait été là. Peut-être nous aurait-il fait accroire qu'il s'agissait d'un montage, d'un truquage à la Orson Welles pour impressionner le public. Mais en les voyant agir à la télé, je ne pouvais pas me raconter d'histoire. L'annonceur était hystérique. Il répétait sans arrêt : «Représailles massives.» La famille de mon frère a-t-elle réellement disparu ?

Puis il s'est produit un deuxième éclair sur l'écran, sauf que cette fois-ci l'éclair nous enrobait aussi, une lueur étrange qui circulait, se glissait autour de nous avec des palpitations horribles. Tom ! Est-ce que San Francisco aussi... ?

Scottie, deux ans et demi, s'est mis à pleurer. Mary Liz, Brad et moi nous sommes élancés dehors. Brad, douze ans et beaucoup de logique, a demandé si nous devions regarder vers le sud, vers l'intense lumière. Dans cette clarté irréaliste Mary Liz, quatorze ans, le regard fixe, transfigurée, eut Pair infiniment plus vieille que moi.

J'avais toujours imaginé un champignon géant mais ça ressemblait à une montagne à l'envers. Atterrée, impuissante, je contemplais son monstrueux cratère sucer la vie là où mon mari se trouvait... Oh Tom.

D'autres explosions ont crevé l'air de loin en loin, comme autant d'échos éblouissants. Six ou sept, je crois. Scottie geignait en s'accrochant à mes jambes. D'un geste automatique, je l'ai soulevé, pris dans mes bras. Sous nos pieds le sol frémissait, se fissurait. Tremblement de terre. Oh mon Dieu, pas ça en plus ! «Papa nous rejoindra plus tard», ai-je déclaré pour nous calmer, «s'il le peut».

Nous sommes revenus à l'intérieur. Je tenais toujours Scottie serré contre moi. «Brad, prends la radio transistor, puis trouve-nous la fréquence de la Protection civile. Quelqu'un va nous expliquer ce qui se passe».

Toute ma vie j'avais cru qu'en cas de «véritable» alerte, il existerait un plan d'urgence, des instructions. Brad et moi on avait beau tortiller les boutons de la petite radio, à la recherche d'une autorité en place... Rien.

Brad s'est alors écrié : «Maman ! La radio de monsieur Halliday doit marcher encore ! Avec son générateur de secours !»

J'ai laissé un mot pour Tom, si jamais il revenait, lui faisant part de mes intentions de me rendre chez Ab et Betty, ainsi que de la date et de l'heure : le 23 mars, 7 heures 15 p.m.

Chez les Halliday, ça s'est déroulé comme dans un mauvais film. Les minutes, les heures s'égrenaient, les gens arrivaient, hagards. Ab était vissé à son appareil. Betty le lâchait seulement pour nous communiquer de brefs messages : «Seattle n'est plus» ou «Yuba City vient d'être rejoint : tous

sains et saufs !» La confrérie des radio-amateurs était au poste. Enfin, ce qui en restait

«San Francisco n'est plus», dit Ab, la voix enrouée. «Toute la baie s'est enfoncée. Nous sommes juste à la limite. J'ai trouvé un seul autre amateur plus proche que nous de San Francisco. Sacramento est muet. Tout à fait muet. Toute la Californie du Sud aussi. Un gars de Twain Harte pense qu'ils ont bombardé le parc national de Yosomite. Le ciel est noir d'éclisses, il pleut des arbres et des roches. C'est une erreur, ce n'est pas une région stratégique.»

Silence de mort dans le salon. «On est chanceux, a continué Ab, on est les survivants. J'en ai capté d'autres en Californie du Nord, en Oregon. Dans des régions rurales, des petites villes. Tout ce qui n'est pas proche d'installations industrielles ou militaires. On est peut-être isolés, mais on n'est pas morts ni infirmes. On est chanceux»

J'ai rassemblé les enfants et nous sommes revenus à la maison. Je suis restée assise des heures dans le fauteuil de Tom, près de la fenêtre, en cherchant à me souvenir. J'ai failli apercevoir l'éclat ambré dans ses yeux, sentir les petits poils raides sur le dos de ses mains. À un moment, j'ai même cru flairer son odeur si spéciale. Mais je n'arrive pas à me rappeler si nous nous sommes dit «Jefaim» ce matin-là, vers six heures, quand il est parti.

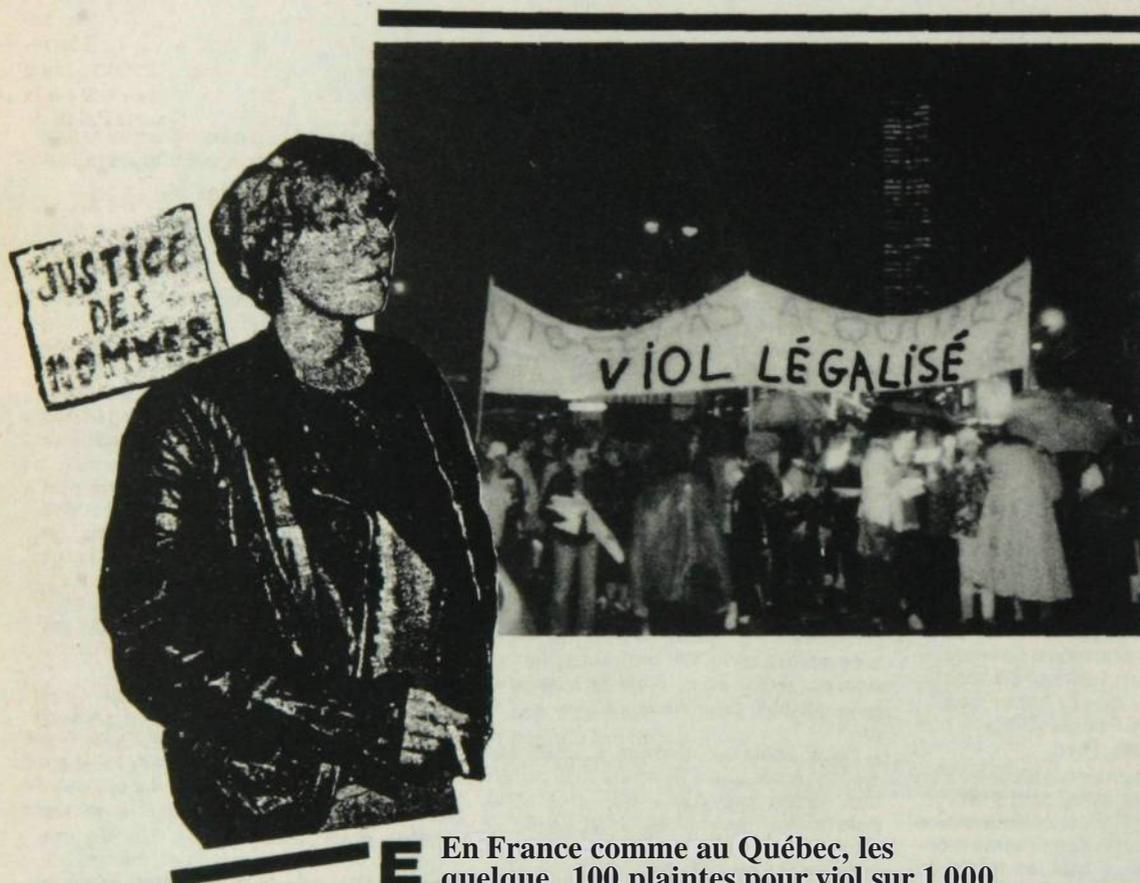
Le 24 mars. Des parties de la journée s'embrouillent. Nous avons mangé. Lavé la vaisselle. Vu des amis. Craint la météo.

Le ciel est jaune foncé, presque liquide. Il fait chaud. Trop chaud pour une ville côtière du nord de la Californie en mars. J'ai peur. Je voudrais oublier les paroles de Ab : «On est chanceux».

Brad et moi avons décidé que si, par miracle, Tom était sur le chemin du retour, nous aurions besoin d'essence pour fuir plus loin. Nous nous sommes rendus chez notre garagiste habituel. La terreur m'a saisie quand j'ai vu Slim perché sur un tabouret à côté des pompes, une carabine sur les cuisses, expliquant à son fils comment remplir le réservoir d'une Chevy cabossée. J'ai songé un instant faire demi-tour mais

(suite de la page 67)

Une bien mauvaise victime



En France comme au Québec, les quelque 100 plaintes pour viol sur 1 000 aboutissant devant les tribunaux s'attirent des jugements étonnamment dissemblables d'un cas à l'autre. Ici, on observe une tendance grandissante des cours à réduire les peines accordées aux violeurs, selon que la victime a été plus ou moins «traumatisée». Là, on s'attarde au passé de la victime plus qu'aux circonstances du viol ou aux antécédents des violeurs. Des lois différentes mais des interprétations aussi arbitraires.

Avec une différence majeure : en France, depuis quelques années déjà, la pénalisation du viol est une controverse parmi les féministes et dans la gauche en général. L'affaire Marie-Andrée Marion vient de relancer la polémique- et la mobilisation des femmes. Carole Beaulieu était à Paris au lendemain du procès.

Une femme lesbienne peut-elle être victime d'un viol? Une femme traitée pour dépression nerveuse dans une institution psychiatrique peut-elle avoir été violée par des hommes? Il semble bien que non si on en croit le verdict rendu il y a quelques mois par une cour d'assises de France.

En effet, après à peine deux jours d'audiences et 55 minutes de délibérations, le jury de la Cour d'Assises du Val-de-Marne a innocenté le 23 septembre dernier deux des trois hommes accusés depuis janvier 1979 du viol collectif d'une jeune femme de 26 ans, Marie-Andrée Marion, homosexuelle, à l'époque en traitement psychiatrique volontaire dans un établissement français. En fuite, le troisième accusé, qui s'est dérobé à son procès, est actuellement recherché par la police française.

Faisant fi de rapports cliniques accablants, à la suite de contre-témoignages souvent douteux et sous la pression d'un président d'assises dont même les médias français allaient par la suite questionner l'impartialité, les jurés de Créteil - sept femmes et cinq hommes - ont fait tomber un verdict d'acquittements sur un procès dont le déroulement avait depuis quatre ans défié bon nombre de pratiques judiciaires en matière de viol.

Au moment où l'on pouvait croire que la justice française, ayant modifié sa conception du viol - depuis 1980 une nouvelle loi a fait du viol un crime - modifierait aussi ses pratiques, le verdict de Créteil a brutalement rappelé aux femmes françaises que rien n'était gagné, que changer la loi n'avait pas changé l'idéologie qui la sous-tendait, que la reconnaissance de l'aspect politique du viol était encore à venir.

Comme l'écrivait un journaliste du quotidien français Libération, dans ce procès du Val-de-Marne, ce n'étaient pas les faits qui avaient été déterminants mais bien la personnalité de la victime.

C'est en tant que femme, lesbienne, féministe, psychiatisée que Marie-Andrée Marion s'est présentée devant la cour qui devait juger ses violeurs. C'est en tant que telle que sa parole n'a pas été reconnue.

- «Violeurs acquittés. Viol légalisé.»

Dans la nuit froide et pluvieuse de ce 28 septembre parisien, quelque trois cents femmes font éclater dans les rues de Paris, de Montparnasse au Palais de Justice, la sourde colère qui depuis le verdict du 23 septembre s'est emparé aussi bien des groupes féministes que des groupes de lesbiennes radicales et d'une partie de l'opinion publique.

- «Si on les castrait, est-ce qu'ils nous acquitteraient?»

En tête de manif, cigarette tremblante à la main, encadrée de femmes portant masques blancs et bandeaux noirs, brandissant des torches et des banderoles aux slogans parfois désespérés, une jeune femme de 30 ans, Marie-Andrée Marion.

«Je suis anéantie. J'ai eu l'impression pendant tout le procès d'être au banc des accusés. Le président des Assises n'a pas cessé de mettre en doute ma parole et m'a obligée tout le temps à me justifier alors que c'est moi qui ai été violée.»

- «Révision du procès de Marie-Andrée. Révision du procès de Marie-Andrée.»

Depuis le 23 septembre, Marie-Andrée et les groupes de femmes qui la soutiennent principalement le Comité international de dénonciation politique du viol et de soutien à Marie-Andrée Marion, ont multiplié les actions : manifestation devant le ministère des Droits de la Femme, conférence de presse à la Maison des femmes de Paris, sit-in improvisé devant le Palais de justice.

- «Magistrats laxistes. Complices des violeurs.»

«J'ai été violée une deuxième fois. Ma parole n'a pas été reconnue. Justice n'a pas été rendue.» Sa parole... elle n'y a pourtant pas changé une ligne depuis quatre ans, pas même devant le président d'Assises Jean Lassus, qui lui rappelait en septembre dernier, alors qu'elle s'approchait de la barre pour témoigner : «Ce sont des pères de famille que vous mettez en cause. Réfléchissez bien.»

Elle la connaît bien sa parole, Marie-Andrée. Depuis quatre ans, en dépit des tortures des procédures judiciaires qui la font «suspecte», elle a maintenu chaque détail de cette nuit de décembre 1978 dans un petit café du boulevard St-Marcel à Paris :

«C'était le soir. J'avais envie de parler à quelqu'un. J'ai quitté l'hôpital Paul Brousse à Villejuif. Je voulais téléphoner. Je suis sortie. Il pleuvait. Je suis entrée dans un café. Il y avait trois hommes au comptoir. Et puis soudain je me suis sentie mal et j'ai voulu retourner à l'hôpital. Ils me l'ont proposé. J'ai eu confiance. Surtout à cause de la présence des deux enfants. Ils les ont ramenés chez eux et j'ai eu très peur. Ils m'ont emmenée dans un café. Celui de Galliana à Paris. Ils ont bu, m'ont obligée à me déshabiller. J'ai crié. Ils m'ont frappée. Ils ont encore bu. Ils m'ont mise sur une table et ils ont violé mon sexe et ma bouche. Puis ils sont allés dans une boîte de nuit. Je suis sortie de la voiture. J'ai demandé de l'aide. Un médecin m'a raccompagnée à Villejuif.»

- «Quand une femme dit non, c'est non. Ras le viol!»

Elle n'en menait déjà pas large, Marie-Andrée, en cette fin d'année 1978. À 26 ans, la jeune comédienne était depuis plus de 20 mois au chômage, après avoir travaillé pendant cinq ans dans une troupe de théâtre maintenant dissoute faute d'argent. Les événements de cette veille de réveillon allaient comme devait le rappeler son père lors du procès de Créteil, véritablement l'anéantir.

- «Chapalain, Lenga, Galliana. Nous ne vous oublions pas.»

Dans le box des accusés, ceux dont les noms devaient quelques jours plus tard éclater dans les rues de Paris, recommandés à la mémoire des femmes, parlent de Marie-Andrée comme d'une hystérique et nient qu'il y ait eu viol.

«C'est vrai nous avions bu. Elle est entrée dans un café qui venait de fermer. Elle nous a parlé. Elle a voulu venir avec nous. On est ensuite allés chez Galliana, on l'a prise par la taille mais c'est tout. Il ne s'est rien passé d'autre. Elle s'est mise à crier, à s'énerver. Elle a soulevé son pull, nous a montré

ses seins. On l'a frappée pour qu'elle se calme. Le reste, elle a tout inventé.»

Le rapport gynécologique de la femme médecin qui a vu Marie-Andrée en décembre 1978 est pourtant accablant pour les trois hommes : déchirure du vagin sur la paroi droite, hématomes au visage, griffures sur le corps. Mais un second médecin, appelé par le président d'Assises, vient réduire à des «éraflures» les blessures de Marie-Andrée et explique aux jurés que le premier médecin avait sûrement confondu une «déchirure vaginale» avec une «déchirure hyménale». Son expertise, semble-t-il, l'aura emporté sur la première qui soutenait que la déchirure était peut-être hyménale mais qu'elle était clairement «à l'arrière de l'hymen».

D'autant plus que s'ajoute le témoignage imprévu d'un barman qui ne connaissait pas les accusés mais affirme avoir vu deux d'entre eux le soir du viol, au bar où il travaillait, et précisément aux heures indiquées par Marie-Andrée.

C'est donc la thèse de «l'innocente promenade» que les jurés retiendront pour retourner à leur liberté (à peine entamée en 1979 par une détention préventive de six mois), Alain Chapalain, 33 ans, conducteur de poids lourds, déjà condamné à 18 mois pour violence contre une femme et Henri Lenga, 36 ans, chauffeur à la voirie de la ville de Paris que l'enquête de personnalité menée par la Cour décrit comme «un bon père de famille, bon époux, soucieux du bien-être des siens».

Quant à Galliana, 40 ans, le cafetier chez qui a eu lieu le viol, disparu après avoir adressé au président d'Assises une lettre dans laquelle il se pose en victime de la victime et des mouvements terroristes féministes qui la soutiennent, un mandat national a été levé contre lui. La rumeur le dit en fuite au Québec.

- «Chapalain. Lenga. Galliana. Nous ne vous oublions pas.»

Pour Colette Auger, l'avocate qui, depuis 1979, défend la cause de Marie-Andrée, il ne fait pas de doute que le verdict de Créteil est une façon pour la justice de «faire payer à Marie-Andrée sa résistance.»

En effet, rappelons-le, si le procès a été si long c'est que Marie-Andrée, soutenue par un collectif, a refusé de se prêter à une expertise psychiatrique qui, comme elle l'écrivait alors au juge, «n'apportera aucun élément de preuve objectif à la réalité du viol et vise plutôt à contrôler ma «normalité» et ma «moralité»...»

Ce refus de l'expertise (imposée aux victimes seulement dans les cas de viol) avait fait renvoyer la cause en Cour correctionnelle où son viol se trouvait réduit à des coups et blessures. Il aura fallu deux ans pour que la Correctionnelle se déclare incompétente en la matière, puis deux autres années avant que la cause ne soit entendue en Cour d'Assises.

Deux nouvelles années de procédures et de lutte. Deux années de plus à porter son viol comme un étendard. Deux années dans un petit deux pièces enfumé où les militantes succèdent aux militantes, où même les tranquillisants et le soutien familial n'arrivent pas toujours à faire taire la peur.

En 1982, à mesure que la date du procès approche, les cauchemars resurgissent et Marie-Andrée laisse tomber un stage en vidéo, entrepris il y a quelques mois et qui avait semblé

la sortir de sa prostration.

- «Contre l'expertise psychiatrique pour les femmes violées.»
- «Viol. Crime politique contre la classe des femmes.»

Gagnés de haute lutte, les deux jours d'audience des Assises de Créteil n'allaient pourtant que préciser la mise en accusation de Marie-Andrée. Sentant tout l'antagonisme à la fois du président d'Assises et des jurés face à une victime qui se revendique lesbienne et militante d'un collectif contre le viol, Colette Auger va en cours de procès modifier sa stratégie et favoriser une approche plus axée sur les faits que sur le contenu féministe qu'elle avait prévu utiliser. Auger ira même jusqu'à dire au lendemain des audiences que le soutien des groupes féministes a probablement nuï à la cause de Marie-Andrée.

En effet, devant les pétitions et les télégrammes de soutien qui ne cessent d'arriver à son bureau, en provenance même de l'étranger, le président Lassus, tout comme certains membres du jury, avait clairement marqué son agacement «J'ai encore reçu des pétitions,» lance-t-il d'un ton irrité au cours des audiences. «Il en arrive de plus en plus.»

- «Magistrats laxistes. Complices des violeurs.»

Brèves, les audiences seront tout de même assez longues pour que les femmes jurés insistent pour savoir si le violeur avait éjaculé, pourquoi Marie-Andrée avait jeté son slip, si ce dernier était taché de sang. Assez longues pour que, comme le remarquait le Quotidien de Paris, les questions et les sous-entendus de Lassus orientent les débats. Assez longues pour qu'en dépit de l'avocat général qui demande une peine de dix ans de prison, les deux violeurs soient blanchis de tout soupçon.

- L'acquittement: une impasse légale

Tous ces indices de partialité de la Cour demeurent toutefois le seul espoir de reconnaissance que garde encore Marie-Andrée puisque, comme devait l'expliquer Me Auger, et en dépit des slogans de «Revision» qui avaient marqué les manifestations de septembre, la revision est impossible.

«L'acquittement est définitif, de dire Auger. La partie civile ne peut pas faire appel dans une cause criminelle. Il n'y a pas de droits pour la victime en matière d'Assises. Les droits, entre autres d'appel, sont tous pour l'accusé.»

Pas question donc d'espérer une révision. Tout ce que Marie-Andrée peut encore espérer, et ce sur quoi les collectifs de support travaillent depuis le mois d'octobre, c'est la constitution d'un dossier-charge contre le président Lassus, dossier formé de témoignages de personnes ayant assisté aux audiences et qui mettraient en lumière la partialité du président d'Assises.

Ces témoignages pourraient en effet servir de base à un «pourvoi dans l'intérêt de la loi», pourvoi qui, s'il était accordé, conviendrait du fait que la Cour s'est trompée, annulerait sa décision, mais ne changerait pas le verdict «Ce serait tout de même une certaine forme de reconnaissance pour Marie-Andrée», de dire Me Auger.



En effet, la nouvelle, fin octobre dernier, d'un acquittement irrévocable, s'est abattue comme un couperet sur la déjà fragile Marie-Andrée, qui ne rêvait plus «que de leur en faire baver». Le 22 octobre elle demandait à être réadmise à Villejuif pour y suivre une cure de sommeil.

Pendant ce temps les deux collectifs qui soutiennent Marie-Andrée (l'un formé il y a deux ans et animé principalement par des lesbiennes radicales, l'autre plus récent, formé par sa soeur et la demande de femmes qui ne se reconnaissent pas dans les slogans des lesbiennes radicales) continuent parallèlement au travail juridique mené par Me Auger, à organiser la lutte au plan politique.

Un recours civil devait être entendu, une enquête sur l'attitude du président Lassus a été demandée à la Chancellerie, le mouvement de mobilisation des femmes et des lesbiennes s'intensifie. «En dépit des difficultés notre force n'a pas été entamée,» écrivait le comité de dénonciation au lendemain du verdict d'acquittement «Nous continuons la résistance.»

- «Viol. Crime politique contre la classe des femmes»

Dans certains milieux féministes français, parmi les proches de Marie-Andrée, on murmure que Marie-Andrée en a parfois assez... qu'elle est tiraillée entre sa loyauté à son collectif de support, ses opinions militantes et l'implacable torture de ce viol brandi en étendard depuis plus de quatre ans... ; qu'obnubilé par la lutte politique, le comité de dénonciation en a oublié le bien-être de Marie-Andrée... ; que depuis trop longtemps déjà elle a été enfermée dans l'image de la femme violée, son nom repris par des mégaphones et les gros titres des journaux... ; qu'elle étouffe, qu'elle n'arrivera jamais à oublier ; que le jeu peut-être n'en vaut pas la chandelle.

Aux rencontres du collectif, elle parle peu, semble souvent hésitante. «Marie-Andrée ne laissera pas tomber,» de dire Graziella du comité de dénonciation.

Certes l'adversaire est de taille. Comme l'écrivait Claudie du comité de dénonciation : «À travers la voix de ces jurés on sait très bien qui parle ; la voix de l'idéologie dominante.»

- Épilogue

Trois jours après le procès de Marie-Andrée, devant la même Cour d'Assises, devant le même juge, une autre affaire de viol dont les suspects ont moins de 20 ans s'attire un verdict exemplaire. Les trois coupables écopent de six, cinq et quatre années de prison. Les deux victimes, si on en croit la Cour, «n'avaient pas le même profil».

1/ Les lois de 1832 et 1863 ne précisant pas en quoi consistait le viol, il n'y eut longtemps de viol pour la justice française. Quelorsqu'un homme introduisait violemment son pénis dans le vagin d'une femme qui n'était pas la sienne et qui n'était pas consentante. Ce non-consentement étant si difficile à démontrer, la plupart des agressions sexuelles contre des femmes étaient traitées par une Cour correctionnelle en tant que "coups et blessures" et non par une Cour d'Assises en tant que crime.

Faisant suite à cinq ans de pression des mouvements féministes, qui voient dans la machine judiciaire et son indulgence à l'égard des violeurs l'expression d'une société et de sa conception de la sexualité et des rapports hommes/femmes, la loi allait finalement être modifiée en 1960 pour définir désormais comme crime de viol "tout acte de pénétration sexuelle, commis ou tenté sur la personne d'autrui, par violence, contrainte ou surprise".

Le viol conjugal est du même coup reconnu et les peines d'emprisonnement sont aggravées : dix à vingt ans de réclusion. Elles peuvent aller jusqu'à l'emprisonnement à perpétuité en cas de circonstances aggravantes (viol collectif, victime mineure, etc). Désormais le viol concerne donc aussi bien les hommes que les femmes. La pénétration sexuelle ne désigne plus seulement le coït mais aussi la sodomie et l'intrusion de corps étranger.

COLLECTIF INTERNATIONAL DE DÉNONCIATION POLITIQUE DU VIOL ET DE SOUTIEN A MARIE-ANDRÉE MARION

c/o Les mots à la bouche
35 rue Sirnait
75018 Paris
Tél: 355 1507

COLLECTIF DE SOUTIEN À LA REVISION DU PROCÈS DE MARIE-ANDRÉE

c/o Danielle Thomas
L'Orangerie
7 Allée du Potager
78830 Bonnelles
041 39 48

Me Colette Auger
10, boul. Raspail
75007 Paris



Marie-Andrée Marion, à la manifestation

Féminisme et socialisme en France

Premières escarmouches

Bonnes intentions, préjugés favorables et prétentions social-démocrates...
 On connaît Jusqu'où peut aller ce parallèle entre le pouvoir péquiste et le pouvoir de la gauche en France ? Marie-Jo Dhavernas, membre du collectif de rédaction de *La Revue d'en face*, à Paris, nous donne son point de vue sur la politique miterrandiste vis-à-vis des femmes.

En France, le mouvement féministe est exclusivement un mouvement de gauche, très largement d'extrême-gauche, et si aujourd'hui certaines associations de femmes se sont créées à droite, personne ne songerait à les associer au mouvement de libération des femmes.

Aussi la victoire de la gauche, le 10 mai 1981, a-t-elle été accueillie parmi nous avec une très grande joie, y compris me semble-t-il parmi celles qui avaient refusé de voter (moins nombreuses d'ailleurs que lors des élections précédentes). Pourtant, les féministes connaissent de près le caractère profondément machiste de la gauche française et se faisaient peu d'illusions sur les transformations réelles que pouvaient en espérer les femmes. D'autant plus que, sous la pression des luttes, l'ancien régime avait dû céder du terrain sur le plan législatif et poser quelques gestes en matière économique et sociale. Mais ce qui restait à faire exigeait une action en profondeur et nous restions assez sceptiques sur les volontés de la gauche de s'y attaquer, surtout en période de crise économique.

Certes, on avait affiché de bonnes intentions. François Mitterrand, alors candidat, interrogé par des femmes journalistes lors d'une rencontre publique organisée par Gisèle Halimi, s'était montré sous le jour le plus favorable, annonçant des mesures importantes sans toutefois tomber dans la démagogie. Le ministère des Droits de la femme, créé lors de la constitution de son gouvernement, disposait d'un budget, ce qui n'était pas le cas du ministère de la Condition féminine mis en place sous l'ancien régime. De plus, la ministre Yvette Roudy avait fait savoir qu'elle entendait encourager le mouvement de libération des femmes plutôt que s'y substituer, en aidant par exemple les associations féministes par des subventions ou des postes de

permanentes, chose impensable du temps de la droite (lorsque la ministre Lise Payette, en visite à Paris, avait demandé à Monique Pelletier, alors ministre de la Condition féminine, à rencontrer les groupes de femmes, elle s'était fait répondre que ces derniers étaient inconnus du ministère et avait dû se débrouiller elle-même pour prendre les contacts). De fait, certains groupes comme le Centre Simone-de-Beauvoir (vidéo) ou diverses revues féministes ont reçu ou s'attendent à recevoir des subventions. La Maison des femmes de Paris est dotée de deux demi-postes de permanentes. Enfin, le ministère a développé une action, discutée mais réelle, sur la contraception, contre la discrimination dans l'emploi et sur différents autres thèmes traditionnels du mouvement féministe. Par ailleurs, la journée du 8 mars a été officiellement célébrée avec éclat, et l'écho qu'elle a suscité, malgré certaines ambiguïtés, parmi les femmes et les médias, a permis de relancer l'information sur les luttes.

Tergiversations autour de l'avortement

Ce fut à l'occasion de ce 8 mars qu'Yvette Roudy annonça le remboursement de l'avortement pour la rentrée d'automne. Les femmes accueillirent cette mesure avec satisfaction, en la considérant aussi comme un droit social découlant très naturellement de cette solidarité constamment invoquée par le nouveau régime. Mais en plein milieu de l'été, la ministre faisait volte-face en invoquant le déficit de la Sécurité sociale. Ce recul provisoire aurait pu être plus ou moins bien accepté si seuls des motifs d'ordre économique l'avaient provoqué (en période d'austérité), bien que le non-remboursement de l'avortement pénalise davan-

davantage les femmes les plus défavorisées.

Mais quelques jours après la déclaration d'Yvette Roudy, Pierre Bérégovoy, ministre de la Solidarité, nous rendait un inestimable service en avouant candidement les véritables raisons de cette volte-face : il ne s'agissait plus de la Sécurité sociale, les sommes en jeu étant trop faibles pour accroître son déficit. Non, la vérité était que le remboursement de l'avortement ne faisait pas l'unanimité parmi les « forces spirituelles » de la nation !

À l'initiative du Planning familial, les féministes de divers horizons se réunirent au mois de septembre et une manifestation mixte, co-appelée par une partie de la gauche syndicale et politique, eut lieu le 23 octobre (divers groupes du mouvement des femmes avaient organisé une manifestation non-mixte la semaine précédente). Soucieux de désamorcer la lutte, le gouvernement changeait une fois de plus son fusil d'épaule deux jours avant la manif : l'avortement serait finalement remboursé, mais sur le budget de l'État et non sur les fonds de la Sécurité sociale, ce qui implique la remise en question de cette mesure chaque année lors de la discussion budgétaire et laisse les femmes à la merci d'un rapport de forces défavorable. La manifestation fut maintenue et 15 000 personnes venues de toutes les régions défilèrent dans une atmosphère joyeuse que l'on n'avait pas connue depuis longtemps.

Ainsi, paradoxalement, le premier heurt entre le mouvement des femmes et le nouveau pouvoir a eu lieu autour de la plus populaire, dans les deux sens du terme, des revendications féministes. On comprend mal que le gouvernement ait risqué de mécontenter plus son propre électorat que celui de l'opposition. Faut-il y voir, entre autres raisons, une étonnante sous-estimation de la volonté des femmes ?

Vigilance et stratégie commune

La droite fait peser sur la gauche un soupçon d'illégitimité, et les réactions de cette dernière laissent à penser qu'elle a en grande partie intégré ce sentiment, bien qu'elle s'en défende. La droite serait du côté du pouvoir, de la responsabilité, du sens des réalités, de la froide rationalité économique ; la gauche serait du côté de l'altruisme et des rêveries généreuses. L'association de la gauche et du pouvoir choque certains esprits, comme l'association des femmes et du pouvoir, et pour les mêmes raisons. La gauche, comme les femmes, a sans cesse à se battre pour faire

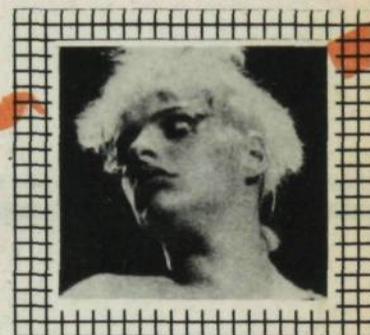
reconnaître sa propre légitimité et elle s'emploie autant qu'elle peut à lutter contre ces stéréotypes et à affirmer son aptitude à l'exercice du pouvoir par le langage de la rigueur. Après une série de mesures spectaculaires de justice et d'égalité en début de mandat, nous courons le risque de voir le gouvernement et la majorité s'obnubiler sur la question incontournable de la crise au détriment progressif de la redistribution des cartes et de la transformation profonde de la société. S'il devait en être ainsi, l'affaire du remboursement de l'avortement en serait un premier signe.

C'est pourquoi les féministes, comme du reste les militant-e-s de gauche, se retrouvent dans une position difficile, obligées d'éviter d'accroître des difficultés qui pousseraient le gouvernement à se rigidifier, tout en restant vigilantes pour empêcher l'oubli des promesses électorales et la mise en sommeil des projets anti-patriarcaux. La voie est d'autant plus étroite qu'il ne s'agit pas de nous transformer en simples observatrices de l'action gouvernementale, prêtes à battre le rappel des femmes à toute menace de tournant réactionnaire, mais de rester créatives et de nous poser en véritable force de proposition. Cela pose des problèmes de recomposition du mouvement et de définition d'une stratégie commune, ce qui, jusqu'à présent, a été peu discuté. Il faut espérer que le mouvement des femmes mettra moins de temps à s'habituer à la gauche au pouvoir que la gauche n'en mettra elle-même à s'habituer au pouvoir.

MARIE-Jo DHAVERNAS

On fait toutes du SHOW BUSINESS

Nina HAGEN



La première fois, t'es impressionnée. Tu te retrouves dans la «jungle punk» parmi les vestes de cuir, les chaînes, les vieux vestons recyclés des années 50, coup de vent dans les cheveux et air «hard time» désabusé. Hagen apparaît: toute de voile vêtue, crâne chauve, perruque blonde. Elle chante et tout se met à vibrer, chaînes comprises ou argent remis. Sa voix immense te

«drive», ses grimaces te charment, son geste rebelle te touche, la magie s'installe.

La deuxième fois, tu laisses partie de la «jungle punk»: pantalon de cuir noir, chandail noir, coup de vent dans les cheveux, look «hard time» sur la gueule. Hagen réapparaît. L'immensité de sa voix te «drive» encore, mais tu «checkes» plus la «game»: les mimiques se répètent, les

effets de voix aussi, les arrangements se ressemblent, la gestuelle un peu mécanique laisse un vide scénique. Tu cherches la texture vocale, la dynamique musicale géniale qui te subjuguait sur disque. Tu écoutes mieux les paroles, pour découvrir que «la forme, c'est pas toujours le contenu». Sous la forme rebelle, tu soupçonnes un contenu «mystico-pété»: «God

wins», «We will be free when we love our enemy»; Thank you for your love... (sous réserves, comptetenu destounes ena

Tu repars avec ton air «hard time» sur la gueule, un peu désabusée. Tu passeras acheter le dernier album chez Dutchy's lundi, comme pour retrouver la magie noire Hagen.

FRANCE LEBLANC

Photo: Camille Malheux

Diane DUFRESNE



Je suis une «fan» de Diane Dufresne. Depuis les premiers moments où Diane est devenue la Diane qu'on connaît maintenant. Ça devait être en 72 ou 73. Je l'avais déjà aimée auparavant dans les «Girls», la revue de Clémence Desrochers. J'ai vu tous ses spectacles depuis ce temps, deux fois plutôt qu'une, j'ai acheté tous ses disques: jusqu'à son disque «Strip Tease» et son premier show au Forum en 80. J'ai décroché tranquillement Toutes les chansons de ses deux derniers disques ne sont pas inintéressantes, mais moi je n'embarque plus.

Quand elle avait créé «Le parc Belmont» au St-Denis, à son spectacle «Comme un film de Fellini» (le dernier que j'ai vu), quand elle l'avait crié, j'avais cru à son émotion. Quand je l'ai revue dans la diffusion télévisée de son premier show au Forum, je n'y ai plus cru. La mise en scène avec la chaise

qu'elle casse en morceaux m'a laissée froide. C'était trop.

Suis-je de cette sorte de gens qui décrochent quand un artiste atteint son «apogée» et que ça n'est plus intéressant? Est-ce une sorte de snobisme de ma part de débarquer au moment où tout le monde l'aime? Peut-être. J'ai la sensation de l'avoir accompagnée pendant toutes ces années avant le Forum, presque «personnellement» (les vrais fans ont toujours cette sensation [je crois], pendant ces années où on la décriait dans le milieu artistique et ailleurs, où on n'y croyait pas, où on la trouvait vulgaire, capotée et fausse. Ce que j'ai pu en entendre sur elle de la part des mêmes personnes qui la portent aux nues maintenant parce qu'elle a fait la preuve ultime de remplir le Forum. La preuve pour moi elle l'avait faite bien avant. Pas besoin de la cau-

tion de 100 000 personnes pour l'aimer. Pendant ces années, j'ai vu une femme qui bougeait sur scène comme on bougeait sur scène. Une femme ici ne l'avait jamais fait qui chantait comme personne ne l'avait fait qui cassait des tabous, les piétinait, hurlait avec sa voix et son corps.

Une chose me rend mal à l'aise: qu'elle essaie de nous faire croire qu'elle est en train de donner sa vie sur scène alors qu'elle est en train de travailler. Magnifiquement mais de travailler. Ce qui n'exclut pas l'émotion. C'est une bête de travail et une bête de scène. Mais je n'aime pas cette ambiguïté qu'elle entretient.

Une deuxième chose m'indispose: sauf quelques rares exceptions (pour moi), je suis tannée d'entendre les textes qu'elle chante, beaux comme des balounes colorées, mais aussi creux, aussi vides.

Mais on dit tellement dans le milieu que sa carrière sera finie quand elle ne chantera plus Plamondon. Elle doit y croire l'imagine. Comme si son talent ne tenait qu'à ça... Je continue d'aimer Diane Dufresne. Je suis contente qu'elle ait rempli le Forum pendant deux soirs (à ma connaissance, c'est la première Québécoise à le faire) et que son public, sur son «drive», ait embelli les rues de Montréal de tant de couleurs et de déguisements pendant deux jours. Chapeau Madame Dufresne. Je vous aime, je suis contente pour vous. Vous ne m'avez pas vraiment perdue comme public, mais il y a tant de monde à vos spectacles maintenant que ma petite défection passera certainement inaperçue...

A un de ces jours.

HELENE PEDNEAULT

Photo: Christiane Valcourt

Holly NEAR

Holly Near

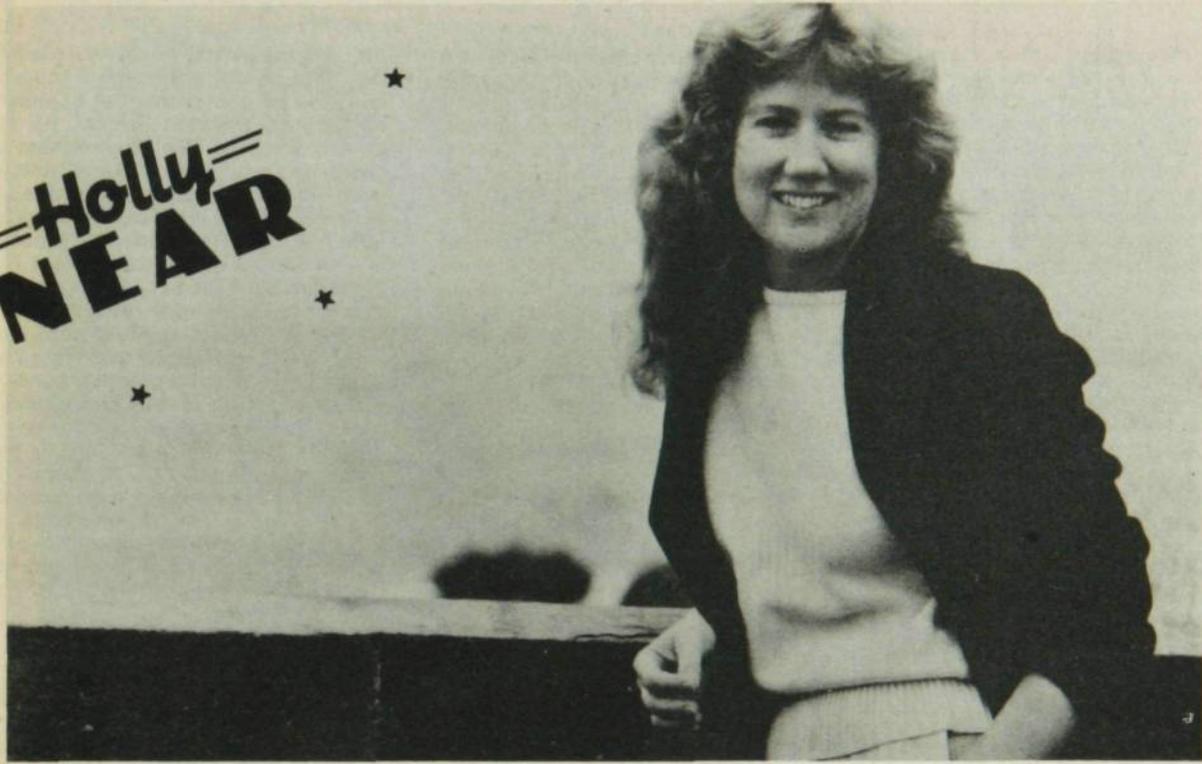


Photo : Irene Young

Des cultures lesbienne et féministe américaines des années 70 vint le phénomène de la « musique de femmes ». Musique qui parle de déception et d'aventure, de révolte et d'espoir, d'une ou de plusieurs femmes, musique conçue à l'intention de nous toutes. Holly Near est une des premières à avoir créé cette musique et demeure l'une de ses meilleures interprètes. Elle était de passage récemment à Ottawa pour promouvoir la cause anti-nucléaire d'abord, son sixième album de chansons, *Speed of light*, ensuite. **LA VIE EN ROSE** a pu la rencontrer.

LVR : Ton implication dans ce mouvement anti-nucléaire est-elle récente ?

LA VIE EN ROSE : Comment décrirais-tu ta musique ?

HOLLY NEAR : J'ai grandi avec la musique « folk », le jazz, le rock n'roll, la musique de Broadway et du théâtre et la musique pop. Une partie de cette musique venait du mouvement ouvrier et puis j'ai eu mes vedettes internationales : Piaf, Cynthia Gooding qui chante des chansons

mexicaines, espagnoles et turques, Martislava pour ce qui est de la musique hébraïque. Et surtout, la musique noire. Il n'y a pas un enfant aux États-Unis qui n'est pas touché par cette musique-là. Quand je pense à ma musique, donc, je pense davantage aux cultures, à l'histoire, aux luttes d'où elle est issue.

LVR : La tournée que tu fais en ce moment

meurt pour son frère dans un mouvement anti-nucléaire. Ça m'a inspiré dans ce mouvement anti-nucléaire.

HN : Eh bien, j'ai été un de ces enfants qu'on trimbalait dans les manifestations contre la bombe, il y a 25 ans.

LVR : Tes parents étaient donc de la gauche ?

HN : Plus ou moins. Mes parents ne parlaient jamais dans ces termes, vivant dans une petite communauté de 200 personnes qui n'avait pas, bien sûr, ses associations de socialistes et de communistes comme à New York, Détroit, Chicago... Mais tous les deux s'étaient impliqués dans des luttes syndicales et ils déploraient tout à fait les bombes sur

Hiroshima et Nagasaki. Et puis, j'ai grandi durant les années 50 alors que les alertes à la bombe étaient de rigueur dans les écoles. On ne peut pas imaginer le nombre de fois qu'on a pu se coucher sous nos pupitres, en fermant les yeux et en croyant que « les Russes débarquaient ». C'était une propagande anti-communiste terriblement efficace sur des esprits à peine formés. D'ailleurs, un des défis auxquels le mouvement anti-nucléaire fait face présentement est celui de ne pas recréer ce sentiment anti-communiste tout en critiquant les pays qui prônent le nucléaire. **LVR** : Est-ce que le mouvement anti-nucléaire américain parvient à respecter l'autonomie des mouvements féministes et lesbiens qui s'y intègrent de plus en plus ?

HN : Le mouvement anti-nucléaire a surtout réussi à revitaliser le mouvement pour la paix dont l'histoire est déjà longue. C'est un deuxième souffle qui crée, en ce moment, un grand intérêt pour le désarmement, si ce n'est qu'au niveau de notre propre survie. À l'intérieur de ce mouvement de plus en plus large, on retrouve entre autres des républicains purs et durs ainsi que des lesbiennes radicales séparatistes. Évidemment, ces gens de tendances si différentes ne travaillent pas beaucoup ensemble en dehors d'événements majeurs, tel le 12 juin à New York (voir LVR, sept.-oct. 82). Nous n'en sommes pas au point d'envisager une coexistence harmonieuse mais tout simplement de voir comment nous allons siéger ensemble sur le même comité. Mais je crois que ce contact nous force, qu'on soit de droite ou de gauche, à revoir nos perspectives. Après tout, il est important de voir comment le vrai monde est constitué et, au sein de ce mouvement, nous avons affaire aux problèmes les plus communs - sexisme, racisme, anti-

communisme, lutte des classes - ainsi qu'à des gains véritables. Au bout du compte, on a le choix ou d'avancer ou de devenir cyniques et de disparaître finalement du tableau. Pour ma part, je crois que le mouvement des femmes a touché aussi énormément d'hommes aux États-Unis, des hommes avec qui je peux maintenant travailler. De toute façon, il n'est plus possible d'identifier ses alliés ou ses ennemis de l'extérieur. On voit aujourd'hui des hommes en complet, les cheveux courts, qui font de la désobéissance civile devant une centrale nucléaire et d'autres en jeans, cheveux longs (ce qui signifiait le «peace and love» jadis), qui battent un étudiant iranien. Il faut plutôt écouter ce que cette personne a à dire, voir comment elle vit sa vie et envers quoi elle s'engage. C'est très excitant.

LVR : Est-ce que ton rapport au public est plus difficile du fait que tu es passée de la gauche au féminisme et au lesbianisme et, maintenant, au mouvement anti-nucléaire?

HN : Aucune femme ne demeure la même toute sa vie. Enfin... c'est toute la question du changement et comment on l'aborde. Personnellement, j'ai été en contact avec des mouvements et des gens parmi les plus intéressants et les plus articulés de notre époque: le mouvement des femmes, les associations qui tentent de sensibiliser le public aux problèmes des handicapé-e-s, l'information qui nous parvient de plus en plus sur le Tiers Monde, le courant pour réintégrer l'aspect spirituel dans nos vies... C'est incroyable tout ce qu'on peut apprendre sur le potentiel humain. En tant qu'artiste, je veux en apprendre autant que possible et l'intégrer à ma musique. D'ailleurs, je ne me sens pas menacée ou tirillée par la spécificité de chaque mouvement mais grandie plutôt. C'est de ma responsabilité de chanteuse de faire en sorte que le plus de gens possible entendent parler de ce qui est, finalement, le meilleur de nos vies.

JOYCE ROCK

Enfin à Mtl!

Folles ALLIÉES

Les Folles Alliées sont de Québec. Depuis un premier show improvisé pour le 8 mars 1980, elles ont joué après des manifs de femmes, fait des émissions de radio, participé à des shows-bénéfice et à la production de *Tous les jours*, un vidéo sur le harcèlement sexuel, et monté 8 spectacles originaux. Les Folles sont féministes, ont choisi la comédie musicale - et sont drôles dans la vie comme sur la scène.

Du 1er au 19 mars, elles présenteront au Théâtre expérimental des femmes* *Enfin Duchesses!*, ou l'histoire en chansons et parodies d'une révolution de Carnaval.

«Rechercher un langage humoristique, pour traduire les préoccupations souvent dramatiques des femmes (et pour) combler un vide dans la création féministe dont le contenu et le langage sont trop souvent lourds et dépourvus d'humour.»

Me rappelant avec nostalgie les débuts de LA VIE EN ROSE, j'avais avalé comme du petit lait cet exposé de principes des Folles Alliées; comment ne pas être d'accord avec la nécessité de développer un humour féministe?

Et maintenant, j'avais devant moi - fin d'après-midi à Québec - Hélène Bernier,

Claire Crevier, et Agnès Maltais. Quelques Black sur la table, de chaque côté du magnéto, pour faire passer les Humpty Dumpty B.B.Q. Alors, qu'elles me parlent d'abord de ce «vide dans les créations féministes»?

«On avait vu des spectacles féministes souvent extraordinaires: *Les Fées ont soif*, *La Nef des sorcières*, etc... ou des shows après des manifs, par exemple, et dans tous les cas on dénonçait: «nous, femmes battues, femmes violées» Déplorer, dénoncer; il y a un moment où, toute féministe qu'on soit, on a envie de rire aussi, même si

les sujets ne sont pas drôles en soi. En même temps on croit que c'est une forme de critique importante, que de savoir rire de ces affaires-là aussi, et de nos propres travers. L'humour est une arme, un moyen de se mettre en face de la situation, au lieu de rester en-dessous.

Et, oui, c'est une arme à deux tranchants. Ça risque de se retourner contre nous, d'être récupéré et utilisé contre nous - ou simplement mal interprété par les spectatrices. Alors notre souci le plus constant est de garder l'humour en évitant la récupération. Pour les *Duchesses*, par exemple, il n'était pas ques-



Photo: Sand Northrup

À gauche c'est Agnès Maltais, l'une des toiles Alliées. Les autres sont les duchesses Hélène Bernier, Lise Castonguay, Claire Crevier, Jocelyne Corbeil, le pauvre organisateur de Carnaval aux prises avec cinq duchesses féministes et saboteuses. Ça explique les culottes de peluche.



de rire des filles qui se présentent aux concours de miss. En jouant les personnages, il fallait être tendres avec elles et dénoncer plutôt la machine qui les utilise en leur faisant miroiter un beau conte de fées. Il ne fallait pas que le public puisse se taper sur les cuisses en riant d'une fille ou d'une autre; la petite niaiseuse, la granola, la petite naïve qui veut être duchesse. Ça, c'est notre souci, à chaque spectacle, de ne pas rire pour mépriser les femmes. Pour ne pas «donner d'armes à l'ennemi»; par exemple, Yvon Deschamps qui monologue sur les Noirs ou sur les femmes, il donne du poids aux préjugés. Eve, c'était l'ancêtre de toutes les épaisses... 2e ou 3e niveau d'humour, il met quand même ça dans la bouche de tous les gars qui s'en servent, en citant bien sûr Yvon Deschamps. On voulait pas que ça arrive. Et finalement, il y a beaucoup de tendresse dans notre humour vis-à-vis les femmes. Comment on procède? par création collective. Par ailleurs, c'est Jocelyne Corbeil qui fait la musique et

les paroles des chansons.

Nos passés sont différents... mais on a toutes voulu, par les Folles Alliées, concilier deux affaires: notre envie de faire un show et notre féminisme militant. Le spectacle est devenu notre forme de militantisme- parce que notre préoccupation première, la plus intégrée à nos vies, demeure la situation des femmes.

Enfin Duchesses! c'est ça. C'est parti de l'idée folle, en 1981, de faire à Québec un anti-carnaval du quartier St-Jean-Baptiste, où on aurait présenté des «vraies» duchesses typées: la féministe de la librairie Les Mutantes, l'écolo-sociale du trou à Béchereau (un terrain vague disputé entre spéculateurs et groupes populaires), la théâtruse du Hobbit, etc... Ça aurait été un happening d'un soir mais ça a bloqué, faute de temps et d'argent.

On a repris l'idée en 1982 et c'est devenu, plus qu'un (anti-)carnaval de quartier, une critique du phénomène des miss et des duchesses. On a vu que ce qu'on visait à travers les duchesses, c'était plus largement l'utilisation des femmes dans les événements culturels ou sportifs. Ce qui fait qu'on a dans le show des cheerleaders et un (faux) striptease. On a pris le Carnaval et les du-

chesses parce qu'on est à Québec. Aux États-Unis, on aurait pastiché Miss Univers.

On avait un sous-souci (rires), qui était de critiquer aussi les fêtes organisées, quand ça devient trop gros; le plaisir programmé et la jouissance organisée. Et l'argent qui mène tout ça... Les filles, elles, y croient. Ils jouent sur le rêve, et sur toute notre éducation qui nous apprend à attendre le Prince Charmant; «Si vous êtes Reine, le Prince Charmant va vous remarquer et vous admirer!» Puis là, ils ont récupéré l'histoire de la carrière: «Ça va te mener à une belle carrière dans le show business; mannequin, cover-girl, relations publiques...» Cette année, ils ont même pensé ne plus les appeler duchesses mais «relationnistes!» Tu imagines? «Enfin relationnistes!» On change les mots, mais pas l'organisation. C'est comme pour les anciens «fous» - maintenant «bénéficiaires». La réalité ne change pas, ils ont toujours besoin de filles à barouetter. Non, ils n'ont pas de problème de recrutement.»

Après deux semaines de succès au Théâtre de la Bordée, à Québec, en février dernier, et des spectacles à Matane et Rimouski en mars, qu'est-ce



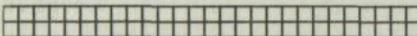
qui les a décidées à tenter le grand coup montréalais?

«On craignait d'abord que le show soit trop québécois et plein d'inside jokes. A Rimouski et Matane, on s'est rendu compte que non, que ça pognait ailleurs. Mais c'est en le jouant au congrès de l'AQJT, l'Association québécoise du jeune théâtre, qu'on en a été vraiment convaincu. Il était une heure du matin et on pensait que les quelque 250 spectateurs et spectatrices seraient trop fatigué-e-s, après déjà plusieurs autres shows, et non, ils nous ont fait une standing ovation, spontanée et unanime. On ne le croyait pas, c'était extraordinaire de voir une salle se lever comme ça, d'une claque. Et les Montréalais parmi eux nous ont dit : «Faut que vous veniez à Montréal... Le Théâtre amateur est encore au constat, vous autres vous faites du théâtre d'action». Cette critique-là nous a fait chaud au coeur, parce que c'est ça le niveau de notre féminisme : on n'a plus envie de constater ce qui se passe, on a envie de proposer autre chose, de bouger. Et ça semble nouveau pour bien des gens- dont des féministes. On ne décrit pas la vie plate des duchesses, les filles agissent et font une vraie révolution de palais (de glace). Et on a construit le show pour toucher toutes sortes de monde et les amener à une vision plus féministe des

choses. On ne veut pas virailer avec du monde convaincu et se regarder le nombril...»

Alors pourquoi jouer au Théâtre expérimental des femmes, une salle petite et déjà fréquentée par des femmes - et des hommes- plutôt convaincu-e-s?

«Parce que des salles pas trop chères que nous avions les moyens de louer, c'était la seule disponible. Et en même temps on trouvait très le fun d'arriver à Montréal par le Théâtre des femmes, en tant que troupe de femmes féministes... femmes féministes (rires), comme menstruations de femmes ou enceinte d'un bébé!!! Tout le monde rigole. Hélène explique qu'on lui a déjà reproché ce pléonasme-là : femmes féministes. «Ben, y a des hommes féministes, non?» réplique quelqu'une en blague. Re-rires. «Ah oui, on a même rencontré un gars dans un bar qui nous a dit : «Nous sommes rendus à Père de l'homme lesbien!» On a pris notre bière et on est sorties.» Ça fait trois histoires que j'entends conter comme ça, dit Claire, faudrait écrire quelque chose là-dessus!»



Quels sont les futurs projets des Folles Alliées, au fait? Finir cet hiver d'écrire et de préparer le prochain show, et essayer de devenir tranquillement à Québec une sorte de maison de production de shows de femmes, pour donner à toutes les femmes intéressées l'occasion de se perfectionner en technique de son, d'éclairage, en musique, etc. «C'est compréhensible qu'on ait de la misère à trouver maintenant des femmes

techniciennes... pour devenir bonnes, il faut en faire des shows, il faut avoir l'occasion d'apprendre...»

Mais comment diable financent-elles leur travail? Et pourquoi ne sont-elles pas subventionnées? «Nous ne rentrons pas dans les priorités régionales, ni dans les critères de subvention : même après deux ans et demi, nous ne sommes pas une troupe reconnue. Parce que faisons de la musique, de la comédie musicale, et non du «vrai» théâtre, c'est inclassable pour eux. Donc nous n'avons rien obtenu ni du fédéral ni du provincial. C'est drôle parce qu'à chaque essai, on trouvait dans les structures gouvernementales des femmes qui nous connaissaient et nous aidaient, mais notre demande bloquait plus haut... où ces femmes n'étaient plus pour décider. Et puis, parce qu'on a eu deux semaines de succès à Québec l'hiver dernier, on est supposées s'auto-financer!»

Alors, finalement, comment font-elles? «On est assez fines... on mange pas! On est rendues qu'on boit juste de la bière!» Les Black sont vides justement, et ma cassette pleine, c'est le temps de partir. En attendant de revoir - avec plaisir - les Folles enfin duchesses, le 1^{er} mars, au Théâtre expérimental des femmes.

Propos recueillis par
FRANÇOISE GUÉNETTE

* 320 Notre-Dame est, Montréal. Pour réservation : (514) 879-1306



VALOTAIRE

«Le Cantique des créatures» deet avec Suzanne Valotaire

«Je voudrais que vous sachiez que les momies ne souffrent pas. Elles ne crient ni d'horreur ni de douleur. Leurs corps se sont desséchés et leurs mâchoires se sont tout simplement relâchées.

Il faut que vous sachiez que les momies ne souffrent peut-être pas...»

(extrait du programme du spectacle)

J'avais vu la performance de Suzanne Valotaire au Théâtre expérimental des femmes, dans le cadre du «2ième Festival de créations de femmes», en juin 82. Son «Cantique des créatures» fut l'un des grands moments des 48 shows de ce Festival de spectacles de 10 minutes et moins. Une découverte. C'était sa première tentative solo.

Je l'ai revue le 19 novembre à Tangente, ce lieu d'échanges en danse contemporaine. Même émotion. Comment en parler?

Elle a découvert les momies de Palerne dans un livre. Elle les a photocopiées, photographiées et nous les montre sur diapositives dans la première partie de son spectacle. Parfois elle leur a refait un visage vivant parfois elle nous les montre telles quelles, figées, bouches ouvertes,

pathétiques ce montage visuel est une pure merveille. Ensuite elle danse. Devrais-je dire qu'elle danse ou qu'elle essaie, à travers son propre corps, de faire revivre toutes ces momies en même temps? Elle respire, elle crie, elle bouge, avec une subtilité du geste, une aisance, un contrôle que seule la concentration absolue dans l'instant peut donner. Est-ce que j'ai vu une représentation? Un spectacle? Une performance?

Je ne sais pas. J'ai vu une femme vraie et intense qui serait capable de faire frissonner le granit. C'est ce que j'ai vu

Si VOUS l'avez manquée, surveillez Suzanne Valotaire, retenez ce nom. Elle songe à faire un spectacle plus long avec cette performance. quinze minutes, c'était vraiment trop court. HÉLÈNE PEDNEAULT

HÉLÈNE PEDNEAULT



Photo Jacques Collin

LES VUES D'UNE CINÉASTE

Le cinéma québécois est atteint d'anémie chronique. La Commission d'étude sur le cinéma et l'audiovisuel - créée en janvier 1981 à la demande de Denis Vaugeois, alors ministre des Affaires culturelles - vient de lancer un cri d'alarme: si l'État n'agit pas rapidement et vigoureusement... le «transfusé» sera mort. Pour les auteurs, et, surtout, pour le milieu du cinéma, le «rapport Fournier»¹, du nom du président de la Commission, est véritablement celui de la dernière chance.

Pourquoi une intervention accrue de l'État? Peut-on se permettre une nouvelle levée de fonds à l'heure des coupures budgétaires, alors que le gouvernement coupe déjà dans le «maigre»? Il est possible et probable que des investissements accrus de l'État ne soient pas à proprement parler rentables; quoique, encore là, les bénéfices sociaux et économiques justifieraient peut-être, à eux seuls, l'intervention. N'est-ce pas le cas pour d'autres secteurs d'activités?

Mais analyser la situation du cinéma en omettant son rôle d'outil d'affirmation culturelle, c'est fausser le débat. Il s'en trouve encore pour prôner le libéralisme et faire entendre que les problèmes du cinéma québécois sont essentiellement reliés à sa qualité. Si les films étaient bons, le public irait les voir et le tiroir-casse sonnerait. Aux «meilleurs» de gagner. Ainsi, seules les recettes de guichet décideraient du type de films à faire. Le Québec aurait produit «Deux femmes en or» (cité en exemple par Michel Nadeau, économiste du journal *Le Devoir*, lors du dernier congrès de l'Association des producteurs de films du Québec), «Valérie» et «Les Plouffe». La liste s'arrêterait là, à peu de choses près.

A l'ombre des «Majors»

Aucun pays, y compris les États-Unis, n'a réussi à construire et à maintenir une cinématographie forte sans une aide importante de l'État. Le Québec ne saurait faire exception à la règle. L'engagement de la Commission d'étude sur le cinéma en faveur d'une cinématographie nationale et d'une intervention accrue de l'État «a pris racine dans une seule et même réalité qui est le lien indéniable unissant, aujourd'hui, le cinéma et l'identité nationale». Ce lien, il y a longtemps que nos voisins font compris. Le cinéma a joué un rôle de premier plan dans l'histoire de l'hégémonie américaine. Grâce à lui, l'«américan way of life» est devenu un modèle à travers le

monde. Pour cela, les Américains ont pris les moyens nécessaires. Ils exercent partout le contrôle du commerce du cinéma, par le biais de leurs réseaux de distribution, dominés par quelques compagnies, les «majors», auxquelles aucun pays occidental n'a pu échapper. Le cinéma américain occupe jusqu'à 85% du temps-écran dans les pays européens. À titre d'exemples, le cinéma allemand occupe 13% du temps-écran en Allemagne, le cinéma néerlandais 9% aux Pays-Bas, le cinéma britannique 8% en Angleterre et le cinéma suédois 7% en Suède. Seules les cinématographies italienne et française réussissent à occuper respectivement 40 et 50% du temps-écran sur leur territoire, mais ceci au prix d'investissements massifs de l'État avec l'appui d'une législation astucieuse et constamment adaptée.

Quant au cinéma d'ici, non seulement québécois mais canadien, il occupe au Québec à peine 3% de la programmation des salles de cinéma et à peine 1% du temps-écran consacré aux longs métrages sur l'ensemble des réseaux de télévision! Le Canada et le Québec sont considérés comme «domestic market»² par les distributeurs américains et ils constituent le plus important marché étranger de ces derniers: en 1980, 100 millions de dollars dont 20 millions en provenance du Québec! Tous les profits sont retournés illico aux États-Unis et réinvestis dans la production américaine. Le cinéma illustre parfaitement l'état de colonisés des Québécois, culturellement et économiquement.

Le goût du risque

Le cinéma est le seul média où l'État, canadien et québécois, n'est pas encore intervenu. Presse, radio, télévision ont toutes été réglementées afin d'éviter que ces outils essentiels ne nous échappent. C'est pourquoi le rapport Fournier recommande entre autres de limiter le contrôle par des intérêts étrangers du secteur de la distribution et de l'exploitation et d'assurer une plus juste répartition des fonds alloués à la production. La plus grande partie de ces fonds se trouve aujourd'hui entre les mains des sociétés d'État (Radio-Canada, Radio-Québec, O.N.F.), ceci au détriment du secteur indépendant qui ne ramasse que des miettes et produit pourtant les films les plus significatifs. Enfin, la Commission demande au gouvernement de manifester sa volonté politique, en votant rapidement la loi-cadre du cinéma attendue depuis 20 ans, à défaut de

quoi «le Québec se condamne à demeurer un éternel consommateur d'images importées et à se laisser ainsi définir par d'autres».

Après tant d'années de négligence politique, et trois ministres de la culture, on a peine à croire que le gouvernement actuel soit enfin décidé à poser des gestes concrets. Pour que s'épanouisse un véritable cinéma national, il faut défendre le principe de la libre expression par le biais de toutes les formes de cinéma. Là-dessus, le rapport Fournier est flou.

Jusqu'ici l'interprétation de ce principe a été principalement confiée à l'Institut québécois du cinéma (IQC), seul organisme subventionné pour le développement du cinéma québécois indépendant. Si les recommandations de la Commission sont votées, le mandat, les pouvoirs et les moyens de l'Institut seront considérablement accrus. Or l'orientation actuelle de l'Institut est largement critiquée. Ses préoccupations vont plus dans le sens de la rentabilité et de la gestion que de la création. Les responsables et les membres de ses jurys (pourtant issus du milieu du cinéma) ne misent pas, par les temps qui courent, sur l'esprit d'ouverture et sur le goût du risque, de l'innovation, de l'originalité des créatrices et des créateurs.

Moitié de la population, minoritaires comme créatrices au cinéma, nous les femmes nous retrouvons, à toutes fins pratiques, invisibles dans les réseaux de pouvoir de ce milieu. Ainsi, lors du dernier congrès conjoint des Associations de producteurs et de distributeurs de films du Québec, sur 21 panellistes invités à prendre la parole, une seule femme. De quoi faire une indignation de vestons-cravates!

«Or, la sécurité en art, c'est la mort», disait le cinéaste Jean Renoir. Le cinéma est un art et un outil d'expression culturelle avant d'être une industrie. C'est aussi un métier qui s'apprend, comme tous les autres, par le travail et dans la continuité. On peut avoir des aptitudes, encore faut-il avoir l'occasion de les développer.

Sylvie Groulx
Cinéaste

^{1/} Le cinéma, une question de survie et d'excellence, rapport de la Commission d'étude sur le cinéma et l'audiovisuel. Direction générale des publications gouvernementales, ministère des Communications, Québec 1982

^{2/} "Domestic market"; le marché national...

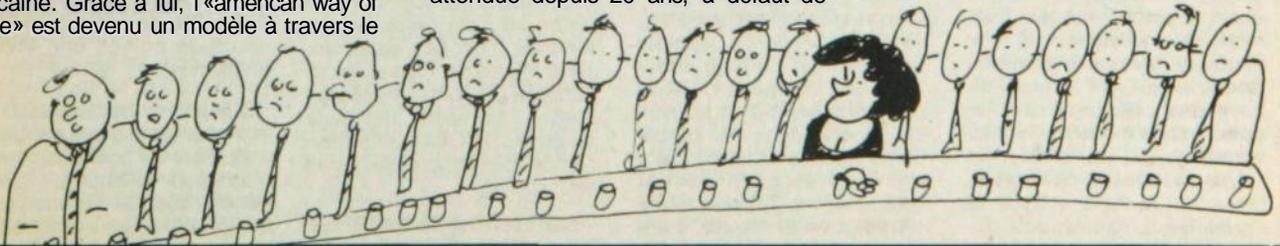


Illustration Marie Cinq-Mars

cinéma

Réponse
à Joyce Rock

Raté ce *Blind Date* de madame. C'est clair, net et précis : à part *Les Fleurs sauvages*, aucun film n'a trouvé grâce à ses yeux. Soit un sur 54 ! Belle moyenne... On l'a échappé belle!

Joyce Rock sort pour la circonstance l'épouvantail : «Tout est affreusement misogynne» et pousse même l'absurdité jusqu'à proclamer que seules les lesbiennes devraient faire des films sur les lesbiennes. Comment une cinéaste d'ici peut-elle détruire le travail de ses collègues avec autant de désinvolture et faire montre d'une étroitesse d'esprit aussi évidente?

Joyce Rock nous fait l'honneur de terminer son brillant exposé par notre film *Le Futur intérieur*. Elle est déçue et c'est son droit le plus strict.

Mais quand Joyce Rock dit : «*Le Futur intérieur* est un documentaire flou (portant sur quoi exactement... ?)», nous répondons que notre film n'est ni un documentaire, ni du direct ni un film d'archives, ni une fiction mais tout cela ensemble. Le qualificatif de «flou», c'est refuser de reconnaître que, dans la vie comme au cinéma, il n'y a pas qu'un sujet. Tout se tient Guerre et pornographie par exemple : deux images d'un même dominateur. Ce film n'a qu'un propos fondamental : donner à voir l'horreur et le mépris qu'engendre la domination de l'homme sur la femme.

Quand Joyce Rock dit : «Ce film pourrait nous amener à croire qu'il n'existe pas de collectivité féministe au Québec

bec», nous répondons que le Colloque sur les femmes et l'information qui se trouve dans le film ainsi que la manifestation de nuit organisée par le Mouvement contre le viol témoignent, selon nous, éloquentement du contraire. Comme ce film ne se veut pas exclusivement un film sur les militantes féministes, que ce soit d'ici ou d'ailleurs, ni un dossier historique sur le mouvement féministe, nous pensons que ceux-ci restent à faire, certes, mais tel n'était pas notre projet.

Quand Joyce Rock dit : «*Le Futur intérieur* nous montre les femmes en tant que victimes solitaires», nous répondons que cette affirmation est erronée. Que le film montre des femmes ayant subi les **injustices** des hommes, certes. Qu'elles en pâtissent, qu'elles ne réagissent pas, certes pas.

Voyons par exemple qui sont ces femmes du film qu'elle nomme des «victimes solitaires»... Comment en effet parlerais-je de Florence Fernet-Marchand aujourd'hui et à de plus de 90 ans, une des pionnières pour le droit de vote des femmes au Québec? Sa présence à l'écran est exceptionnelle et c'est la méprise que de la qualifier de «victime solitaire». Il en va de même de Rose-Anna Ouellet Gaspésienne ardemment impliquée dans la lutte contre la fermeture des villages du Bas-du-Fleuve active aussi au sein de l'AFEAS, du Cercle des fermières, du Conseil municipal, tel qu'elle l'affirme elle-même dans le film. Elle en ferait une tête en apprenant qu'on parle d'elle comme d'une victime solitaire... Quant au témoignage de la mère de famille, elle a rejoint les cordes sensibles de Joyce Rock et nous nous en réjouissons. Quant aux manifestations, que faut-il y voir? Des victimes solidaires?

Autre point Dans son texte, Joyce Rock écrit : «... il cache son absence de profondeur avec des tournures de style tordues telles qu'on pouvait en déceler dans les précédents films de Chabot » Cette affirmation est profondément sexiste et nie l'apport de la co-réalisatrice. Ce film a été fait en co-réalisation et nous

avons décidé ensemble d'en faire éclater le style

Sans oublier l'apport des autres collaboratrices telles la productrice, la monteuse, l'auteure de la musique et la narratrice qui y ont apporté, chacune à leur façon, une dimension personnelle

Sans oublier Virginia Woolf... Émettre l'opinion qu'il puisse y avoir eu un bon côté à la décision de cette auteure de se suicider («Elle a ainsi pu s'épargner de voir jusqu'à quel point ses écrits auront été travestis»), opinion gratuite puisque jamais autrement dénoter une tournure d'esprit pour le moins étrange.

D'une part ce film n'est pas une illustration des écrits de V. Woolf et la narration des extraits de «Trois Guinées» ne sert pas nécessairement de lien entre les séquences. V. Woolf est une voix-témoin qui s'ajoute, dans le film, à celles des autres intervenantes

En conclusion, ce film est un mariage aujourd'hui et à tous pour en arriver à un grand mouvement pour la paix, autant intérieure qu'extérieure, autant privée que publique, autant individuelle que collective. En cela, nous espérons qu'il provoquera des réflexions et des questionnements stimulants.

YOLAINE ROULEAU
MONIQUE MESSIER
JEAN CHABOT

Des univers futurs

Bleue Brume, réalisation Brigitte Sauriol Scénario B. Sauriol et Lise Abastado. Images Guy Dufaux. Son Esther Illego. Durée 27 minutes. Production Ciné-Groupe, 1982

Bleue Brume, film de Brigitte Sauriol paru? il y a un an, est réapparu sur les écrans montréalais dernièrement Sa vision futuriste de la vie des femmes n'est pas sans rappeler *Woman on the Edge of Time* (1976), roman de Marge Piercy, écrivaine féministe américaine. Il n'a malheureusement pas encore été traduit en français.

Dans son dernier film, *Bleue Brume*, Brigitte Sauriol

affirme que le Futur, celui que l'on craint la société totalitaire dominée par la propagande et l'informaticque, style *Le Meilleur des mondes* ou 1984, c'est déjà aujourd'hui.

Et s'il faut en juger par le sort que font les scénaristes à leur héroïne, les femmes n'ont comme recours dans cet univers aliénant que la fuite dans l'alcool, la folie ou même, en désespoir de cause, dans l'occupation de fonctions répressives, au même titre que les hommes.

Cette propagande est d'ailleurs spécialement dirigée vers elles : «L'égalité des droits commande l'égalité des devoirs... vous êtes jeunes et en santé, la vie vous concerne. j'ai besoin de vous...» Et la répression s'exerce surtout sur les jeunes (en fait les seuls personnages du film, à part une clocharde, des enfants et.. l'Autorité).

Or nous nous voyons vite forcées d'admettre que le petit germe de résistance que nous avons cru voir dans le personnage de Bleue Brume, n'est que le fruit de notre imagination désirante : la jeune chômeuse est forcée, comme d'autres, de fabriquer après insémination artificielle, un enfant qu'elle abandonnera à l'État Sa seule brève et vaine tentative de révolte nous est présentée lors de l'accouchement mais la fibre maternelle (?) triomphe et Bleue Brume accepte l'oxygène. La dernière

séquence nous la montre maquillée, vêtue de l'uniforme des couples contrôleurs d'identité, en train d'exercer ses fonctions auprès d'une femme qui se manifeste. C'est elle-même au début du film.

Une autre, doit-on comprendre, qui devra tôt ou tard se soumettre aux règles du plus fort.

Brigitte Sauriol présente *Bleue Brume* comme un film «coup de poing», une «mise en garde».

S'avertir collectivement et individuellement des dangers que présente pour nous l'implantation de plus en plus généralisée de technologie de contrôle est une chose, mais il me semble que



prophétiser que les femmes en seront les victimes muettes et résignées en est une autre !

Bleue Brume, mise en garde? Un triste aveu plutôt de défaite et de démission.

Prise dans un univers non moins répressif, Consuelo Ramos, l'héroïne de Marge Piercy dans *Woman on the Edge of Time*, nous présente une autre façon de vivre une situation extrême. Patiente forcée d'un hôpital psychiatrique, cobaye forcée d'une expérience médicale (on essaie, au moyen d'implantations dans le cerveau d'appareils électro-chimiques, de contrôler à distance les réactions affectives et émotives des sujets) cette New-yorkaise d'origine mexicaine, à qui on a retiré la garde de son enfant sous prétexte qu'elle le maltraitait s'efforce avec obstination et courage de résister au processus de mise en tutelle auquel l'institution psychiatrique et la société la soumettent brutalement.

A l'histoire quotidienne et contemporaine de Consuelo, Marge Piercy a intégré de façon très convaincante la présence intermittente d'un univers «futurs» où on a presque le goût d'aller vivre: la majorité des problèmes sociopolitiques actuels y sont en voie de résolution; ce monde est fondé sur des valeurs éco-féministes où la vie quotidienne, le travail, les relations amoureuses, l'éducation, la fabrication des enfants, la nature, la technologie et même la mort sont expérimentées dans le contexte de la coopération, enfin un univers dans lequel les individualités ne sont pas niées mais affirmées. Le récit passe donc nativement de la bataille de Consuelo dans l'hôpital psychiatrique à cet univers fascinant qu'elle découvre avec ses yeux questionneurs.

Tout en étant une vibrante dénonciation des conditions de vie faites aux femmes les

plus démunies, *Woman on the Edge of Time* nous offre le vécu détaillé et émouvant d'une femme qui a appris à ne plus diriger sa colère contre elle-même pour plutôt s'attaquer directement à l'ennemi.

Sans triomphalisme ou idéalisation, Marge Piercy affirme sa conviction qu'il y a des femmes qui n'accepteront jamais de n'être que des victimes. C'est cette femme qu'elle suggère de reconnaître en chacune de nous.

A lire, donc, absolument (Ou à se faire raconter en détail, en attendant une traduction.)

LISETTE GIROUARD

Une cinéaste allemande

No Mercy, No Future (La Fille offerte), de Helma Sanders-Brahms RFA, 1981

«Malgré sa violence, on ne peut reprocher à ce film d'être que de la caricature, c'est trop émouvant» Voilà un sentiment largement partagé par tou-te-s les spectatrices-teurs du film *La Fille offerte* de Helma Sanders-Brahms, présenté dans le cadre du Festival international du nouveau cinéma de Montréal à Québec en novembre 82.

Dans *Allemagne, mèreblafarde*, Sanders-Brahms dénonçait la guerre mais surtout l'oppression des femmes durant la guerre. Si la violence et l'horreur se terminent pour les hommes avec la fin de la guerre en 1945, elles ne font que changer de forme pour les femmes, après cette date. Dans *La Fille offerte*, la réalisatrice pose encore une fois des questions sur plusieurs plans: racisme, religion, lutte de classes, confrontation Est-Ouest schizophrénie et surtout l'oppression et la schizophrénie des femmes.

Véronika, l'héroïne, croyant reconnaître Jésus dans tous les défavorisés de la ville de Berlin, s'offre à eux telle une offrande au Sauveur. Espère-t-elle qu'ils la sauvent de la schizophrénie? Celle-ci s'accroît plutôt jusqu'à une

situation extrême où interviendra finalement, une femme psychiatre qui saura l'aider. La schizophrénie de Véronika peut refléter celle de toutes les femmes, la dualité entre ce que nous voulons et ce que nous faisons par obéissance.

Le cinéma allemand était présent à Québec cette année dans plusieurs salles de cinéma. Les femmes s'y démarquent avantageusement. Je crois que celles et ceux qui ont vu également *Les Années de plomb* de Margarethe Von Trotta en plus des deux films mentionnés ci-haut, admettront que les femmes allemandes laissent leur marque comme réalisatrices en nous présentant des films intéressants et en ouvrant de nouvelles voies de réflexion et de discussion.

HELENE BARIBAUT

Violence

Pink Floyd The Wall, Alan Parker Grande-Bretagne (1982), en version originale

Violent comme une indigestion bilieuse où s'étale en full color la misogynie du propos, modulé en stéréophonie par un groupe célèbre et stylisé par des animations psychédéliques percutantes. À faire vomir

Si une femme osait un film aussi haineux à l'endroit des hommes, elle serait charcutée par les critiques, son film interdit sa vie menacée! Ici on a largement louangé l'exceptionnelle qualité de cette production!

théâtre

Drôle ou pervers?

Vendredi soir. Ghyslain Tremblay et Jean-Pierre Bergeron. À compter du 18 janvier à la salle Maisonneuve de la Place des Arts.

Sur la scène québécoise, l'heure est à la comédie musicale, semble-t-il. Après *Transportalet Pied-de-poule*, voici *Vendredi soir* qui revient revampé, offrant à son tour ses petites chansons, ses

petites stepettes et surtout ses bonnes grosses farces. Que les personnages (deux gars, une fille) aient 9, 12 et 14 ans respectivement que l'histoire ait lieu un vendredi 23 juin 1963 à Jonquière, loin d'excuser la naïveté omniprésente dans ce show, ne fait au contraire qu'encourager de plus belle la débilité mentale qui, parfois, avouons-le, est drôle. Comme CROC, par exemple. Mais *Vendredi soir* est moins drôle qu'il est pervers, comme bien d'autres spectacles qui prétendent à la satire et ne servent en fait qu'à renforcer les pires préjugés.

Attifée comme une poupée Barbie, Jacynthe Lavoie est à 14 ans la petite plotte de service qu'on traite d'ailleurs de «bébé», de «touffe» et de «fendue» et qui ne rêve qu'aux gars en «convertible», au mariage et à l'histoire désastreuse qu'elle aura avec Tony Roman. Ti-Marc, lui, est un grand épais qui zézaye, un «défavorisé» battu par son père, ainsi que sa mère, bien sûr; un exécrable, un insupportable, en fait qui se promet bien de devenir chef de police pour mieux exterminer les homosexuels. Et il y a Bruno Morisset surdoué, petit intellectuel mal foutu, flanqué de *La Nausée* de J-P. Sartre comme seul compagnon de vacances, qui lui, est vraiment drôle par moments. Intervient ICI toute la problématique de: «Qu'est-ce qui est drôle?» Sûrement Ghyslain Tremblay, d'abord, qui est effectivement comique et doué et le fait que son personnage est inoffensif, tout au moins au début, et généralement plus nuancé. Mais Bruno deviendra presque aussi grossier que Ti-Marc sinon aussi cave que Jacynthe en rêvant de devenir ingénieur de bombes pour l'URSS d'où il aura le loisir de faire sauter les principales villes du Québec.

C'est d'ailleurs le climax de la pièce qui se terminera en «chorus», nos trois adolescents sautillant à l'avant-scène et chantant «La lune» de Maurice Chevalier (?). Mon dieu, qu'on s'amuse!

FRANCINE PELLETIER



vidéo

Les Mots, maux du silence Face A

Les Mots, maux du silence vidéo femmes, création, folies; réalisé par Helen DOYLE, 3/4, couleur, n&b, 60 minutes, 1982 Produit et distribué par Vidéo-femmes.

Après «C'est pas le pays des Merveilles», où elle amorçait une démocratisation d'un langage socio-culture séculaire qui conduit plusieurs femmes au délire plutôt qu'à un conformisme aliénant Helen Doyle récidive. En effet le vidéo «Les Mots, maux du silence» vient nourrir les accusations que la médecine psychiatrique encaisse de nos jours, assez mal d'ailleurs. L'idée n'est pas vraiment neuve, mais Helen Doyle oriente son propos en utilisant les témoignages de comédiennes et d'auteurs qui ont connu des périodes de déséquilibre mental, avec médication et internement forcés, ainsi que ceux de femmes qui, alors qu'elles étaient hospitalisées, ont mis sur papier leurs états d'âme, écrits et dessinés. Ces der-

nières fournissent assurément la meilleure illustration du sujet du vidéo. Le message est résumé sur le feuillet publicitaire: «La psychiatrie et nos préjugés, réponses quotidiennes à celles que l'on dit FOLLES... Une réflexion qui s'ouvre sur la CRÉATIVITÉ...»

Déjà, ces quelques lignes m'avaient rendue méfiante. Je n'aime pas les équations simplistes et malheureusement, «Les Mots, maux du silence» ne m'a pas convaincue que la folie est obligatoirement génératrice de créativité. Bien sûr, il y a folie et folie, Marie Cardinal, Pol Pelletier et d'autres s'évertuent à nous le dire pendant 60 minutes. J'avais compris, mais je préfère de loin les explications de la psychiatre Suzanne Démorçion, un langage complaisant qui foisonne dans ce deuxième vidéo sur la folie. Avant tout, le vidéo est comme le cinéma et la télévision, un médium électronique visuel. Or, si l'intérêt du spectateur n'est pas le but recherché, qu'on écrive des thèses ou alors que Ton fasse carrément du reportage mais ciel! assez de ces allégories, de ce langage hermétique! Je me croyais dans les plus belles pages d'Hubert Aquin, mon soporifique préféré.

C'est dommage car la démarche d'Helen Doyle est intéressante, mais - est-ce faute d'un montage plus judicieux? - ce deuxième vidéo me semble piétiner. Tant mieux si elle n'a pas dit son dernier mot

• Qui intervient dans «C'est pas le pays des merveilles», mais dont les propos ne trouvent pas d'équivalence dans «Les Mots, maux du silence»

CHANTAL SAURIOL

Face B

* *Les Mots, maux du silence* a obtenu le «gris-gris» d'or du 3e festival-séminaire «Psychiatrie et culture», à Nice, en France, le 30 octobre dernier.

Qu'est-ce qui rend ce vidéo sur la folie et la création intéressant important? Sa forme? Non, car c'est une suite d'interviews comme on en a vu souvent à la télévision ou dans d'autres vidéos. Les interviews deviennent passionnantes quand les intervenantes ont quelque chose de fondamental à dire et qu'elles le disent avec leur voix, leurs yeux, leur peau, leur ventre. Tout le travail consiste dès lors à cerner cette vérité et cette fragilité. Il est important que la caméra n'aille pas se perdre dans des virevoltes esthétisantes et inutiles. Ce qu'a fait Helen Doyle: être à l'écoute.

Et pour une fois, après tant de discours sur la folie, de shows, de livres, d'errance sur, autour, dans, avant après la folie, on entend enfin des paroles qui remettent les choses à leur place. C'est-à-dire qui replacent la folie au milieu du cri, de la souffrance, de l'expression de l'indicible. Cela pourrait aussi s'appeler

«Deux ou trois choses que je sais d'elles». Celle à qui l'on doit de nous dire tout cela avec intelligence, lucidité et émotion, c'est surtout Pol Pelletier. La souffrance à l'état brut ne génère aucune création, l'énergie étant tout entière utilisée, brûlée dans cette traversée du miroir. C'est lorsqu'on revient de ce long voyage que l'on peut (mais pas nécessairement) mettre en image, en écriture, en musique tout ce que l'on a appris.

CLAUDINE RUDOLPH

télé

De Métro-boulot-dodo à La Bonne aventure

Alors que le rapport APPLEBAUM-HÉBERT vient jeter le désarroi et l'amertume chez les réalisateurs, je suis assignée à vous faire un topo sur quatre nouvelles émissions de notre télévision radiocanadienne. Ledit rapport m'aurait sans doute indignée, il y a quelques semaines. Aujourd'hui... et bien aujourd'hui, je ne sais plus. Évidemment ce serait infâme de priver les travailleurs-euses du secteur culturel d'une source de revenus importante, si l'application des recommandations du rapport a l'effet de cesser la production interne, dans le domaine du divertissement. Mais un autre

DES VIDÉOS ÉDUCATIFS ET CULTURELS

- métiers traditionnels et non-traditionnels
- condition féminine
- santé physique et mentale
- modèles et conditions de vie

**GROUPE
d'intervention
VIDÉO**

Catalogue disponible au
1308 rue Gilford, Montréal, Québec H2J 1R5 (514) 524-3259



intérêt m'apparaît tout aussi important à protéger: celui des spectateurs-trices que nous sommes, pour qui l'hiver sera fort long.

Même Dominique Michel trouve le script de METRO-BOULOT-DODO platte. (D'après Louise Cousineau, La Presse) Et moi alors! Des plaisanteries grossières, des mimiques indéchiffrables, un humour que n'envierait pas Gilles Latulippe, et par-dessus tout, de la bonne vieille misogynie, d'un style démodé, des personnages féminins qui vous font douter de l'authenticité même du cliché illustré. Personnellement des femmes comme ça, j'en vois jamais, et je fréquente un milieu traditionnel, croyez-moi. Je n'en veux pour exemple que la célibataire toutoune, au vocabulaire féministe radoté, qui révèle à chaque émission sa secrète ambition: elle se cherche un mari! Bête à pleurer, je vous dis. On finit par éprouver de la compassion pour les comédiennes qui n'ont pas grand-chose pour faire valoir leur talent par les temps qui courent.

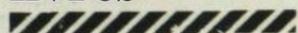
En tous cas, ce n'est pas Lise Payette et ses bonnes intentions qui vont me convaincre du contraire. La jeune femme blonde à la veille de se retrouver plantée là, avec son fils, par un mari aux allures ingrates et toujours parti, absorbé par son job, la jeune artiste pigiste, exubérante et formidable; la mère de famille, épouse et mère comblée, qui vit un rapport de couple — de son mari parfait et finalement l'avocate jeune et belle, brillante de surcroît qui fait aussi du droit matrimonial (!!!) et qui adore sa profession: pas un de ces personnages ne me semble crédible. Lise Payette écrit très bien ses souvenirs de politique, mais l'écriture pour la télévision, là je regrette, mais ce n'est pas du texte journalistique parlé. On a l'impression de se faire

faire la leçon, et je m'inscris en faux contre ce ton nouvelle morale.

Pour les autres, j'ai manqué de courage. Quand on est au point où l'on s'ennuie de *Cré Basile*, il y a un malaise. Je voudrais bien que les filles de LVR soient un peu moins cavalières, au moment de distribuer les assignations.

CHANTAL SAURIOL

livres



Le féminisme selon les romans populaires

Les Amantures, de Bertrand Gauthier. Libre Expression, Montréal, 1982.

The World According to Garp, de John Irving. Pocket Books, New York, 1979.

Lorsque le féminisme devient le prétexte et la toile de fond de romans écrits par des hommes et que ces livres ont du succès, est-ce à dire que le féminisme est passé dans les moeurs?

Les Amantures, premier roman d'un auteur qui, à venir jusqu'à maintenant écrivait pour les enfants, semble vouloir l'affirmer. Dommage qu'on n'y croie pas tellement Car il ne s'agit pas ici d'une véritable histoire, d'un univers dans lequel on pénètre mais plutôt des détails de vie de deux personnages: Gaétan Prince et Marie Lajoie. Le premier fait figure de partait «loser», celui qui n'a jamais eu de succès avec les «filles» et que — dans le scénario des femmes incommode encore davantage. Heureusement qu'il y a Marie qui, elle, est pleine d'initiative, de projets et de courage. Mais le déroulement de ce roman est trop facile, les personnages trop simples quoique hilarants par moments, pour vraiment convaincre du parti pris pour les femmes, ce qui semble être un but du livre. À moins que ce ne soit pour rire? *Le Monde selon Garp*, le

célèbre best-seller de John Irving, est de façon générale, beaucoup plus subtil. Un roman sciemment construit pour plaire et construit, par ailleurs, comme une trappe à souris. On peut aimer ou haïr, mais c'est à lire si ce n'est que pour voir qu'il y a des livres brillamment manipulateurs.

À s'en tenir aux principaux personnages féminins du livre, Jenny Fields, la mère de Garp, et Helen Holm, son épouse, on pourrait dire que John Irving, comme Bertrand Gauthier, croit les femmes plus fortes, plus autonomes et plus sages que les hommes. À côté d'elles, Garp paraît toujours un peu échevelé, insécure et tendu quoique fort sympathique. Garp est écrivain, après tout mais sans jamais pencher du côté des intellectuels froids et désincarnés. Non, Garp est un père obsédé par le bien-être de ses enfants, un homme

qui aime sa femme et qui se plaît à faire la cuisine et le ménage. Une vraie femme!... ou tout au moins un homme qui intègre certaines valeurs féminines. De plus, le monde de Garp traite les femmes sur un pied d'égalité. Notre héros a donc compris une bonne partie du message féministe. D'ailleurs, Garp a beaucoup d'amies féministes, en commençant par sa mère, qui deviendra un véritable symbole du mouvement des femmes.

Or le fait d'intégrer le féminisme par l'intérieur, de façon très «casual» et quotidienne, me semble un moyen que l'auteur utilise pour désamorcer la critique qu'on pourrait faire de son roman. Un autre étant(et celui-là, j'avoue, plus efficace) d'avoir prévu les critiques d'ordre littéraire et de les faire dire par T.S. Garp lui-même, de sorte qu'on se sent toujours un peu cheap de penser ce qu'on pense de ce

MARC-AURELE FORTIN



à 20h30 LE MERCREDI 19 JANVIER

Une dramatique de Christian Delmas sur 11 vie et l'oeuvre du grand peintre québécois.
Réalisation: Jean Salvay

L'autre
télévision



Radio
Québec



livre. Vous trouvez que c'est une histoire quelque peu simpliste, manquant de profondeur, de raffinement, ponctuée de rebondissements ridiculement violents et dramatiques? Garp affirme avec sa verve habituelle: «Life is an X-rated soap-opera» Et qui pourrait dire le contraire?

Mais là où *Garp* ne peut que rebuter c'est dans le portrait global qu'il peint du féminisme en tant que mouvement. D'ailleurs, tous les éléments dramatiques majeurs du livre sont dus en quelque sorte au féminisme. La naissance de Garp, la mort de son

fil, la mort de sa mère et, finalement sa propre mort sont tous le résultat d'une certaine émancipation féminine, émancipation qui ne se contente pas de libérer des femmes en particulier et une mentalité en général mais qui tue aussi des «innocents». Irving consacre beaucoup de temps à caricaturer le mouvement féministe par l'intermédiaire des Ellen-Jamesians, groupe de femmes qui se coupent littéralement la langue par solidarité avec Ellen James qui, dans le livre, se fait trancher la langue par ses violeurs. Extravagant pied-de-nez de la part de l'auteur qui de toute évidence perçoit le radicalisme comme étant ridicule et hystérique. Et, en fait, dès que le féminisme est vu sous l'angle d'un rassemblement large, il prend vite une allure sectaire, autoritaire, «bitchy».

D'après moi, c'est là le grand message du livre. Des femmes fortes, des femmes qui ne cadrent pas avec la norme (Roberta Muldoon, la grande amie de Garp, est une transsexuée, après tout), des femmes autonomes, c'est très bien, voire nécessaire. Mais méfiez-vous des groupes, de cette collectivité qui déforme l'individu-e et le vécu. Ce roman est peut-être surtout un grand plaidoyer pour l'individualisme (peu surprenant alors que Garp soit écrivain). Et un individu ne se mêle pas de changer le monde, un individu fait son possible, comme Garp. C'est ce qui est vrai, émouvant et intéressant. Et jusqu'à un certain point, John Irving a raison. D'ailleurs, cet auteur peint très mal «le monde» dans le sens d'une entité sociale qu'on sait authentique. Il n'y a, en fait, que des individu-e-s privilégié-e-s

dans son roman. Or quand il se penche sur la «collectivité», cela ne dépasse guère le genre de commentaire si souvent entendu de nos jours. Tenez, encore l'autre soir, dans un bar. Un homme me disait: «J'veux ben que les femmes soient égales, mais pourquoi est-ce que vous avez besoin de vous énerver?» John Irving a certainement plus de talent et de finesse que mon interlocuteur mais il pose essentiellement la même question. Et quand il ne s'agit pas d'ignorance crasse, quoi d'autre que la peur peut expliquer ce genre de réaction?

Conclusion: il y a des mythes et il y a des mœurs. Malheureusement nous sommes encore trop à nous débattre avec les premiers pour vraiment faire partie des seconds.

FRANCINE PELLETIER



LE Collectif Clio

IL'HISTOIRE DES FEMMES AU QUEBEC

Depuis quatre siècles



Quinze

Le Collectif Clio — 528 pages \$18.95

enfin,

LE LIVRE QUI MANQUAIT À NOTRE HISTOIRE

L'HISTOIRE DES FEMMES AU QUÉBEC

DEPUIS QUATRE SIÈCLES

"Les femmes dans l'histoire, l'histoire des femmes. Il aura fallu la détermination de quatre femmes d'aujourd'hui pour sortir de l'ombre celles qui furent nos aïeules, leur donner vie et visage, et toute la place qui leur revient. Imaginer ce qu'a pu être leur vie."

Anne Richer
La Presse, samedi 4 décembre 82

Quinze

EN VENTE PARTOUT



Un bilan courageux

Sans fleurs ni couronnes, des luttes et des rires de femmes. C. P. 687. Succ. N. Montréal H2X 3N4

C'est le titre (un peu macabre?) du bilan de la revue *Des luttes et des rires de femmes* qui, après quatre ans de production, a malheureusement cessé de publier à l'automne 81.

Depuis le temps que nous songeons, individuellement ou collectivement, à taire le point sur tout ce que nous pouvons vivre en étant impliquées dans des groupes de femmes, voici que certaines femmes de DLR, ainsi que quelques collaboratrices, ont eu le courage et l'énergie de le faire. Courage parce qu'il faut gratter bien des bobos pour réussir à dire ce qui nous chicotte depuis longtemps; énergie parce que ce genre de processus peut prendre un temps considérable. Et c'est dans ce sens que ce livre est extrêmement important pour toutes celles qui ont vécu une expérience de «groupe» ou qui y songent sérieusement. Beaucoup plus qu'un document d'archives - quoique y sont inclus l'historique de la revue, ses critères, ses grands thèmes, etc. - le Bilan fait état des attentes, des frustrations, de l'idéalisme parfois démesuré qui nous gagnent dans de telles circonstances.

FRANCINE PELLETIER

Un recueil utile

Ainsi disent-elles. Madeleine Hébert, Opuscule, Montréal, 1982.

Les dictionnaires de citations abondent et j'en ai raffolé pendant des années, plus précisément jusqu'à ce que je prenne conscience que j'avais un sexe et qu'il fallait que je sois bien masochiste pour me complaire dans cet univers où Plin l'Ancien et

Sacha Guitry se partagent toujours la vedette. Depuis, je m'y suis quand même référée souvent (chassez le naturel...) parce qu'un bon recueil de perles sexistes et misogynes est parfois utile à une féministe. Mais la gaieté n'était plus au rendez-vous.

C'est pour cela que je tiens à dire merci à Madeleine Hébert, la femme infiniment patiente qui, sous le titre AINSI DISENT-ELLES, a répertorié plus de 1 000 citations de 470 femmes et les a regroupées en thèmes, selon la coutume, avec en index de courtes notes biographiques sur les auteures citées. Son livre manquait à notre culture, et j'ai enfin pu me délecter impunément de ce merveilleux effet baroque créé par la cohabitation inusitée d'autant de femmes de toutes les idéologies et de toutes les époques, allégrement citées hors contexte, pour une fois sans qu'on puisse y trouver à redire.

Pour aligner ces petits bouts de phrases drôles, tristes, insolentes, ridicules, pertinentes, profondes ou simplement creuses, il faut une bonne dose d'espièglerie. Est-ce pour cela que Madeleine Hébert attribue à Nicole Brassard le célèbre slogan «La vie privée est politique», inventé et utilisé depuis une quinzaine d'années par les féministes américaines? Ou est-ce parce que : «On appelle cultivé un esprit dans lequel on a semé celui des autres.»

Comtesse Diane, *Le pour et le contre*
Je vous le dis, un livre utile...

SYLVIE DUPONT

Une femme et son époque

Ma vie comme rivière, récit autobiographique 1939-1949, tome 2. Simonne Monet-Chartrand, Les Éditions du Remue-Ménage, 1982 15.95\$.

Le tome 2 du récit autobiographique de Simonne Monet-Chartrand, paru l'automne dernier, me fait penser par sa construction à *[Affaire Prentice]*, ce roman policier

qu'on s'arrache ces temps-ci parce qu'on y trouve, retenus par un ruban rouge comme dans un «scrap-book», tous les indices matériels recueillis pendant l'enquête et nécessaires à la résolution de l'énigme. De même, madame Chartrand nous donne un accès direct à sa vie :

«(...) je la livrerai au public à travers des textes véridiques d'époque, rédigés sans prétention littéraire. Délibérément, je me refuse à les analyser, à y rechercher une idéologie. (...) Je ne veux rien prouver»

L'ouvrage se bâtit donc presque en dehors d'elle, à mesure qu'il émerge de ses vieilles lettres, de ses journaux intimes, de ses agendas et de ses conférences, mais aussi de la correspondance amoureuse de ses parents, du carnet de notes de son père, le luge Amédée Monet, et des lettres d'amour de son fiancé, puis mari, le syndicaliste Michel Chartrand. Loin de ces mémorialistes qui nous restituent du passé revu et corrigé une version digérée, et donc claire et nette, Simone nous laisse l'entière responsabilité du *Voir, Juger, Agir*.² Et ainsi, elle nous confronte à l'ambiguïté de toute existence

Là où l'image prend de la densité, c'est quand les archives laissent entrevoir le conflit entre la femme et son époque, quand le pacifisme viscéral de sa vingtaine débordé l'étroitesse d'un nationalisme canadien-français qui refuse moins la guerre que la perspective de se battre aux côtés des Anglais; quand malgré les opinions de son mari, elle appuie le comité des femmes de Thérèse Casgrain, qui lutte pour que les allocations familiales fédérales soient versées directement aux mères alors qu'au Québec, le Bloc Populaire (où militent les Chartrand) ainsi que les syndicats, les curés et toute l'élite nationaliste s'opposent farouchement à cette ingérence fédérale qui «menace les droits des pères de famille» du Québec; quand les grossesses successives commencent à lui peser ainsi que les

perpétuelles absences de son mari, accaparé par des causes qu'elle endosse, oui, mais qui ne l'empêchent pas de constater avec une tristesse teintée de reproche: «Actuellement nous vivons toi et moi des réalités tout à fait différentes»...

Tome 1 et tome 2, cet ouvrage autobiographique ne plaira pas à celles qui cherchent toujours dans un livre la saveur particulière des plats longuement cuisinés. Par contre, celles que ne rebute pas la crudité de la matière y trouveront un ouvrage véritablement documentaire sur la petite comme sur la grande histoire qui ont fait des femmes de la génération de Simonne Monet-Chartrand - nos mères - ce qu'elles ont été et ce qu'elles sont encore.

SYLVIE DUPONT

1/ *L'Affaire Prentice.* Éditions Ramsay, Paris

2/ *Devise et méthode d'intervention de la Jeunesse étudiante canadienne (JEC) où Simone militait activement*

Perspectives féministes

Suzanne Blaise, *Des femmes de nulle part.* Tierce, Paris, 1981.

Après plus de 15 ans, le mouvement des femmes, un peu partout, s'interroge sur ses perspectives politiques. Les voies de l'émancipation semblent parsemées d'embûches, la récupération nous guetterait de toute part, quelle place reste-t-il donc pour le développement d'un projet féministe de transformation sociale?

À partir d'un bilan du mouvement français, Suzanne Blaise tente de répondre à ces questions. Ses réponses, on peut les trouver parfois maladroites, incomplètes ou théoriques. Mais dans l'ensemble le raisonnement est stimulant et qui, de nos jours, peut éviter de se poser de telles questions?

DIANE LAMOUREUX



permis l'évacuation des femmes du champ de la pensée politique.

Un ouvrage passionnant très fouillé, nécessaire à toutes celles qui voudraient envisager de nouvelles perspectives de penser le politique, par une des fondatrices du Feminist Party of Canada.

Penser le politique

DIANE LAMOUREUX

Mary O'Brien, *The Politics of Reproduction*, Editions Routledge and Kegan Paul, London, 1982

Le sexisme est-il inhérent à la théorie politique? A partir d'une critique épistémologique de Hegel et surtout de Marx, Mary O'Brien entreprend de démonter et démontrer en quoi la séparation entre privé et public, et entre production et reproduction, a

Healthsharing

Mis sur pied il y a trois ans, *Healthsharing* est un magazine sur la santé des femmes qui a su se créer une place respectable au sein des publications féministes au Ca-

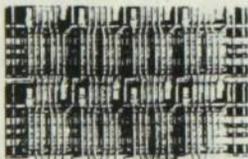
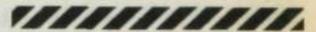
nada. Tirant à 3 000 exemplaires, comptant 2 000 abonnées, le magazine aborde un éventail de sujets allant du plus traditionnel (la contraception, le cancer du col de l'utérus, les alternatives à l'accouchement à l'hôpital) au plus général (l'herpès, les effets des rayons X et des écrans cathodiques) jusqu'au **politique** (le pouvoir de la médecine, le rôle des infirmières, la recherche médicale, l'approche préventive versus curative de la médecine). De plus, le format de *Healthsharing* - quelques longs articles et beaucoup de petites nouvelles - est très agréable à lire.

Mais ce désir d'être un magazine «national» - «un moyen pour faciliter la communication des femmes à travers le Canada» - demeure ambigu. Au début, *Healthsharing* se voulait un magazine bilingue

mais a du abandonner ce projet fort ambitieux faute de ressources et de contacts avec le mouvement des femmes au Québec. Réalisme oblige. Mais ne serait-il pas encore plus réaliste d'admettre que *Healthsharing* est un magazine pour l'Ontario d'abord puisqu'il est produit et majoritairement diffusé là-bas ainsi qu'inspiré par les réalités de cette province? Il semblerait que le «coast to coast» soit un idéal bien tenace pour celles aussi bien que ceux qui habitent les provinces anglophones.

JANET TORGE

Les Presses de la santé



LES PUCES

LES PUCES QUI PIQUENT NOS JOBS

DOCUMENT DE SENSIBILISATION SUR LA MICROÉLECTRONIQUE

UNE NOUVELLE PUBLICATION DU COMITÉ DE LA CONDITION FÉMININE DE LA CSN



Disponible aux bureaux de la CSN

\$1.50

CUBA

Avec la participation de: Carrefour culturel de l'amitié

QUÉBEC  CUBA

LA HAVANE
Hôtel Séville
5 nuits

à partir de

796\$
(10 jours — 9 nuits)

PLAGE-HÔTEL
Playa-Hermosa
4 nuits

DÉPARTS:
1er - 10 février 1983
15 - 24 février 1983
22 et 31 mars 1983
5 et 14 avril 1983

COMPREND:
Avion-hôtel, transport
3 repas par jour
guides Cubatur
et CCAQC

INCLUS: VISITE
centre éducatif d'hôpital
organisation de masse
d'usine
plan de construction etc.

 **AGENCE DE VOYAGES
LANDRY INC.**

1829, avenue Mont-Royal — Montréal H2H 1J2
524-3695

En collaboration avec Tour Cubacan Inc.

Permis du Québec



événements

Pour faire sauter la porno

Le Général Custer est ce fameux militaire américain qui engagea le 26 juin 1876 une bataille épique contre les Sioux du Mid-West et qui perdit. Ses troupes furent lavées et lui-même n'en sortit pas vivant. Voici donc qu'il revient pour prendre sa «revanche» par l'intermédiaire d'un jeu vidéo intitulé «Custer's Revenge».

Ainsi la misogynie à son meilleur «strikes again». Il suffirait d'ailleurs du slogan publicitaire de Custer's Revenge, «When you score, you score», ou librement traduit, «Violez et comptez des points», pour nous rappeler que 1) la violence est l'affaire des héros, 2) les héros sont des hommes, 3) les femmes et/ou les minorités sont les meilleures victimes. De plus, ce jeu vidéo n'est que le premier d'une série de 25 qu'American Multiple Industries (AMI) compte mettre sur le marché d'ici peu. Cela amènera cette compagnie au deuxième rang des fabricants de jeux vidéo, après Atari.

Soucieuse de ne pas compromettre sa position en tant que grande meneuse du marché, Atari poursuit AMI en justice, se définissant comme un organisme sérieux et orienté vers la famille, et déplorant son association forcée et obscène avec AMI (en effet, Custer's Revenge ne peut être joué que sur le système Atari 2 600 VCS). Atari a d'ailleurs reçu plus de 1 000 plaintes téléphoniques dénonçant la nature sexiste et raciste du jeu.

Coalition anti-Custer

Les plaintes ne se sont pas fait attendre ici non plus. Grâce à l'initiative de la section montréalaise de La Voix des femmes, une coalition fut formée afin d'empêcher l'importation de Custer's Revenge. Le ministre fédéral des Assises et douanes, Pierre Bussièrès, submergé par des lettres de protestation, a dû céder: considéré comme obscène, le jeu ne sera pas importé au Canada.

Il faut admirer la vitesse et l'efficacité de cette campagne anti-porno mais le problème reste entier. D'abord les jeux vidéos connaissent un succès de plus



Photo: Robert Elchevery

Manifestations devant le Café Caprice, à Montréal, le 3 décembre.

en plus grand, tout comme la porno, et malgré la poursuite contre AMI, il est fort probable qu'ils s'encouragent l'un l'autre. Ensuite, qui croit vraiment à l'obscénité de nos jours? De l'aveu même de la Gendarmerie Royale, seulement 10% du matériel «pouvant» être classé «obscène» est arrêté à la frontière. Pour les gardiens de l'ordre, se dit obscène ce qui est explicite. Or Custer's Revenge, au départ, n'était pas assez «explicite» pour être considéré comme obscène puisqu'on ne voyait pas le bon Général en train d'éjaculer (!) par exemple.

En fait, c'est par le biais de «l'indécence» qu'on a plutôt réglé le cas du Général. Le code criminel définit l'indécence comme étant contraire à la vie publique de la majorité des citoyens-s. Ainsi un tollé de protestations peut finir par convaincre le législateur que telle production est contraire au bon usage. Ce qui explique, sans doute, pourquoi la ministre a la Condition féminine, Judy Erola, s'est dite impuissante pour agir dans cette affaire sans l'appui massif des femmes. Mais tout cela demande beaucoup de temps et d'énergie et c'est à se demander s'il va falloir faire le travail des élu-e-s encore longtemps. De toute façon, la protestation n'est pas toujours couronnée de succès, loin de là.

Nos modèles 1983

Partait exemple d'insuccès: le piquetage organisé le 3 décembre dernier devant le Café Caprice, bar de danseuses nues à Montréal, pour protester contre une bannière en vitrine annonçant: «Nos modèles 1983 sont arrivés». Quoique deux femmes et un homme — par jenesaisquelourdémagieetdoutecourage - aient pu s'introduire dans le bar pour arracher la bannière, elle fut aussitôt remise. Sans doute sur la directive du gérant, un homme d'une quarantaine d'années qui durant toute la

manifestation s'est tenu devant la porte de son bar, l'air railleur et arrogant, lançant de temps à autre: «La liberté, qu'est-ce que vous en faites?»

Il n'y a aucune loi pour nous aider dans un cas pareil. Au contraire. Les flics, fort nombreux ce soir-là quoique relativement impassibles, ont été fidèles à leur plus grand devoir: protéger la propriété privée, quelle qu'elle soit. Le manifestant qui réussit à s'introduire à l'intérieur fut arrêté pour méfait et, somme toute, on peut se compter chanceuses de l'avoir échappé belle.

Entre-temps, rien n'a changé au Café Caprice ni dans l'industrie pornographique en général. Comment alors s'étonner que le Wimmin's Fire Brigade ait posé des bombes à feu dans trois succursales du Red Hot Video à Vancouver le 22 novembre dernier? Un des établissements fut totalement détruit et un autre sérieusement endommagé. Aucun-e blessé-e. par ailleurs, le WFB s'étant assuré que personne ne serait sur les lieux au moment de l'attentat. Dans une déclaration expédiée dans certaines salles de nouvelles de la ville, le groupe de femmes affirme que: «La pornographie incite les hommes à confondre la sexualité et la violence et, les démarches légales ayant échoué, il ne reste plus qu'à changer la situation par d'autres méthodes.»

Certain-e-s crieront à la contradiction (les femmes ne se disent-elles pas contre la violence?) mais il n'en demeure pas moins que la violence dans ce cas n'était dirigée ni contre le gérant du Red Hot Video ou son personnel ni contre les pornocrates en général mais contre des objets qui concrétisent peut-être mieux que d'autres l'oppression des femmes. Vient le jour où trop, c'est trop, et où il faut trouver le moyen de se faire prendre au sérieux. Depuis le temps que nous disons que nous ne sommes pas des objets sexuels...

FRANCINE PELLETIER

CALENDRIER

Cinéma

Paris: le Centre audio-visuel Simone de Beauvoir

Le Centre poursuit une double vocation: la production et l'archivage de films et vidéos féministes. Sur le plan de la production, l'équipe du Centre a reçu une importante subvention de départ qui lui a permis de se doter d'un matériel de tournage et de montage, vidéo 3/4 de pouce couleur. La production des films se fait sous trois formes: 1) le Centre produit lui-même le film qui sera loué ou vendu par la suite; 2) la coproduction avec d'autres types où le Centre fournira généralement une technicienne et le matériel; 3) le film de commande. Par ailleurs, les femmes désirent regrouper au Centre le plus grand nombre possible de films et vidéo déjà réalisés en France et aussi à l'étranger (elles ont déjà quelques vidéos venant du Québec). Ces films sont transférés sur support vidéo afin, d'une part, de les préserver de la détérioration matérielle mais aussi souvent, tout simplement, de l'oubli et d'autre part, de les rendre accessibles par envoi vidéo à sultation gratuite sur place. Le Centre a déjà archivé 130 films et la consultation, semble-t-il, marche très bien.

Festival de Sceaux

Attention, réalisatrices d'un nouveau film et cinéphiles qui ont l'occasion (et les moyens) de voyager! Le 5e Festival international de films de femmes de Sceaux aura lieu du 12 au 20 mars prochain, à Les Gémeaux, Centre d'action culturelle, 49, avenue Clémenceau, 92330 Sceaux, France.

C'est ce festival qui élit *Allemagne, mère blafarde* (Helma Sanders-Brahms) comme meilleur film de 1980, ce qui permit au film d'être distribué en France et, enfin! au Québec.

HÉLÈNE BOURGAULT

Cinéma féministe en Allemagne

Le magazine américain de cinéma JUMP CUT publiait récemment (numéro 27) une section spéciale intitulée:

«Film and Feminism in Germany Today». Cette section comprend des articles et des entrevues avec, entre autres, Jutta Bruckner (*Les Années de la faim*), Cristina Perincioli (*La Patience des femmes fait la force des hommes*) et Helga Reidemeister (*This is Destiny?*)

Pour se le procurer, écrire à: JUMP CUT, P.O. Box 865, Berkeley, California 94701, USA. Abonnement: 8\$ pour quatre numéros ou 2.50\$ l'exemplaire.

JOYCE ROCK

Danse

DANSE DE LA SAINTE-VALENTINE

Pour femmes seulement Au bénéfice de la mensuelle Ça s'attrape. Le 14 février au YWCA, 1355, Dorchester ouest Montréal.

Pour plus d'informations: Marie-Michèle: 288-4749.

Conférences

LES LUNDIS DE L'HISTOIRE DES FEMMES (AN 3): LES FEMMES ET LEUR CORPS

10 janvier: «Étymologie de certains mots qui nous définissent en tant que femmes» avec Lise Vaillancourt 20 h 30, au TEF. (voir plus haut)

14 février: «Le corps plutôt que le subconscient» avec Dena Davida Anne Brazeau, Jocelyne Dubuc 20 h 30, au TEF.

ET AILLEURS

19 février: «Les Faiseuses d'image: les femmes et le cinéma», conférence de Jovette Marchessault.

Librairie des Mutantes, 161, rue St-Jean, Québec, 418-522-0219. 16h.

23 février: «L'aventure littéraire des femmes: 2 000 ans de culture I» de Jovette Marchessault

Bibliothèque Langelier, 6473, rue Sherbrooke est Montréal.

Exposition

MAGDALENA ABAKANOWICZ

Figure internationale de l'art du textile. Du 10 février au 27 mars, Musée d'art contemporain, Montréal.

Attention: artistes québécoises

La Galerie Powerhouse, avec l'aide d'une subvention du ministère des Affaires culturelles, est en train de réorganiser son Centre de documentation. Ce centre comprendra désormais des dossiers de femmes artistes professionnelles.

Vous êtes invitées à faire parvenir un maximum de quatre diapositives, avec titre, médium et dimensions, pour indexation. Veuillez inclure un curriculum vitae et une description de la démarche poursuivie.

Ce centre devrait contenir les dossiers d'environ 1000 artistes qui pourront être mis à la disposition des curatrices, des universités, d'organismes gouvernementaux et d'autres intéressé-e-s. POWERHOUSE, 3738, St-Dominique, Montréal H2X 2X9. Tél. 514-844-3489.

Théâtre

LE RIRE DE L'ÉTRANGÈRE

À partir de textes de Suzanne Jacob. Montage des textes et mise en scène: Laurence Jourde Assistance à la mise en scène: Catherine Gadouas. Scénographie: Johanne Pellerin. Costumes: Jacinthe Vézina Éclairages: Ginette Noiseux.

Avec: Odette Guimond, Louise Laprade, Ginette Morin, Anne-Marie Provencher, Monique Richard.

Du 25 janvier au 26 février, Théâtre expérimental des femmes, 320, rue Notre-Dame est, Montréal, 879-1306.

Partie de quilles

Vous avez entendu parler de féminisme chez vous, au travail et dans la rue. Prochaine étape: LES QUILLES! FEMMES ET ENFANTS DE TOUT ÂGE:

Venez fêter la Saint-Valentin avec LA VIE EN ROSE en jouant aux quilles !!

Vous payez votre entrée mais le rire est gratuit et le plaisir garanti.

Dimanche, le 13 février 1983 de 13h à 17h

Centre de loisirs St-Jean-Baptiste, 485, rue Rachel est (coin Berri), Montréal.

Musique

Clémence Desrochers

dans «Plus folle que jamais». A compter du 21 janvier, Théâtre Arlequin, Montréal

Dorothée Berryman

dans «C'est la première impression qui compte», monologues et chansons. À compter du 15 février, Atelier Continu, Montréal.

Louise Portai chante le rock. Du 16 au 19 février, au Club Soda, rue St-Denis, Montréal.

Caria Bley, musicienne de jazz 19 et 20 février, Spectrum, Montréal

Rap Dancers, danse acrobatique de New York 21 février, Café Campus, Montréal.

Sylvie Tremblay, chanteuse rock. En mars (à confirmer), Café Campus, Montréal.

Production et diffusion de l'art des femmes

Rachel Boucher, dessinatrice, est en train d'établir un répertoire des femmes du Québec qui oeuvrent d'une façon ou d'une autre dans les différents champs de la création. Ceci dans le but d'établir des contacts en France avec des artistes, diffuseuses et techniciennes qui pourraient mener ensuite à des échanges concrets entre les deux communautés de femmes.

Photographes, écrivaines, musiciennes, peintres, éclairagistes, auteurs, performeuses... contactez-la: Rachel Boucher, a/s LA VIE EN ROSE, 3963, rue St-Denis, Montréal H2W 2M4, 514-843-8366.



(suite de la page 45)

Slim s'est approché de l'auto pour me demander poliment : « Bonjour madame. Votre mari est-tu revenu hier soir? »

- « Il avait prévu rester plus tard en ville. On a cru un bout de temps que... » J'ai agrippé le volant comme une bouée.

J'ai vu la douleur courir sur son visage buriné. Tom emmenait souvent à la pêche Teddy, le garçon arriéré de Slim. J'en voulais à Tom de gaspiller son précieux temps avec cet enfant-là alors que ses propres enfants le voyaient si peu. Maintenant, je regrettais d'avoir pensé ainsi.

- « Du gaz, m'dame? »

- « C'est combien? »

- « Gratis pour mes clients habituels », a répondu Slim. « Les caries de crédit doivent plus valoir grand-chose. »

- « Mais je veux vous payer. C'est un commerce, pas une charité. »

- « J'ai bien pensé à ça, madame, la nuit passée. Moi pis Teddy, on a pas besoin de grand-chose. Un toit et à manger. Quand il y aura plus d'gaz, on se plantera un jardin. Pis on ira pêcher. »

Le fils de Slim dévissait tranquillement le capuchon du réservoir. Brad s'est étiré de mon côté. « Pourquoi d'abord vous avez sorti votre carabine, monsieur Stutton? »

- « C'est pas parce que je donne mon gaz que chus fou. Y'en a qui sont venus qui voulaient le plein. Je les avais jamais vus, pis y z'ont jamais pris soin de Teddy. »

Les joues brûlantes, je lui ait dit en choisissant mes mots avec soin :

- « J'accepte votre essence, Slim, si vous me laissez vous inviter vous et Teddy pour un bon repas. Je vous dois au moins ça. »

- « Vous me devez rien, m'dame. Vous avez déjà payé cent fois. J'espère que ce gaz-là vous servira à quelque chose. »

Retournant à la maison, nous avons remarqué un attroupement dans l'église catholique, nous sommes entrés. Du haut de la chaire, le maire soufflait et pestait. Vols de drogue dans les pharmacies. Essence vendue cent dollars le gallon chez certains détaillants. Possibilité d'invoquer la loi martiale. Il nous a aussi conseillé de ne boire que de l'eau en bouteille et de ne consommer que des conserves. J'ai eu envie d'éclater de rire. Une bombe capable de raser une ville et d'en projeter les débris cent cinquante milles plus loin pouvait sûrement creuser son chemin jusque dans mes pots d'abricots.

Le 27 mars. Notre arbre. Aujourd'hui, je ne peux pas écrire.

Le 29 mars. J'ai voulu nous changer les idées. Nous avons préparé un pique-nique et installé Scottie dans sa poussette. On avait projeté de prendre une marche jusqu'à la plage. Quand on a vu notre arbre.

Des années auparavant, des familles avaient fourni arbres et arbrisseaux pour l'embellissement des rues. Nous avions choisi un prunier, Tom l'avait lui-même transplanté. Tous les ans, avec fierté, nous regardions les saisons le fleurir, le couvrir de feuilles pourpres, l'effeuiller. Nous l'avions photographié une couple

de semaines avant, une merveille couronnée de fleurs. Quelles délicates couleurs.

Puis, l'autre jour, au sommet de la côte, nous l'avons revu. Apparemment il avait feuilli depuis la photo mais ça ne ressemblait pas à un prunier au printemps. C'était... c'était... Des haillons brunâtres, racornis, pendaient entre les branches comme les lambeaux d'un lin-céul.

Brad et Mary Liz fixaient le prunier sans comprendre. Puis Brad a murmuré : « On va mourir aussi, hein maman? »

Nous nous sommes serrés les uns contre les autres, en essayant de ne pas voir les feuilles cendreuse. J'ai pensé aux papiers sur les maladies contagieuses envoyés aux parents par les professeurs quand éclatait une épidémie de rougeole ou d'oreillons. Différentes maladies y étaient décrites ainsi que leur période d'incubation. Le professeur inscrivait une croix dans le carré approprié pour avertir le parent La Nature nous avait envoyé notre prunier comme avertissement d'une dernière maladie contagieuse.

Le 31 mars. C'est le bébé de trois semaines de Cathy Pitkins, notre ancienne gardienne d'enfants, qui est parti le premier.

Au conseil municipal, après la prière, quelqu'un a déclaré que la mort de la petite Suzy était probablement due à une naissance difficile. Je me suis précipitée chez Cathy et son mari pour trouver la jeune mère qui pleurerait doucement

« Nous nous pensions tellement chanceux », a marmonné John. « On se disait que les bombes avaient fini de pleuvoir. Puis il a fallu que la petite Suzy tombe malade, meure. J'ai dit à Cathy qu'on était jeunes, qu'on ferait un autre bébé. »

Il a grommelé quelque chose à propos des survivants, que nous devions continuer, repeupler. Je ne me souviens pas exactement. Je le regardais parler, j'aurais voulu que le bras m'allonge, baisser moi-même ses paupières sur son regard si naïf. Indécemment. Même Brad est moins naïf que ce garçon.

« Je ne comprends pas pourquoi elle ne veut pas bavarder un peu avec vous. Elle vous admire tellement Elle allaitait Suzy parce que vous aviez allaité les vôtres. »

- Elle allaitait?

- Suzy n'avait pas goûté encore à une seule bouchée de céréales ou de nourriture pour bébé. Cathy était si fière d'avoir tant de lait. On lui donnait seulement de l'eau, qu'on avait bouillie avant. Est-ce que vous croyez que l'eau aussi est contaminée? »

- Je pense que tout est contaminé, John. Essaye de reconforter Cathy. Dis-lui que sa Suzy est mieux partie. Dans quelque temps, vous comprendrez. »

Le 2 avril. Mary Liz est certaine d'avoir entendu aujourd'hui un rouge-gorge. Ça m'étonne.

Le 5 avril. Une vingtaine de personnes sont décédées, mais beaucoup plus sont malades. Les symptômes varient.

(suite à la page 68)

Jovette Marchessault



Denyse Coutu

LETTRE DE CALIFORNIE

Une lettre d'amour et de reconnaissance aux femmes en colère, aux semeuses d'oxygène de notre histoire.

7,95\$

Nouvelle Optique

fiction

De fortes fièvres, des éruptions cutanées, des démangeaisons. Des nausées. Je croyais qu'on perdrait nos cheveux, mais c'est allé trop vite pour ça.

Je me doutais bien que la mort du bébé n'était qu'un signe, que le commencement. Pourtant quand les autres furent frappés, j'ai nié l'évidence, j'ai fait semblant, je me suis accrochée aux coïncidences. Il a fallu une promenade sur la plage pour me convaincre de ce que je savais déjà. Je n'ai pas raconté aux enfants ce que j'ai vu, et je n'en parlerai pas ici non plus.

Le 8 avril. Scottie est fiévreux. Il réclame sans cesse l'histoire de Peter Pan. Mary Liz lui chante : « Je m'envole, je m'envole, je m'envole. » Je ne peux pas les entendre. Je ne peux pas m'éloigner d'eux.

Le 9 avril. Mary Liz et moi baignons Scottie à tour de rôle. La fièvre ne veut pas céder. Mon bébé.

La ville est décimée. Presque tous les commerces sont fermés ainsi que l'école. Le journal n'est édité qu'une fois par semaine, une seule page d'informations sur la survie. La collecte des déchets se fait irrégulièrement, à cause de la pénurie d'essence. Tous les autres services réclamant de la gazoline ou de l'électricité ont été suspendus.

Deux supermarchés et trois petites épiceries tiennent encore commerce. Les propriétaires ont inventorié et rationné les conserves avec justice. Ils nous assurent tous que nous pourrions les payer plus tard, quand tout sera redevenu normal.

Il court une rumeur selon laquelle seuls les plus jeunes et les plus vieux mourront. Certains même se sentent invulnérables.

Ab Halliday est venu faire un tour. Les Halliday ont perdu deux de leurs quatre enfants mais Ab est loin de se décourager. Il se poste devant son radio-émetteur au moins dix-huit heures par jour. Par les relais automatiques, il a trouvé des rescapés aussi loin à Test que le Nebraska. Même s'il a constaté que la mort surgit partout, Ab s'obstine à croire que tout n'est pas perdu. J'envie sa foi.

Le 11 avril. Scottie est mort hier à 1 heure 30 p.m. Mary Liz, Brad et moi avons pelleté un grand trou profond dans la cour en arrière, près des massifs d'églantines fanées. L'état du cimetière est indescriptible. Monsieur Jansen est venu prier avec nous. Un prêtre catholique et lui s'occupent des funérailles de masse. À peu près sept cents jusqu'ici.

C'est drôle, je crois que monsieur Jansen nous a autant réconfortés que nous l'avons réconforté. Il est devenu un de nos intimes après l'accident mortel des parents de Tom, puis aussi durant ma dépression avant la naissance de Scottie. C'est un homme bon.

Le 12 avril. Treize cents personnes au moins ont rendu l'âme. Plus que la moitié de notre ville. La compagnie Beale ramasse les corps dans une ancienne

benne à ordures. Des fosses communes sont ouvertes au bulldozer à l'extrémité est de la ville. C'est comme ça depuis que le cimetière est plein.

Quand Brad et Mary Liz se chicanent pour rien, j'ai envie de leur crier par la tête : « Nous sommes en train de mourir ! Pourquoi est-ce que vous ne vous aimez pas un peu plutôt ? » Puis sans un mot de ma part, ils font la paix et, tranquilles, nous nous asseyons ensemble.

Depuis la mort de Scottie, Brad nous propose sans cesse des projets, des jeux, des casse-tête. Ça ne marche pas. Je ne trouve pas non plus de réconfort dans mon jardin. Mes plantes sont mortes et le seul parfum qui flotte est une puanteur affreuse, l'odeur de mort de San Francisco, du continent américain, de la Chine, de tout ce que je connais.

Puis il est venu une idée à Brad. C'est arrivé après la mort des parents de Larry, quand il s'est installé avec nous. Peut-être pour tenir son copain occupé, Brad a proposé un plan de travail pour notre rue. Il a suggéré que nous quatre, Larry et lui, Mary Liz et moi, nous visions par équipe, tous les matins, chaque maison du voisinage.

Je ne pensais pas pouvoir passer à côté de son imperméable face-à-face avec une femme avec qui je m'étais querellée des années avant. Nous nous étions prises aux cheveux à propos d'un ballon supposément volé par le fils de l'autre. Ça faisait dix ans au moins qu'on ne s'était pas adressé la parole. Larry et moi avions apporté un pot de soupe. Un long moment nous avons attendu dans son entrée, sous son regard hostile, puis nous l'avons suivie à l'intérieur.

Elle m'a conduite jusqu'en arrière, dans une chambre où gisait sa fille, autrefois la camarade de Mary Liz, comateuse. Un instant terrible, hors du temps. Nous avons effacé le passé, où nous nous étions montrées stupides, et le futur, qui n'existait plus. Seul le présent comptait. Deux mères impuissantes devant une enfant malade. Nous nous sommes rapprochées, serrées longtemps, pleurant et respirant au même rythme que le souffle hésitant de la petite fille.

J'ai demandé à Larry de finir la ronde sans moi. Au bout de la rue, je suis tombée sur l'herbe durcie d'un terrain vague. J'ai gratté, frappé, arraché la terre. Vomi. Hurlé. Je n'ai pas idée combien de temps. Égarée, hors de moi. Folle. Mais encore assez sage pour que les enfants ne me voient pas.

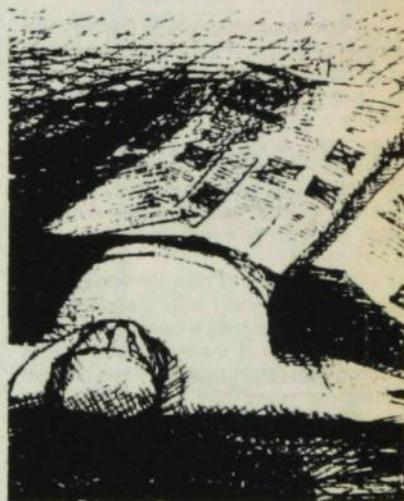
Le 14 avril. Les enfants et moi avons besoin de nous sentir proches les uns des autres, et Larry ne nous dérange pas. Parfois, quand on ne fait rien, un de nous raconte spontanément un souvenir de famille, une aventure, une anecdote amusante de notre passé. « Tu te souviens de la courtepoinette, dans la chambre d'ami, chez grand-maman ? ». « Tu te souviens du Monopoly ? ». « Te rappelles-tu papa ? »

Nous ralentissons tous maintenant, et nous nous demandons si nous allons

continuer nos rondes. Mais, comme Mary Liz Ta remarqué, « leurs yeux s'allument quand nous entrons ». Nous avons voté de continuer. À cause des nombreuses morts, nous avons moins de maisons à visiter, mais ça nous prend plus de temps. Nous avons ramené deux jeunes enfants dans l'ancienne chambre de Scottie. Ils n'en ont pas pour longtemps, j'en ai bien peur.

Le 15 avril. Autrefois le jour du rapport d'impôt. Aujourd'hui, le jour où la compagnie Beale a changé du bulldozer au feu. C'est moins difficile de flamber les cadavres que d'excaver les fosses.

Le 24 avril. Larry est mort subitement il y a un jour ou deux. Après avoir complété sa ronde matinale, dans l'après-midi, il s'est traîné jusqu'à son lit et il est mort. Je regrette de n'avoir pas remarqué combien ce garçon était devenu tranquille. Sa mère était mon amie, nos garçons copains depuis toujours. J'aurais aimé qu'elle sache que j'avais pris soin de Larry, mais elle a succombé trop vite.



Nous avons traîné le corps de ce gentil et silencieux garçon jusqu'au coin, pour qu'on le ramasse. Quelques vers de Millay me remontent à la mémoire

Loin, loin, loin dans la noirceur de la tombe.

Paisiblement ils partent, les beaux, les gentils, les tendres ;

Tranquillement ils partent les savants, les esprits fins, les braves.

Je sais. Je ne suis pas d'accord. Je ne m'y résigne pas.

C'est étrange comme je me sens proche de tous ceux et toutes celles, poètes, artisans et artisanes, travailleurs et travailleuses qui ont voulu s'exprimer, laisser une trace. Survivra-t-il quiconque pour contempler les créations de Michel-Ange, ou mes propres gribouillis ?

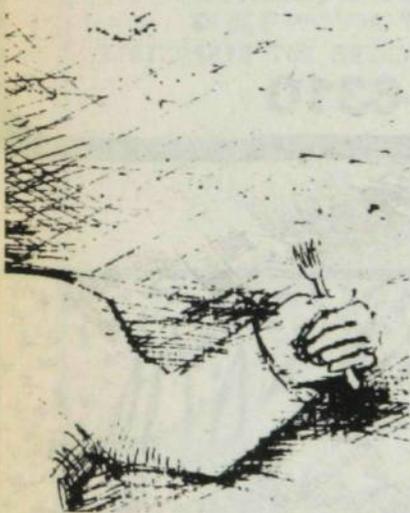
Le 1er mai. Mary Liz s'est éroulée aujourd'hui. Assise près d'elle j'écris, et j'ai bien l'impression que pour elle aussi la bataille sera brève. Elle veut être rassurée, je ne peux pas. J'ai été forte

avec Scottie mais je n'arrive pas à m'en-
durcir contre ça.

Mon ainée. Ma fille si belle. Elle pro-
mène ses doigts fiévreux sur la bordure
des draps. Quand elle ne sera plus là,
qui me consolera, moi? Elle me réclame
un verre d'eau. Ça je peux. Elle réclame
son papa. Ça je ne peux pas.

D'une de ses rondes solitaires aujour-
d'hui Brad a ramené un homme à la
maison. Un pauvre hère dans un état
pitoyable. De temps à autre il titube de
son lit à la cuisine pour saisir de quoi
manger et l'entasser dans sa chambre.
Pourquoi refuse-t-il qu'on prenne soin
de lui? Je n'ai pas de pitié à gaspiller.
Brad dit que c'est mieux de l'avoir ici
que de le visiter plusieurs fois par jour
un bloc plus loin.

Plus tard, après un peu de repos, Brad
s'est rendu chez Ab Halliday pour des
nouvelles. Il ne reste personne pour
conduire le camion Beale. Cette chère
Betty et ses enfants ont péri. Ab nous a
fait dire par Brad de venir s'installer
avec lui. Il n'ose pas lâcher sa retraite.



Le fou. Ses amateurs se taisent l'un
après l'autre. Et il croit encore au miracle.

Mary Liz vit-elle encore? Elle bouge
si peu. Oh Tom! ai-je crié dans mon
cœur. Tom c'est toi le chanceux. Tu
n'auras pas vu mourir nos enfants.

Moi-même je ne vais pas bien. Diffi-
cile de se concentrer. Tout cela a-t-il un
sens? Parfois je me relis et puis les mots
me sautent au visage. Pourquoi ai-je
écrit ça? Pourquoi ne pas garder mes
forces pour autre chose? Mais je conti-
nue de me dire que ce journal est impor-
tant. Mon dernier lien avec la raison, la
civilisation.

Probablement le 3 mai. Mary Liz est
disparue. Je l'ai enroulée dans un drap
que j'ai tiré jusque dans la cour, sur la
terre nue au-dessus de Scottie. Brad et
moi on s'est assis à côté, les yeux collés
à elle, attendant que la douleur s'apaise.
Après une éternité Brad a commencé :
«Notre Père qui êtes aux cieux...» On
s'en souvenait mal, on a recommencé
et recommencé. Ce Notre-Père-là a
duré longtemps.

Je suis de plus en plus malade, Brad
ne montre aucune défaillance. Je vais
essayer de tenir le plus longtemps pos-
sible. Je peux.

Brad veut tellement agir en homme.
Non, c'est un homme. Il te ressemble
tant, Tom. Hier encore, juste après que
Mary Liz... Je n'arrive même pas à écrire
le vrai mot pour la fin de notre fille...
Brad est donc sorti. Il m'a dit que mon-
sieur Jansen est mort dernièrement. Il
Ta trouvé agonisant. Jansen et lui
s'étaient promis de visiter chaque mai-
son et de prier pour les malades. Brad
l'ai aidé pendant un bout de temps. Ils
avaient trouvé trois personnes encore
vivantes.

Le 5 mai, je crois. Aujourd'hui Brad
est revenu de la station-service avec
Teddy. Au-delà de sa déficience, il me
fait penser à Scottie. Slim est mort de-
puis des jours et des jours. Brad m'a dit
que leur maison était dans un état épou-
vantable.

Plus tard. Hier durant sa ronde Brad a
découvert Ab comme un zombie devant
sa radio. Il a dû lui donner une claque
pour obtenir de lui une réaction. Ab
n'avait pas laissé sa radio en quatre
jours et quatre nuits. Et pendant tout ce
temps, le silence.

Ça l'a achevé, Tom. Il espérait plus
que quiconque. Brad m'a raconté aussi
que Ab a demandé à venir ici. Il s'est
levé de sa chaise. Tombé. Mort.

Brad a marché jusqu'à la maison. M'a
tout décrit à propos de Ab. A admis
aussi être malade. Notre vie raccourcit
J'ai pensé en finir ensemble tous les
trois dans le garage. Slim espérait que
cette essence-là servirait à quelque
chose. Comme ça personne ne resterait
seul à la fin.

Je suis allée vérifier l'auto. La batte-
rie est encore chargée. C'est drôle com-
me les objets résistent mieux que les
humains. Quel effort... mettre l'auto en
marche. Chaque mouvement... laborieux,
ralenti. Retour dans la maison pour
chercher Teddy et Brad. Teddy a trouvé
la canne à pêche favorite de Tom. Il la
tient serrée contre sa joue. Brad est
assis tout près, les yeux clos.

Je croyais que ça serait sans surprise.
Puis voilà que je ne suis pas capable.
De quel droit? Nous serons morts déjà
assez vite. Je prie Dieu de me garder
éveillée, de les prendre en premier.

Dernière inscription. Si des survivants
parviennent jusqu'ici. Veux qu'ils sa-
chent. On n'a pas agi en animaux. Tout
le monde a été bon. A aidé. Essayé.

Si au moins on avait vécu aussi bien
qu'on est mort.

J'aurais voulu

*Carol Amen est écrivaine, épouse, mère de
famille et donne des cours d'écriture. Elle vit à
Synnyvale, Californie, et ose croire que ses
histoires, surtout celle-ci, changeront quelque
chose quelque part.*

*Claire Dé est écrivaine, pour les mêmes
raisons.*

«The Last Testament» a été publié dans le
Ms d'août 1981.

Nicole Brossard



Denyse Coutu

PICTURE THEORY

**Chanteuse d'opéra,
écrivaine
ou anarchiste,
des femmes
animent les villes
et le dictionnaire.
Leur parcours
est une affirmation
du territoire imaginaire
des femmes.**

14,95\$

Nouvelle Optique



Pro-femmes

LES SERVICES À LA COLLECTIVITÉ
ÉDUCATION DES ADULTES
CEGEP ROSEMONT
6400, 16e Avenue
Montréal, H1X 2S9



Étape UNE SESSION DE REORIENTATION

Une série de 12 rencontres offertes aux femmes de 35 à 50 ans qui désirent faire le point.
Inscription: 23-24 août de 13h30 à 21h00 18\$

Défi: UN PROGRAMME DE RETOUR AUX ETUDES

1) Une session de formation de base
Pour faciliter le retour aux études, pour mieux fonctionner dans un comité etc...

3) Formation générale
Programme en sciences humaines (10 cours offerts)
Inscription: 19 et 20 août sur rendez-vous

Transition-Travail

Un programme à temps plein d'une durée de 5 semaines facilitant l'insertion ou la réin-

Ensemble

POUR UN PROJET DE GROUPE

1) Atelier de lecture et écriture
Pour mieux lire, apprendre à écrire ce que je vis, et vivre une production collective.

Inscription: 23-24 août de 13h30 à 21h00 30\$

2) De la formation selon les demandes et les projets de votre groupe: théâtre, écriture, enquête
SEANCES D'INFORMATION:
16 et 17 AOÛT A 13h30

UNE BROCHURE EST DISPONIBLE

376-6310



Café
Haut Pluriel
935 Duluth, est
Montréal

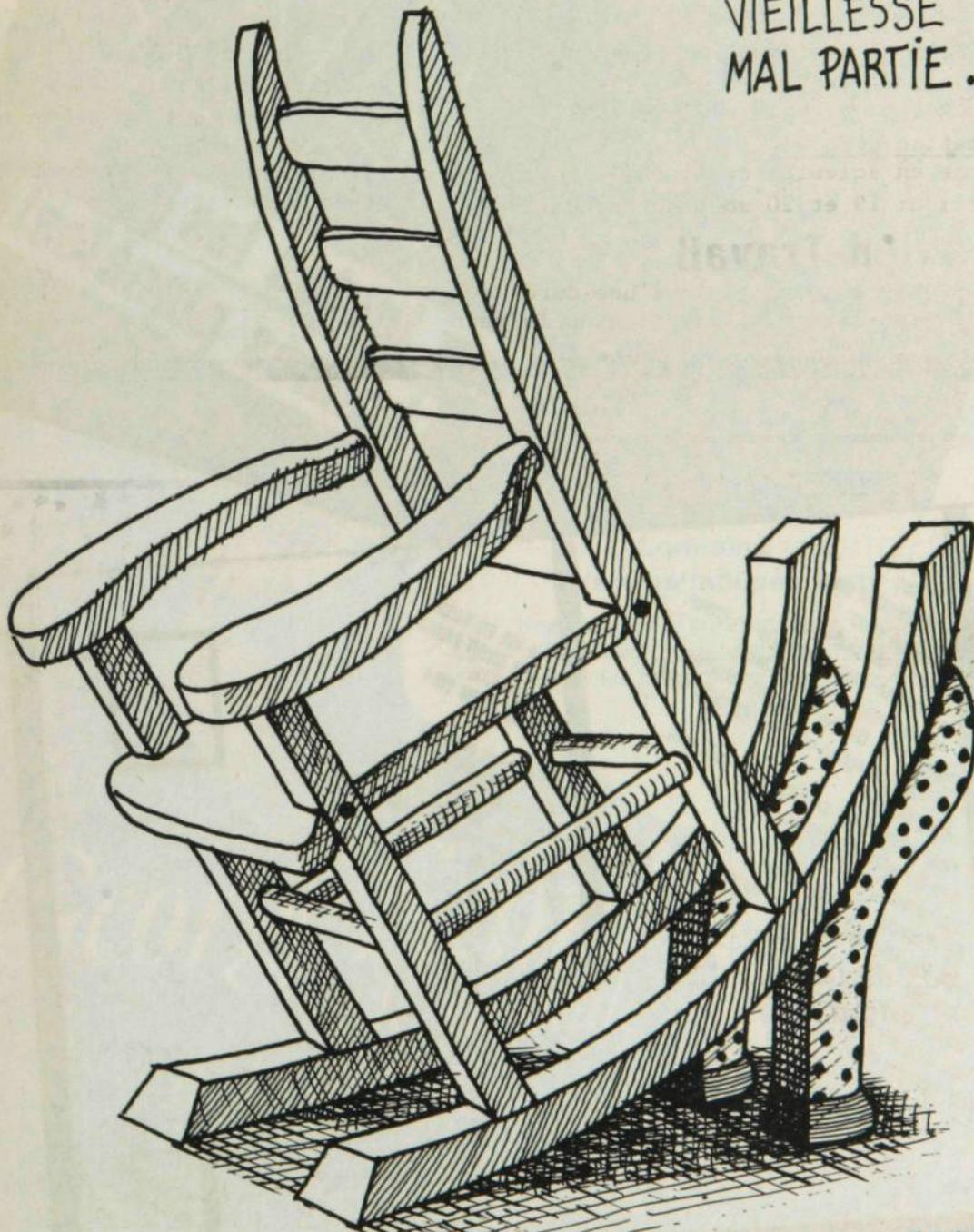
522-8219



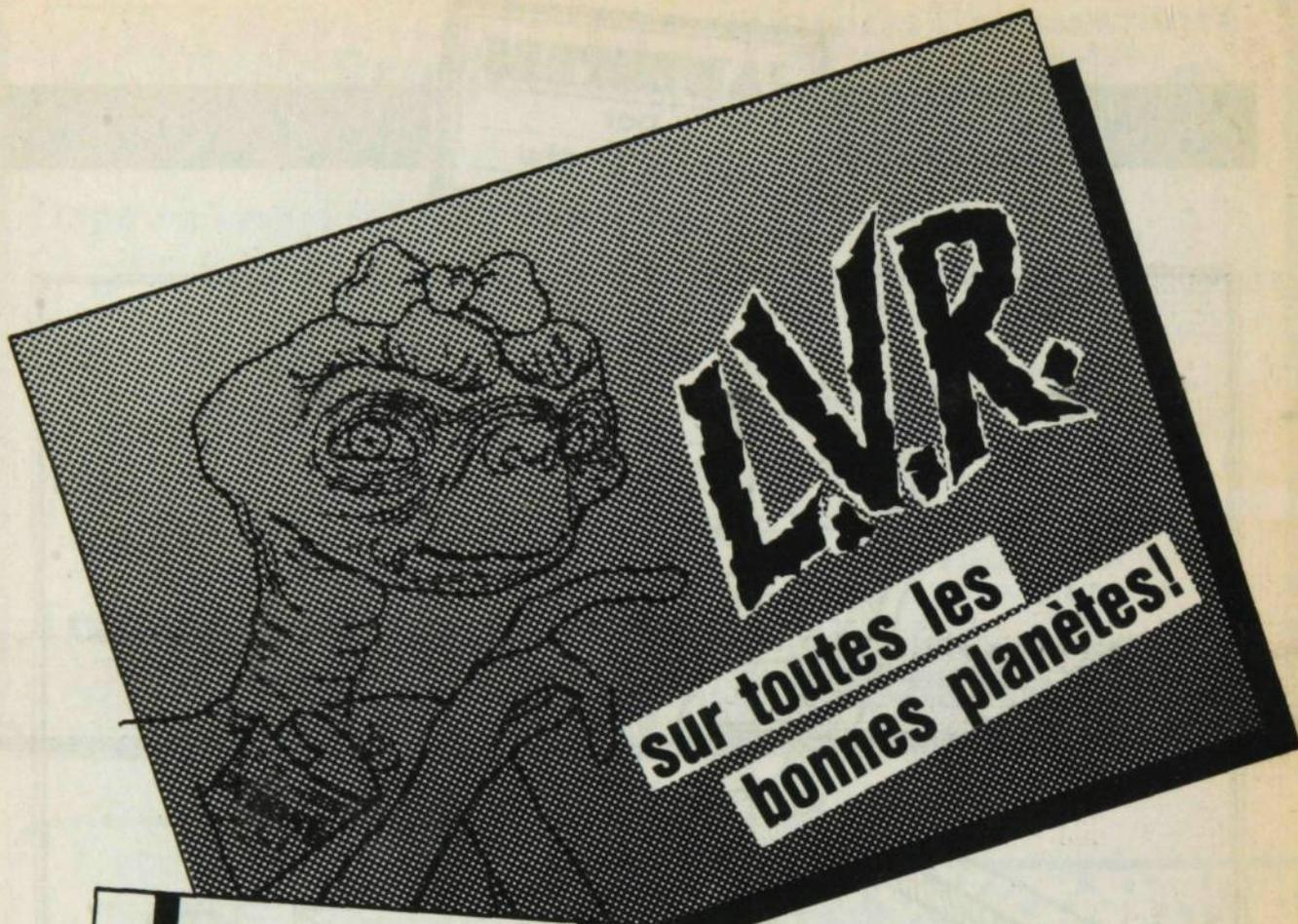
JAMBETTES

par
Andrée Brochu

VIEILLESSE
MAL PARTIE ...



BROCHU



Mais
n'attendez pas
qu'elle vous
tombe du ciel!
Abonnez-vous à «La Vie en rose»,
le seul magazine d'actualité
produit au Québec par des femmes.
Si vous cherchez une lecture différente
et féministe
des événements politiques et culturels,
des dossiers fouillés et,
de surcroît,
de l'humour et de la fiction,
«La Vie en rose» est pour vous.
Abonnez-vous,
vous y gagnez et nous aussi.
Vos moyens financiers sont
nos moyens d'actions.

L.V.R.

LA VIE EN ROSE
3963 SAINT-DENIS,
MONTREAL,
QUEBEC H2W 2M4

Abonnement ordinaire:
1 an / 6 numéros: 11\$
2 ans / 12 numéros: 20\$
De soutien: 25\$ et plus
International, voie de surface: 18\$
Par avion: 24\$



P.S.
E.T. vient
de s'abonner
elle-même...



*Joseph
Barry*

**Connaître une
femme indépendante**

Une biographie étincelante qui explore les
diverses facettes de cette femme qui sut être
de façon si particulière, fille, mère, amante,
écrivain.

George Sand
ou le scandale
de la liberté
Seuil

SEUIL

«La femme de Brassempouy»
30,000 ans avant Jésus-Christ

LILITH, en hommage
à la PREMIÈRE FEMME
qui fut créée avant Ève,
de la même matière
qu'Adam et qui refusa
de se soumettre
à lui



bar **Lilith**

Lieu de rencontre
où les femmes peuvent

- Se fêter... (anniversaire, etc.)

- Se produire...

- S'entendre...

- Échanger...

- Manger légèrement...

Tous les jours de 17 heures à 3 heures

Le bar LILITH sera présenté
par un bijou exclusif.

Nous avons tenté de donner
à LILITH un visage...

(Voir reproduction ci-dessus tirée
de l'album «Préhistoire de l'art occidental»,
collection Mazenod,

«La femme de Brassempouy»,
civilisation aurignacienne.

ouverture: 7 janvier 1983, 20 h 30

3882 St-Denis Montréal